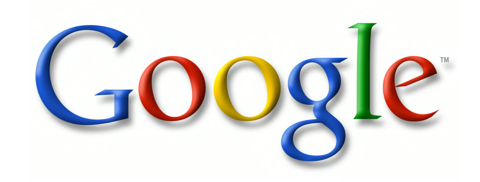
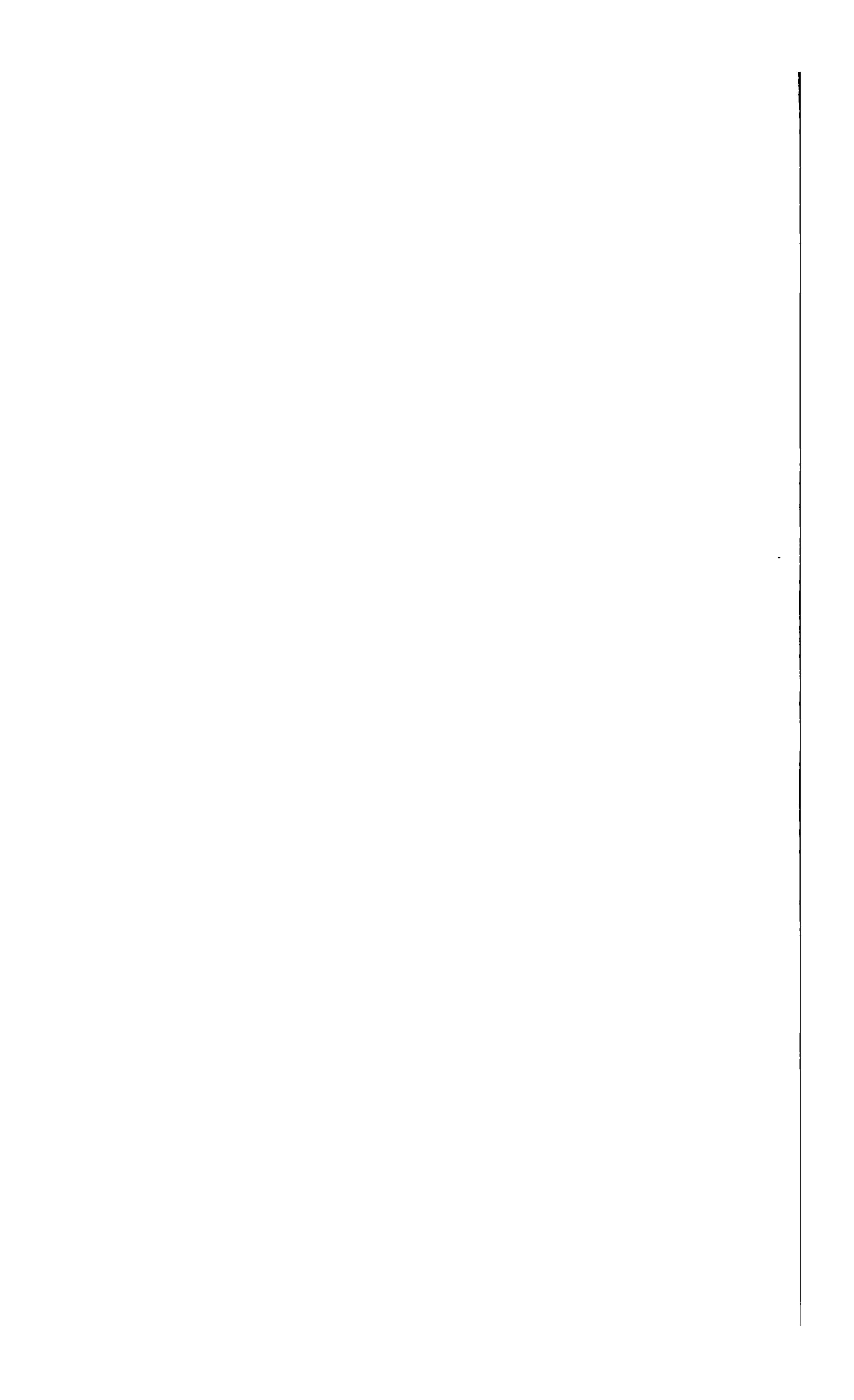



A 3 9015 00391 214 7
University of Michigan – BUHR



PIERRE LEROUX

ET

SES ŒUVRES

L'HOMME — LE PHILOSOPHE — LE SOCIALISTE

PAR

CÉLESTIN RAILLARD

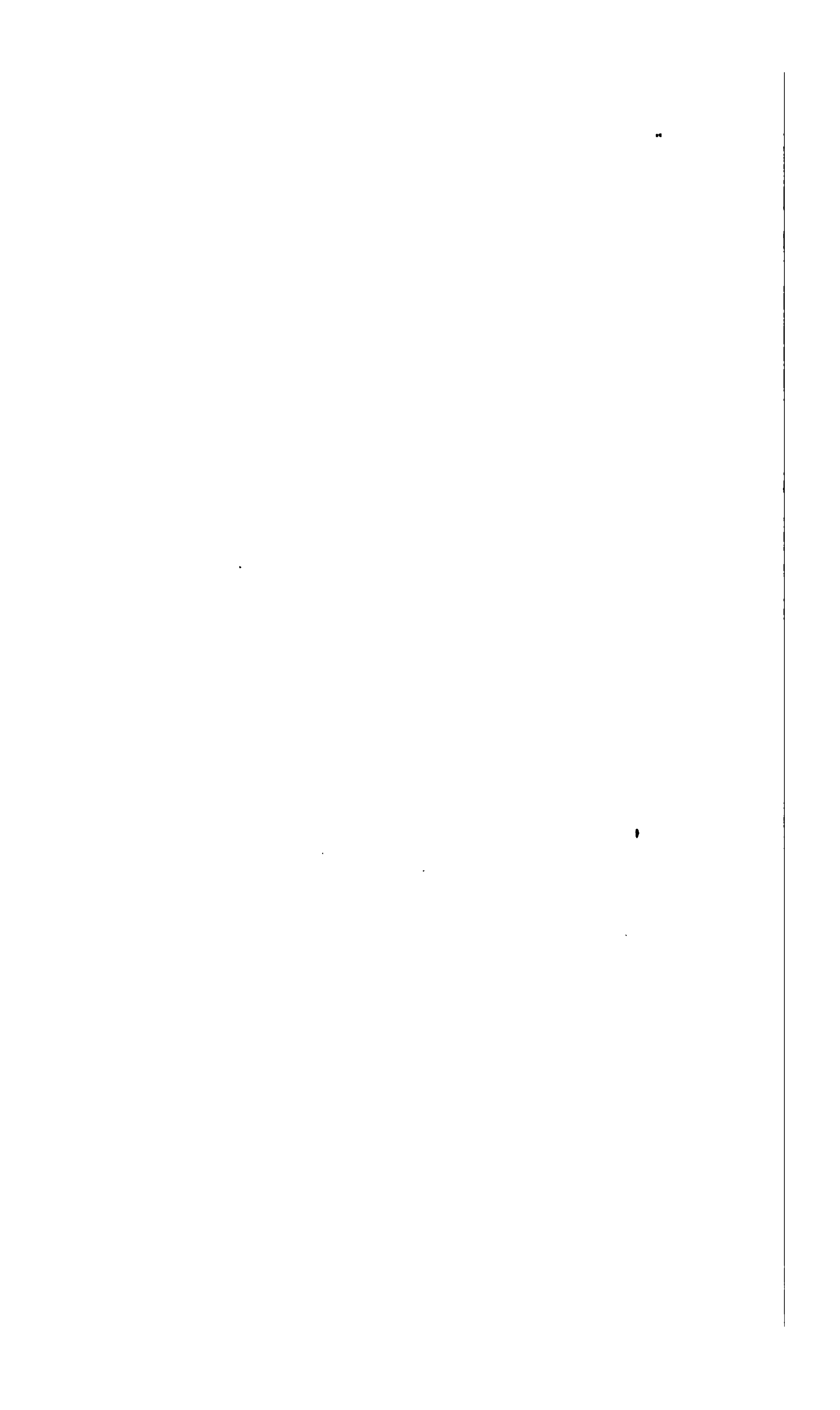
Ancien élève de l'école des hautes études des *Carmes*,
Ancien professeur d'humanités
Ancien préparateur au baccalauréat à l'école de Sorèze, etc., etc.
Membre de la Société des *écrivains* français,
L'un des membres fondateurs de la Société Académique du Centre
Et membre de plusieurs autres sociétés savantes et littéraires
Premier prix au concours des Félibres Limousins
Et Lauréat de plusieurs autres concours *littéraires*, etc.
Ancien collaborateur à *La Roche*, au *Courrier du Berry*, et à plusieurs autres
Journaux et Revues
Ancien notaire à Boussac, etc., etc.



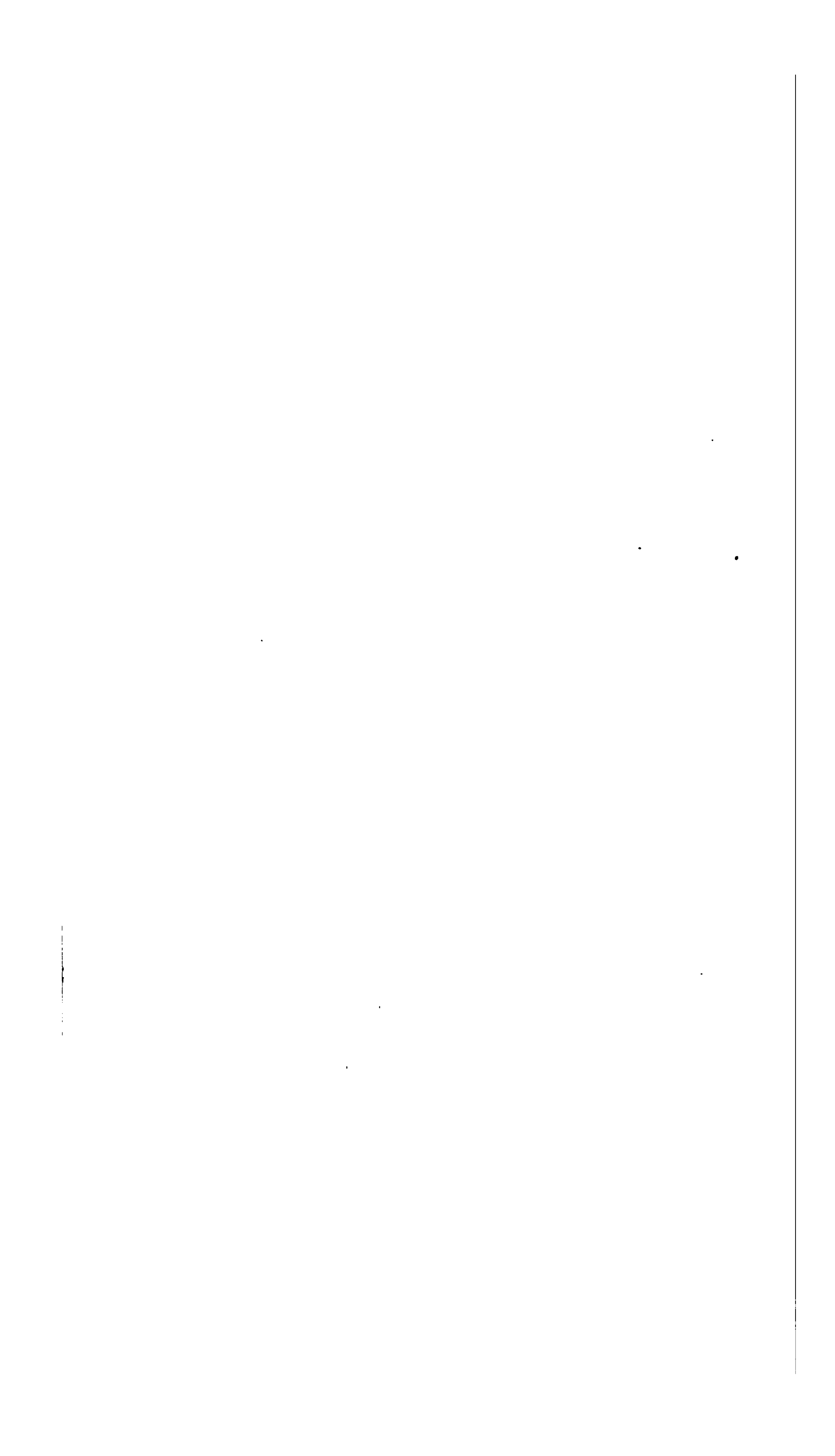
CHATEAUROUX

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE P. LANGLOIS ET Cie
110, Rue Grande, 110

1899



C. [illegible]aillard



PIERRE LEROUX

ET SES ŒUVRES

PIERRE LEROUX

ET

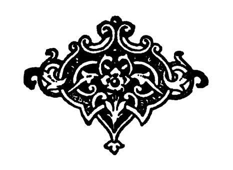
SES ŒUVRES

L'HOMME — LE PHILOSOPHE — LE SOCIALISTE

PAR

CÉLESTIN RAILLARD

Ancien élève de l'école des hautes études des Carmes,
Ancien professeur d'humanités
Ancien préparateur au baccalauréat à l'école de Sorèze, etc., etc.
Membre de la Société des écrivains français,
L'un des membres fondateurs de la Société Académique du Centre
Et membre de plusieurs autres sociétés savantes et littéraires
Premier prix au concours des Félibres Limousins
Et Lauréat de plusieurs autres concours littéraires, etc.
Ancien collaborateur à *La Ruche*, au *Courrier du Berry*, et à plusieurs autres Journaux et Revues
Ancien notaire à Boussac, etc., etc.



CHATEAUROUX

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE P. LANGLOIS ET Cie
110, Rue Grande, 110

1899





PIERRE LEROUX

PIERRE LEROUX

ET SES ŒUVRES

L'HOMME — LE PHILOSOPHE — LE SOCIALISTE

Nullum magnum ingenium sine minitura dementiœ.
(Saint Augustin)
Le grand talent frise un peu la démence.

Pierre Leroux aura bientôt sa statue, et c'est la petit ville de Boussac qui va lui faire cet honneur (1). C'est ainsi que la minuscule sous-préfecture du département de la Creuse se propose de rendre hommage à l'homme qu'elle eut pour maire au lendemain de la Révolution de février 1848 (2).

(1) Cette décision a été prise par le Conseil municipal de Boussac en séance du 17 novembre 1895. Et suivant le désir exprimé par M. Louis-Pierre Leroux, fils, il est probable que le buste en plâtre stéariné par Etex, dont il a fait cadeau à la ville, servira de modèle à l'artiste qui va être chargé d'exécuter le monument.

(2) « Pierre Leroux, disait son fils, à la séance du Conseil municipal du 3 décembre 1893, aimait la rusticité de vos campagnes et les fortes et honnêtes natures que produit votre sol ».

« La Creuse, disait-il lui-même à son fils, c'est un rocher de granit et les habitants semblent en avoir dérivé de fortes, d'énergiques qualités.

» En exil, il parlait de Boussac et de la Creuse, « les larmes aux yeux »

Indépendant de la Creuse du 12 décembre 1895).

Sans doute Pierre Leroux peut avoir droit à la statue; beaucoup d'autres personnages ont été statufiés qui ne le valaient certainement pas. Pourquoi, somme toute, lui refuserait-on le buste qu'on a bien accordé à Marat et a Danton?

Néanmoins, il nous a paru intéressant de demander ses titres à tant de gloire, et nous avons eu la curiosité de le lire; car c'est par ses œuvres que l'on apprend à connaître un homme. Mais trouver à Boussac les ouvrages de Pierre Leroux n'est pas chose facile. En vain mettriez-vous toutes les bibliothèques de la ville sens dessus-dessous. Ce n'est qu'après des difficultés inouies et de patientes recherches que nous sommes parvenu à découvrir, sous la poussière, et à disputer aux rats la collection complète de *La Revue Sociale* qui commençait à moisir au fond d'une vieille malle. Ailleurs, on nous a procuré *la Revue Indépendante* qui gisait, oubliée, sur des rayons poudreux. Enfin nous avons été assez heureux pour mettre la main sur une série de ces petits volumes in-16, imprimés à Boussac même, sur les presses de Pierre Leroux: *La Ploutocratie, Les Origines du Christianisme. Les Discours aux Philosophes et aux Politiques* etc., etc. (1).

(1) Les principales œuvres de Pierres Leroux sont :
Discours aux philosophes, aux artistes et aux poiitiques. — Considérations sur la poèsie de notre époque. — De la doctrine, de la perfectibilité et du progrès continu. — Essais de Psychologie. — Refutation de l'Eclectisme. — De la mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy. — Du Christianisme. — De l'origine démocratique du Christiànisme. — De l'égalité. — De l'humanité. — De la ploutocratie. — Le Carrosse de M. Aguado. — Malthus et les Economistes. — Lettres sur le Fouriérisme. — Pétrarque ou de l'amour — Discours sur la doctrine de l'humanité. — De Dieu. — Le vrai contre un. — De la fable. — Cours de Phrénologfe. — Projet d'une constitution démocratique et sociale. — Dictionnaire philosophique. Du circulus. — Job. — La Grève de Samares.

C'est tout ce qui reste à Boussac, des monceaux d'imprimés qui furent vendus à la livre, lors du départ de Pierre Leroux. C'est tout ce qui a échappé à la fureur des épiciers, bien décidés à tout convertir en cornets à poivre.

Cette pauvreté de documents, ce peu d'amour-propre à conserver les œuvres du maître, donnent, il est vrai, une faible idée du niveau intellectuel du pays. Interrogez la tradition, vous serez plus surpris encore.

Les anciens vous diront qu'ils ont été bien émerveillés, il y a plus d'un demi-siècle, alors que jeunes enfants, ils allaient sur le chemin de La Châtre, au devant des grandes voitures qui amenaient à Boussac tout le matériel de l'imprimerie. Mais si vous ne savez pas vous même que cet événement se passait en 1844, ne le leur demandez pas. Ils vous diront encore que Pierre Leroux leur paraissait être un excellent homme, qui payait bien son boucher et ses fournisseurs, mais que les bonnes femmes des environs l'appelaient quand même « ce *chétif Pierre Leroux* ». Ils ajouteront que c'est à l'ancien hôpital qui sert aujourd'hui d'école de garçons, que l'imprimerie fut installée, que Pierre Leroux avait avec lui toute une colonie dont il était l'âme ; qu'il vivait d'une manière patriarchale ; que Jules Leroux (1), son frère, essaya de faire de la culture nouvelle sur le domaine des Bruyères, que l'habitation était la maison de la Creusette, à proximité de la petite place qui va voir dresser la statue et que Pierre Leroux avait achetée le 22 avril 1846 (2), puis

(1) Jules Leroux représenta la Creuse, à l'assemblée nationale en 1849. Proscrit au 2 décembre 1851 il se fit fermier à Jersey, puis il émigra aux Etat-Unis en 1863, Ses enfants fondèrent la colonie de Cloverdale. Il est mort il y a quelques années, laissant une certaine fortune.

(2) Acte aux minutes de Me Cheron, notaire à Boussac.

qu'il revendit le 19 octobre 1855 (1) en vertu d'une procuration passée à Londres, devant le Consul de France, le 26 août 1852, alors qu'il résidait en cette ville, en qualité d'homme de lettres, 3 Ovals cottages clapham road. Et ce sera tout.

La maison de la Creusette est à peu près ce qu'elle était du temps de Pierre Levroux ; seulement le cadre qui l'entourait n'est plus le même. Située presque en pleine campagne, elle avait autrefois un caractère de solitude qu'elle a perdu (2). L'établissement de la ligne du chemin de fer a amené de ce côté la construction de divers édifices ; puis il a été ouvert, le long du jardin de l'ancienne colonie, une large voie qui conduit à la gare. C'est l'avenue Pierre Leroux depuis le 6 mai 1887.

Le voyageur qui descend à la gare de Boussac, après avoir jeté un coup d'œil sur le décor des Jomathres, se trouve vite arrivé devant la maison qui fut celle de

(1) Acte aux minutes de Me Moussy, notaire en la même ville.

(2) A Boussac, j'étais assourdi par une multitude de moineaux abrités dans le toit de notre imprimerie. Ils commençaient environ une demi-heure avant le coucher du soleil, et cessaient au moment où son disque achevait de disparaître ; c'était comme le coup de canon que j'entends ici, tous les soirs, tirer du rivage pour annoncer la fin du jour, Bien que leur ramage m'impatientât, quelquefois, j'étais touché de cette sorte de culte religieux rendu par ces petits êtres à la lumière et à l'astre qui la manifeste. Ces moineaux me rappelaient la belle prière des Brahmes au Soleil, au soleil à la fois visible et invisible, esprit et matière.

La prière des moineaux finie, une autre commençait, mais après un ntervalle, quand la nuit était descendue, quand les étoiles brillaient et que la lune s'insinuait doucement dans le feuillage des grands peupliers qui se balançaient sur notre cabane. C'était alors le tour de Philomèle, de Nightingale, l'orgueilleuse et la solitaire. La scène apparemmenf lui paraissait digne d'elle : la voix des autres était captive dans leurs gosiers, sa voix en avait plus d'éclat : et, après avoir préludé, elle se livrait à ce chant mélancolique que les poètes ont toujours aimé, depuis Virgile jusqu'à Châteaubriand..... (*La Grève de Samarez*).

Pierre Leroux. Là, c'est l'ancien foyer des idées nouvelles. En continuant sa route, il traverse la ville, il parvient à l'autre extrémité et il s'arrête en face les débris du château féodal des de Brosses. Là, c'est le souvenir des idées anciennes. A ses deux points extrêmes, Boussac offre donc les monuments qui représentent le mieux les pôles de la société. Le château a eu son histoire ; la chaumière veut avoir la sienne. Dans son temps, le Maréchal de Boussac, qui fut le compagnon de Jeanne d'Arc, a autant illustré sa ville que pourra le faire de nos jours, le *Philosophe de Boussac*. Mais autres temps, autres mœurs ! Les choses vont ainsi que la maisonnette de Pierre Levroux est sur le point de supplanter le château de Jean de Brosses. Ce qui n'empêche pas que si jamais la ville de Boussac fait frapper une médaille pour conserver le souvenir de ses grands hommes elle devra, pour être juste et impartiale, opposer à l'effigie du Philosophe celle du Maréchal.

Dans une page de *La Grêve de Samarez*, Pierre Leroux rappelle qu'il est l'auteur du principe d'organisation qu'il nomme *la triade*, et qu'il applique à tous les sujets : aux arts, à la politique, à l'homme, à Dieu. Déjà, Aristote avant lui, avait défini toute œuvre d'art, une unité qui a trois manifestations successives : un commencement, un milieu et une fin ; et l'Église, dans ses hymnes, avait chanté Dieu *trinus et unus*.

En nous inspirant de cette idée que Pierre Leroux n'a pas trouvée, mais dont il a simplement fait une application, comme il l'a fait d'ailleurs, pour beaucoup d'autres choses qui lui sont attribuées à tort, pour leur nouveauté ou leur découverte, nous l'examinerons lui-même sous un aspect *ternaire*. En partant de ce principe, *de la triade*, c'est l'homme qui nous apparaîtra tout d'abord. Et ce ne sera pas un petit plaisir pour nous de rencontrer dans un temps où les caractères s'effacent, où le mot *vir* tend

à être remplacé par le mot *homo*, où Diogène serait obligé d'avoir deux lanternes au lieu d'une, ce ne sera pas, dis-je, un petit plaisir que de reconnaître un homme, *un caractère*. Le philosophe ne viendra qu'ensuite. Puis nous verrons comment le mélange de l'*homme* et du *philosophe* ont produit le *socialiste*.

L'homme, le philosophe, le socialiste seront les trois termes de la triade dont nous allons essayer de faire l'application à cette étude de Pierre Leroux.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

Écrivez vingt volumes d'une admirable science, d'une haute éloquence; mettez au monde un système philosophique original et puissant; souffrez pour vos idées, et vous obtiendrez ce résultat qu'on se souviendra de vous à cause des caricatures. Pierre Leroux a eu cette destinée.

ANATOLE DE LA FORGE. (*Les Serviteurs de la Démocratie*).

Pierre Leroux, c'est un autre Leibnitz au XIX[e] siècle. C'était un cœur assez large pour battre à l'unisson du cœur de l'humanité... Il a écrit d'éloquents, de profonds, d'admirables ouvrages, dont la lecture dix fois répétée m'a toujours ému, transporté, amélioré.

ERDAN. (*Etude sur Pierre Leroux*).

BIEN qu'une certaine école ne veuille voir dans l'homme que l'heureux résultat des transformations successives d'un être primitivement abject et purement matériel, nous croyons à une plus noble origine et à une plus haute destinée. Pour nous, l'homme est la créature de Dieu obligée de réparer les torts qu'elle s'est fait à elle même; l'homme, c'est la réunion de cette âme immortelle, insuflée de Dieu, au pauvre corps qui lui sert de

prison temporaire. Selon la belle expression de Bonald, nous disons que l'homme est « une intelligence servie par des organes ». Pierre Leroux ne pensait peut-être pas tout à fait ainsi, ni ses disciples non plus.

Mais, sans chercher à expliquer plus longuement l'être humain, nous nous souvenons que Pierre Leroux lui faisant l'application des principes de la triade, le considérait comme sensation, sentiment, connaissance, indivisiblement unis. Est-ce bien là tout l'homme ? Essayons une analyse.

Si l'homme vient à diriger son attention sur ce qui se passe en lui, il se saisit dans l'opération d'une multitude de faits psychologiques.

Il conçoit des idées, il les coordonne, il juge, il se souvient, il *pense*. Ces phénomènes ont des caractères bien différents qu il n'est pas difficile de remarquer. Cependant tous peuvent se ranger dans une même catégorie, tous portant un caractère unique et commun, qui autorise à les classer sous le même titre d'actes intellectuels et qu'on peut attribuer à une même faculté de notre nature, l'*intelligence*.

L'homme *pense*, c'est une vérite que l'on peut dire palpable. Mais placez-le en présenee de ce dur labeur de l'esprit qu'on nomme composition ; si, tardive, la pensée ne seconde pas ses efforts, il se décourage. Ses idées sont-elles dispersées par les distractions comme les vapeurs qu'un souffle emporte, il souffre intérieurement, et bientôt son esprit s'abat, fatigué. Qu'au contraire la pensée jaillisse de son intelligence comme une étincelle, la joie l'inonde. Et ce passage du dégoût à la joie, ces alternatives de peine et de plaisir, de satisfaction et d'ennui, font que l'homme jouit et souffre ; pour mieux dire, qu'il *sent*.

Penser et sentir ce n'est pourtant pas tout. Ce travail,

il ne l'entreprend qu'en donnant à son intelligence une impulsion résolue, il le continue entièrement persuadé qu'il peut s'en abstenir. Toutes ces manières d'agir dépendent de sa propre liberté, et selon qu'il le désire, il donne à son sujet toute son attention, ou bien il la partage, ou bien il la retire, il la soutient avec persévérance ou bien il la relâche par intervalles. Cet effort libre qui vient de lui, qu'il continue, ce n'est pas une pensée; la pensée ne lui obéit pas toujours; ce n'est pas un sentiment, puisque les sentiments le contrarient quelquefois; on l'appelle *vouloir*. Selon son bon plaisir, il veut ou il s'abstient, mais s'abstenir c'est vouloir encore, c'est vouloir ne pas agir.

L'homme peut donc penser, sentir, vouloir. Et c'est en vain qu'il cherche pour apercevoir quelque chose de plus dans sa façon d'être actuelle. Rien ne se manifeste qui ne soit à un certain degré ou pensée, ou plaisir, ou intention quelconque de la volonté.

En d'autres termes, nous déclarons que toutes les facultés de l'homme se résument dans l'*intelligence*, la *sensibilité*, la *volonté*. Et l'homme sera d'autant plus parfait que ses facultés seront arrivées à un plus haut degré de culture.

Les trois expressions employées par Pierre Leroux : sensation, sentiment, connaissance, correspondent plus ou moins aux trois autres : intelligence, sensibilité, volonté. Mais il nous semble que leur sens est moins large, moins explicite, et qu'il embrasse moins bien l'ensemble des facultés humaines. Nous trouvons plus heureuse la division de l'école que nous suivons et nous considérons que l'homme le plus éminent sera toujours celui dont les facultés classiques de l'intelligence, de la sensibilité et de la volonté, seront arrivées au plus haut degré de perfection. Cet homme-là, que l'on ne rencontre plus guère

aujourd'hui, sera véritablement l'homme viril, c'est-à-dire un caractère.

Et, puisque nous voulons connaître précisément l'homme chez Pierre Leroux, nous n'avons plus maintenant qu'à étudier chez lui ces trois facultés. Mais comme rien ne prépare mieux à la connaissance d'un homme que l'étude de sa vie, commençons par un résumé biographique.

§ I

BIOGRAPHIE

(Volonté)

I. — Pierre Leroux est né à Paris, quai des Grands-Augustins, n° 40, le 17 avril 1797, et non 1798, comme l'a prétendu Larousse.

Son père qui était Breton, fit les campagnes du premier Empire et s'établit à Paris, en qualité de limonadier.

Après avoir fait des études assez complètes d'abord au lycée Charlemagne, puis à Rennes, il revint à Paris et fut admis en bon rang à l'Ecole Polytechnique.

Mais « *voué aux misères et aux tristesses* » il ne put embrasser une carrière libérale. De bonne heure il fut poursuivi par le sort. Son père mourut jeune en laissant une veuve et quatre enfants en bas-âge. Les élever était un travail au-dessus des forces d'une pauvre femme seule, et Pierre Leroux, pour venir en aide à sa mère et à ses trois frères, Achille, Jules et Charles, renonça résolûment à l'Ecole Polytechnique. Il voulut se faire ouvrier et subvenir aux besoins de sa famille par le travail de ses mains. Vouloir travailler ce n'est pas tout, il faut trouver du travail.

En attendant qu'il pût utiliser ses connaissances comme maître d'étude dans une pension de jeunes gens (1), Pierre Leroux n'hésita pas à entrer, comme simple apprenti, chez un entrepreneur de bâtiments où il remplit le rôle infime de servant pour les maçons (2). Rien ne répugne à l'homme de volonté, et cette soumission aux exigences de la mauvaise fortune, fait peut-être plus d'honneur à Pierre Leroux que tous les ouvrages qu'il a pu écrire. N'a-t-on pas vu Tolstoï fabriquer des souliers et Louis-Philippe commencer par se faire instituteur dans un village suisse ?

Il devint ensuite commis chez un agent de change, puis ouvrier typographe à trois francs par jour. Vers 1816, bien qu'il n'ait encore que dix-neuf ans, nous le voyons *prote* chez Panckouke. En 1820 et en 1821, il est employé dans une imprimerie à Londres.

Malgré la vaste érudition que ses admirateurs lui accordent, il nous sera bien permis de mettre en doute sa connaissance assez profonde de la langue grecque, pour en faire, dès cette époque, un correcteur des ouvrages publiés dans cette littérature. D'abord nous ne savons si Panckouke a édité une bibliothèque grecque-française. Comme tout le monde, nous connaissons de lui la bibliothèque latine-française, en cent soixante-quatorze volumes ; mais le tirage n'en a commencé qu'en 1828 et Pierre Leroux n'était plus prote à cette date. Et puis, à dix-neuf ans, quelqu'un peut-il connaître à ce degré cette langue si difficile ? Nous n'avons pas oublié ce que nous

(1) Anatole de la Forge *Les Serviteurs de la Démocratie.*

(2) « Diderot a réhabilité le travail manuel dans ses écrits, Pierre Leroux l'a réhabilité par ses actes, il a vu sur place les personnes et les choses » (Discours de M. Jacques, au cimetière Montparnasse. 12 avril 1889).

disait le docte M. Tournier, le savant auteur de la grande édition de *Sophocle* et qu'on appelle à Berlin *doctus Tournierus*, lorsqu'il nous faisait expliquer les textes d'Hérodote à l'École des Hautes-Études. « Si quelqu'un, nous répétait-il, vient vous affirmer qu'il peut traduire, à livre ouvert, une page d'un auteur grec quelconque, sans commettre au moins trois contre-sens, répondez-lui hardiment qu'il présume trop de son savoir. » Qu'il soit donc une bonne fois fait justice de cette légende qui n'a certainement pas dû être mise en circulation par un helléniste !

En 1821, il épousa une jeune ouvrière dont il s'était épris. Devenu veuf avec cinq énfants, il contracta un nouveau mariage qui lui en donna quatre autres.

La lutte pour la vie ne faisant que s'accentuer, il essaie des découvertes. Mais, en France, les plus belles inventions n'ont jamais conduit leur auteur qu'à la misère. Néanmoins, il trouve le piano-type et un procédé pour fondre les caractères d'imprimerie. Pendant quelque temps, M. de Luynes lui prêta un concours utile ; puis le manque de ressources ne lui permit plus de tirer profit de ses découvertes.

II. *Fondation du Globe*. — En 1824, un de ses amis, Lachevardière, acheta l'imprimerie Cellot et lui fournit les fonds nécessaires pour créer, avec Paul Dubois, un journal qui eut de beaux jours et qui s'appela « *Le Globe* ».

Enfin se trouvait réalisé le rêve le plus cher à Pierre Leroux ! Il avait un organe à lui, dans lequel il allait développer les idées qui s'agitaient dans son cerveau. C'était le journal par lequel il allait manifester au monde la bonne nouvelle. Il va pouvoir écrire à son aise et toute son ambition, désormais, ne sera que d'écrire.

De brillants collaborateurs l'entouraient au *Globe*. Les noms de : Guizot, Villemain, Rémusat, Cousin, de Malleville, Duvergier de Hauranne, Dubois, Barthélemy-Saint-Hilaire, Damiron, Patin, Sainte-Beuve, Lerminier, Ampère, Magnen, Thiers, Jouffroy, etc., etc., ne sont pas encore oubliés.

Dans l'*Histoire du Gouvernement Parlementaire*, tome VIII, page 144, Duvergier de Hauranne raconte que ce fut Pierre Leroux « qui eut l'idée de fonder un journal » composé principalement d'analyses de la littérature » française et étrangère, d'extraits de voyages, de faits » scientifiques. Paul Dubois, à qui il communiqua son » projet, l'adopta en l'élargissant. Le premier numéro » parut le 15 septembre 1824 ; il promettait beaucoup » d'exactitude et d'indépendance dans l'examen des pro» ductions scientifiques et littéraires. On y remarqua des » études sur *Le Salon*, dont l'auteur anonyme était » M. Thiers. un article de Damiron sur le livre « *des Re» ligions* » de Benjamin Constant. et enfin la célèbre » analyse de Jouffroy : *Comment les dogmes finissent*. Les » rédacteurs du *Globe* étaient pleins d'ardeur et d'en» thousiasme ; en philosophie, en histoire, en littérature, » ils acclamaient les idées neuves et hardies, ils aspi» raient aux réformes en tous genres. Leurs généreuses » tendances et leur initiative passionnée servirent puis» samment la renaissance littéraire. Mais insensiblement, » le défaut de base solide, l'absence d'un but général et » l'esprit de coterie firent perdre à ce recueil sa physio» nomie première. En février 1830, sous le ministère de » Polignac, *Le Globe* descendant une nouvelle pente, de» vint un journal politique, et son influence alla dimi» nuant toujours » (1).

(1) Godefroy. *Histoire de la littérature française* XIX[e] siècle. Prosateurs, liv. 11, p. 55.

Tout d'abord inféodé au Saint-Simonisme, *Le Globe* finit par abandonner cette cause à laquelle Pierre Leroux lui-même avait renoncé, par scrupule de morale. L'école Saint-Simonnienne, en effet, s'échoua en police correctionnelle où elle avait été traduite pour l'immoralité des doctrines prêchées par le Père Enfantin et les théories émises par lui sur le mariage et la communauté des femmes.

Et c'est le Père Enfantin qui disait de Pierre Leroux : « Voilà l'homme qui représente le mieux la vertu. » (1)

Pierre Leroux essayant d'imprimer au *Globe* une tendance républicaine, écrivit des articles remarqués sur la liberté d'association, la philosophie du droit et sur Napoléon.

Talleyrand, qui avait lu avec intérêt ces derniers articles, voulut en connaître le rédacteur. Pierre Leroux s'obstina à ne point vouloir aller chez lui et à lui fermer sa porte lorsqu'il vint le voir. Il craignait de se laisser corrompre par le vieux diplomate (2).

Le grand évènement de 1830 fut la publication des Ordonnanees de Charles X, du 25 juillet, suivie des trois (glorieuses) journées des 27, 28 et 29.

Pierre Leroux voulut protester : au *Globe* on s'y opposa. Il y eut à ce sujet une assez vive altercation entre lui et les autres rédacteurs. « *Le Globe* est ma propriété, finit-il par dire et j'en disposerai comme bon me semblera. »

Le 26, il se présenta chez Dupin pour lui faire part de ses observations sur les Ordonnances.

(1) Séance de la religion St-Simonnienne : Discussion sur le mariage. *Deus ille noster Plato* (Cicéron).

(2) Que faire d'un homme qui avait fermé sa porte à Talleyrand ? (Clémenceau),

Le 27, le *National* publia une protestation énergique.

Pierre Leroux ne reste pas en retard. Le 28 il l'imprime dans les premières colonnes du *Globe*. Pendant ce temps on se battait dans les rues. Un mandat d'arrêt est lancé contre le rédacteur audacieux et les agents envahissent l'imprimerie du *Globe* pour mettre le mandat à exécution. Les compositeurs jettent la police à la porte, fondent les caractères du journal pour en faire des balles et vont faire le coup de feu. Pierre Leroux s'était mis à leur tête.

C'était une révolution. Charles X prit le chemin de l'exil et Louis-Philippe s'installa aux Tuileries. Les rédacteurs du *Globe* qui s'étaient dévoués au service de la nouvelle cause, furent largement récompensés. Guizot et ses amis allèrent aux ambassades et aux ministères ; Pierre Leroux resta pauvre après comme devant. Il n'eut pour lot que la misère et l'exil. Lorsque Guizot (1) lui avait dit : « quand viendra notre ministère... ». Dites « votre ministère » avait répliqué Pierre Leroux (2).

III. *A l'Encyclopédie Nouvelle.* — Après les événe-

(1) On a jeté à la face de M. Guizot, et on lui jette encore, comme un reproche, cette phrase inepte, dénaturée par l'ignorance ou par la haine ; « Enrichissez-vous. » En cette phrase tronquée, on a fait, on a voulu faire le programme d'une ploutocratie avide et bornée, dont il aurait été, en son temps, le porte-parole. M. Guizot, mort pauvre, après avoir été ambassadeur à Londres et Président du Conseil, n'a jamais honoré l'argent..... des autres, d'une estime pareille. Il avait dit, car voilà le texte véritable de ses paroles : « Enrichissez-vous par le travail et l'économie » (Henri Chantavoine). *Le Correspondant*, 10 novembre 1897, p. 581)

(2) Il ne demanda jamais de place.........

Il appartenait à cette race d'hommes qui ne sont jamais rien, parce qu'ils sont toujours quelqu'un (Anatole de la Forge)

Il refusa toujours de prendre rang dans les cadres de la hiérarchie bourgeoise (Clémenceau).

ments de 1830, Pierre Leroux se retira du *Globe* avec son ami Reynaud. Et en 1832 il collabora à l'*Encyclopédie nouvelle* avec Hippolyte Carnot.

Déjà il était arrivé à un certain degré de notoriété et il avait publié pas mal d'ouvrages. C'est cette année-là qu'il recueillit et retoucha divers articles épars pour les réunir en deux volumes qui formèrent les *Discours aux philosophes et aux politiques* et sur lesquels nous reviendrons plus loin.

L'orientation de son esprit se trouve alors indiquée tout entière dans cette phrase; « chaque homme est son pape et son empereur ; son prêtre et son roi ; tous les hommes sont solidaires (1) ». C'était à peu de chose près la morale indépendante.

IV. *A la Revue des Deux Mondes.* — En 1834, Pierre Leroux entre à la *Revue des Deux Mondes*, fondée depuis 1829 par Segur Dupeyrou et Mauroy, et non par Buloz, comme on l'a dit à tort. Ce n'est qu'en 1841 que Buloz en prit la direction.

Quoi qu'il en soit, Buloz avait alors une grande autorité à la *Revue des Deux Mondes* et un léger malentendu ne tarda pas à s'élever entre lui et Pierre Leroux. Ce fut au sujet de l'article écrit par ce dernier sur Dieu, et qui fut ensuite inséré dans la *Revue indépendante.* « Je n'en veux pas », dit Buloz, « Dieu, voyez-vous, ça manque d'actualité », comme si Dieu qui est éternel, n'était pas de tous les temps !

V. 1839, *Le livre de l'Humanité.* — Une des œuvres maîtresses de Pierre Leroux, est sans contredit, son ouvrage intitulé *de l'Humanité.* Il date de 1839.

(1) *Origines démocratiques du Christianisme*, page 117.

« Dans ce livre, dit Anatole de la Forge, Pierre Leroux
» affirmait que l'humanité, suivant l'expression de
» Pascal, est un être qui se développe toujours et vit sans
» cesse. Il ajoutait que l'humanité d'aujourd'hui et de
» demain était la même que celle d'hier, en ce sens que
» la résurrection s'accomplissait ici-bas et que chacun de
» nous était appelé à parcourir sur la terre une série in-
» définie d'existences ».

C'est une théorie de la métempsycose, importée des vieilles sectes de Brahma et qui n'a guère chance d'avoir beaucoup de succès de nos jours.

Dans cet ouvrage Pierre Leroux traite spécialement :

De la solidarité mutuelle des hommes ;

De ce qu'il faut entendre par la charité ;

De la triple imperfection de la charité chrétienne ;

De la vraie formule de la charité qui est la solidarité humaine.

Dans *La Grève de Samarez* Pierre Leroux écrit : « j'ai
» le premier emprunté aux légistes le terme de solidarité,
» pour l'indroduire dans la philosophie, c'est-à-dire, sui-
» vant moi, dans la religion de l'avenir. J'ai voulu rem-
» placer la charité du Christianisme par la solidarité
» humaine, et j'ai écrit mon livre de l'*Humanité* ou j'en
» ai donné mes raisons. »

VI. 1841, *La Revue indépendante*. — Après avoir quitté la *Revue des Deux Mondes*, Pierre Leroux fonda, avec George Sand et Viardot la *Revue indépendante*, en 1841, l'année même ou Buloz prenait la direction de la *Revue des Deux Mondes*.

La *Revue indépendante* était rédigée avec une grande audace de conception. Les écrivains qui y collaboraient maniaient admirablement la plume, et le style pouvait satisfaire les plus exigents.

Les thèses qui furent soutenues avec le plus de passion furent : l'émancipation de la femme, la réforme de l'éducation, la nécessité d'un changement radical dans la philosophie et la religion, l'organisation sociale.

C'était une hardiesse jusqu'alors inconnue.

Pierre Leroux s'y montra l'adversaire résolu des censitaires, il attaqua la doctrine égoïste qui se faisait alors jour du *chacun chez soi, du chacun pour soi*, le mot d'ordre, rapporté de Guizot : *enrichissez-vous* Il signala le danger de la société moderne qu'il apercevait dans la puissance de l'argent. Et pendant que Toussenel écrivait : *Les juifs, rois de l'époque*, il publiait dans la *Revue indépendante, La Ploutocratie.*

Néammoins, cetre *Revue* ne put vivre et elle s'éteignit comme s'éteint une lampe, faute d'huile.

VII. 1844. *à Boussac.* — C'est en 1844 que Pierre Leroux vint à Boussac. Il paraît qu'on lui avait donné à choisir comme résidence, La Palisse, dans l'Allier, ou Boussac, dans la Creuse. C'est le voisinage de George Sand qui le détermina à choisir cette dernière ville.

George Sand, en effet, qui habitait près de La Châtre, venait souvent s'inspirer près de Leroux avec lequel elle avait participé à la rédaction de la *Revue indépendante.*

Dès 1843, alors qu'elle achevait la *Comtesse de Rudolstadt*, elle écrivait cette jolie lettre :

« M'en voulez-vous, mon cher Monsieur G... de vous
» avoir montré la crinière d'un vieux lion ? C'est qu'il
» faut bien que je vous le dise. George Sand n'est qu'un
» pâle reflet de Pierre Leroux. un disciple fanatique du
» même idéal, mais disciple muet et ravi devant sa parole
» — toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour
» écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspira-
» tion.

» Avez-vous lu *Consuelo* ? Il y a de bien ennuyeux » chapitres : ils sont de moi. Il y a aussi des pages ma- » gnifiques, elles sont de lui. Je ne suis que le vulgari- » sateur à la plume diligente et au cœur impression- » nable, qui cherche à traduire dans ses romans la » philosophie du Maître. Otez-vous donc de l'esprit que » je sois un grand talent. Je ne suis rien du tout qu'un » croyant docile et pénétré.

» D'aucuns, comme on dit en Berry, prétendent que » c'est l'amour qui fait ces miracles. L'amour de l'âme, » je le veux bien, car de la crinière du philosophe, je » n'ai jamais songé à toucher un cheveu et n'ai jamais » eu plus de rapport avec elle qu'avec la barbe du Grand » Turc.

» Je vous dis cela pour que vous sentiez bien que c'est » un acte de foi sérieux, le plus sérieux de ma vie, et » non l'engouement d'une petite dame pour son médecin » ou son confesseur.

» Seule, je ne me sentais pas l'autorité de vous dire » que je crois plus à l'eau de la source où j'ai puisé ma » vie, qu'à celle où vous avez puisé de votre côté. J'ai » voulu que vous vissiez ma foi vivante (Pierre Leroux) » et je l'avais prié d'être bien net avec vous, parce qu'une » heure de cette parole claire et pleine vous montre en- » core mieux mon être que tout ce que je saurais dire » moi-même... Vous n'avez pas lu Leroux, vous n'avez » pas lu les dernières pages de la *Comtesse de Rudols-* » *tadt* autrement vous n'auriez pas été étonné d'entendre » ce que vous avez entendu ce soir.

» Il y a des politiques et des socialistes dits pratiques, » qui jugent Leroux un rêveur dangereux et moi une » franche bête de croire en lui, tandis qu'en entrant dans » la réalité, dans les moyens, j'aurais plus d'argent » de mes éditeurs et de louanges dans les journaux. *Nous*

» *voilà*. Vous nous connaissez un peu mieux. Écrivez-
» moi quand vous aurez fait votre examen de conscience
» et fixé votre jugement sur nous.

» Tout à vous.

« G. SAND ».

Reprenant son ancien métier de typographe, Pierre Leroux fonda à Boussac une imprimerie. Bientôt vinrent se fixer autour de lui de nombreux amis, partisans de ses idées, qui formèrent une véritable colonie. On le vit alors à la tête d'une association dont chaque membre l'appelait respectueusement le « Maître ». C'étaient ses frères, Jules Leroux, qui avait quitté Tulle, pour venir prendre son composteur de typographe. Achille Leroux, Henri Leroux, puis Desages, puis Ulysse Charpentier, avocat à Poitiers, puis Champseix qui devint redacteur du *Républicain de Limoges*, puis Louis Mettré, puis Ficht, puis Auguste Desmoulins, puis Hyvernaud, puis Frossard, puis Armand, puis toute une pléiade, ouvriers. avocats, journalistes, etc., dont M. Pierre Leroux, fils, a promis de faire l'histoire. Le talent de Pierre Leroux était alors en pleine maturité, et Boussac vit naître ses plus beaux ouvrages.

C'est pendant son séjour à Boussac qu'il publia, d'octobre 1845 à janvier 1848, la *Revue Sociale*, imprimée sur ses presses. C'est également à Boussac qu'il fit paraître l'*Eclaireur*, rédigé en triade par Luc Desages, Mme Pauline Roland et Grégoire Champseix, et qui n'eût que la durée d'un éclair.

Nous ne connaissons plus guères tous les petits incidents de la vie journalière de Pierre Leroux à Boussac. Son esprit actif cherchait à répandre ses doctrines ; il faisait une incessante propagande, soit près des ouvriers

de la Creuse, soit près des petits bourgeois des environs. Mais bien qu'il ait préparé la solution pacifique du problème du prolétariat, nous n'avons jamais vu les hommes si prêts à s'entre-dévorer. Cest là évidemment le résultat le plus palpable de la semence qu'il a jeté en terre : l'ivraie croît plus vite que le bon grain.

VIII. 1848. — Comme Pierre Leroux avait travaillé avec ardeur à la Révolution de 1830, il prépara avec non moins de constance celle de 1848.

Le 24 février, il était à Paris. Après la proclamation de la République, il n'y fit pas long séjour, et le dimanche 27, il était de retour à Boussac.

Quelques anciens se rappellent encore cette journée. La première démarche de Pierre Leroux fut faite près de M. Narbonne, qui était maire de la ville. Un coup de tambour fut donné et la proclamation, émanée le 25 février, du Gouvernement Provisoire, fut annoncée au public. On reconnut à Boussac la République qui avait été proclamée à Paris.

La proclamation est affichée et les citoyens sont convoqués à la Mairie, pour midi, à l'effet de nommer un maire, deux adjoints et neuf eonseillers.

Pierre Leroux et ses amis sont à la tête du mouvement ; on lit les dépêches qui annoneent la composition du Gouvernement. Jules Leroux commente les articles du *National* sur les événements du 24 février et le compte rendu de la Chambre des députés. Deux collaborateurs de Leroux à l'*Eclaireur* et à la *Revue Sociale* font une allocution.

Mme Pauline Roland, mettant en pratique la doctrine de l'émancipation de la femme, demande un bulletin de vote au bureau qui le lui refuse.

M. Narbonne (1) donne sa démission de maire, et les votes recueillis sont dépouillés à cinq heures. Pierre Leroux est élu maire de Boussac par cent douze voix.

Le lendemain il fait voter au Gouvernement Provisoire cette adresse :

« Vive la République française !

» Nous l'avons accueillie avec transport, nous l'avons
» proclamée avec enthousiasme. Le peuple de Paris est
» grand et admirable à jamais. Il vient d'ouvrir en trois
» jours une ère nouvelle à l'humanité.

» Les mesures adoptées par le Gouvernement provi-
» soire sont toutes de décision, d'à-propos, d'énergie, de
» toute justice, de sagesse et de modération.

» Tant de héros n'auront pas versé en vain leur sang
» généreux.

» Pour se mettre en rapport avee les circonstances pré-
» sentes et en communion avec l'esprit nouveau, les
» citoyens de la ville de Boussac se sont assemblés
» le dimanche 27 février, et à l'exception de ceux qui
» n'ont pas encore atteint l'âge de la majorité, ils ont
» tous appliqué le principe du vote universel à l'élection
» d'une municipalité nouvelle. Cette municipalité s'em-
» presse d'envoyer au Gouvernement Provisoire son
» adhésion et l'adhésion de la ville de Boussac à la Ré-
» publique Française.

» Vive la République Française ! Liberté, Fraternité,
» Egalité, Vérité ! »

Le dimanche suivant, 5 mars, Pierre Leroux, pour per-

(1) M. Narbonne, l'un de nos prédécesseurs, a laissé à Boussac, un souvenir non moins vivant que celui de Pierre Leroux. M. Alfred Tardif, député de la Creuse et M. Ernest Tardif, conseiller à la Cour d'appel de Paris, sont ses deux petits-fils.

pétuer le souvenir de l'ère nouvelle, fit planter un arbre de la liberté.

Ce fut l'occasion du nouveau discours que nous reproduisons :

« Citoyens !

» Que les vents et les orages respectent l'arbre que
» vos mains viennent de planter, l'arbre symbole du peu-
» ple et de l'unité nationale : qu'il croisse et qu'il voit
» un jour nos enfants réunis sous ce pacifique om-
» brage.

» Citoyens, remercions Dieu de ce qu'il nous permet
» de proclamer ici l'immortelle devise : Liberté, Egalité,
» Fraternité.

» Nous sommes tous des hommes : nous sommes tous
» frères, nous devons tous être heureux ensemble et les
» uns par les autres. La société est instituée pour réali-
» ser parmi nous l'harmonie et le bonheur.

» C'est en nous aimant, c'est en nous respectant, c'est
» en nous aidant que nous arriverons au but assigné par
» Dieu à l'Humanité.

» Pratiquons l'ordre, aimons la paix, en attendant
» que la sagesse des lois remédie à nos maux.

» Ayons foi et confiance dans la République Fran-
» çaise.

» Vive la République ! »

Il y a loin de cet idéal à la réalité actuelle !

A l'issue de la cérémonie, on dansa à l'Hôtel-de-Ville. On avait vu autrefois sur les ruines de la Bastille un écriteau portant cette annonce : *Ici l'on danse*. Le soir, la ville était pavoisée et illuminée.

L'arbre de la liberté avait été planté au sommet d'un triangle équilatéral qui avait pour ligne de base la façade

de l'Hôtel-de-Ville. Est-ce le triangle symbolique qui effraya le pauvre arbre ? Nul ne le sait ! mais il est certain qu'il périt.

En 1848, Pierre Leroux prit sa revanche sur 1830. Cette fois il fut nommé député de Paris par 110.000 voix. Il était élu en même temps que Louis Bonaparte, Pierre Proudhon, Lamartine, Victor-Hugo, Ledru-Rollin.

Mais, ni en 1848, à la Constituante, ni en 1849 à l'Assemblée Nationale, il ne fut un heureux représentant du peuple. Il fut considéré par les républicains militants eux-mêmes, comme un utopiste que sa bonté naturelle entraînait au-delà des limites des progrès à tenter et des réformes réalisables; comme un illuminé qui marchait dans son rêve en perpétuel état de somnanbulisme. On ne voulut pas le prendre au sérieux ; on riait de lui comme on rit des hommes qui ont quelque chose de la flamme divine. Il s'était fait la généreuse illusion de croire qu'il pouvait occuper l'Assemblée à l'amélioration du sort des ouvriers.

Il ignorait la phraséologie parlementaire et il n'échappa pas aux railleries de Proudhon. La caricature se défraya à son sujet. « Daumier et Cham s'étaient emparés » de cette crinière dont parle George Sand : et le pauvre » Pierre Leroux était devenu plus populaire par les ca- » lomnies lithographiées du *Charivari* que par ses pro- » pres ouvrages.

» La chevelure embroussaillée et les longues redin- » gotes bourrées de livres de Pierre Leroux étaient tout » ce que le grand public connaissait du rêveur. »

Le 15 juin 1848, il fit à la Constituante un discours contre les réactionnaires, préparant ainsi les journées de juin. Mais « il faisait une singulière figure, toute naïve » au milieu de cette masse de bourgeois roublards et » apeurés. On se moquait de lui ; il rendait la monnaie

» des pièces et il avait souvent les rieurs de son côté. »

En 1849, il fait au banquet de la topographie, un chaleureux discours dans lequel il loue les corporations nouvelles :

« Le mal, s'écrie-t-il, doit-il éternellement subsister et » les saints doivent-ils toujours souffrir ? Ils souffrent » les saints, mais pour que le mal disparaisse. C'est » pour que le mal disparaisse que Socrate a bu la ciguë, » que Jésus est mort sur la croix !...

» La loi de l'homme est d'adorer Dieu...

» Ce ne sont pas les hommes, c'est l'avancement de » l'esprit humain qui fait véritablement la destinée des » nations... »

Pour finir, il boit à Gutemberg..... le failli !...

IX. 1851.— Au coup d'État 1851, il finit sa carrière politique. « Aucun, dit Arago, n'a quitté le pouvoir ou plus riche ou moins pauvre ».

Le deux décembre il partit pour l'exil : il avait alors cinquante-quatre ans. Cet homme qui avait été l'élu de Paris « comme un des parvenus de l'atelier, comme un » des philosophes du travail, avait la sérénité des gran- » des âmes. Il ne fut pas ému par les malheurs de la » destinée. « Votre succès, disait-il, aux triomphants du » jour, n'aura pas de lendemain, et mon idée est éter- » nelle. » Les coups du sort glissaient sur lui sans l'at- » teindre et venaient s'émousser sur cette cuirasse de » diamant, la conscience qui protège les grands pen- » seurs et les grands caractères. »

L'association de Boussac fut dispersée par les événements. La *Revue Sociale* cessa de paraître. Jules Leroux essaya bien de la faire revivre à Paris, deux ans plus tard, mais sans succès.

C'est à Bruxelles que Pierre Leroux se réfugia tout d'abord, puis à Londres. Il finit par obtenir une ferme à Gersey. Là, avec ses enfants, ses gendres et toute sa famille, qui se trouvait composée de trente-deux personnes, il se livra aux travaux agricoles et devint le philosophe agriculteur.

Dans « *La France Mystique* » Erdan raconte qu'il rencontra un jour Pierre Leroux à Londres et il en fait ce portrait : « Il était de haute taille, gros, presque trapu, » aux épaules platonniciennes, à la nuque grasse et » épaisse; ses longs cheveux grisonnants et sa barbe mal » peignée dénotaient l'homme dépourvu des soins de » l'extérieur. Il était vêtu presque misérablement. Sa » vaste redingote, en forme de sac, portait les traces de » la vêtusté, presque de l'indigence. »

A Samarez, près de St-Hélier, il s'occupa d'un cours de phrénologie. Il composa « *La Grève de Samarez* » poëme philosophique qu'un mauvais interprête de Pierre Leroux confondit avec une grève quelconque de Carmaux.

Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Il étudia le livre de Job dont il donna une traduction.

« Là, dit Théodore de Banville, éclate et se manifeste » le grand poète, ayant la claire, la fulgurante vision de » l'avenir ; mais aussi quel miracle que ce commentaire » dont il a accompagné le poëme et dans lequel il traite » Renan de Turc à More ! On y trouve la lucidité, la » verve, l'érudition sûre d'elle-même, la raillerie élégante » et fine de Paul-Louis Courrier. Ceux qui ignorent que » Pierre Leroux, avec son éloquence enflammée et ly- » rique, posséda l'esprit le plus agile, le plus moderne, » je dirais le plus parisien, si j'étais sûr d'être compris, » peuvent savoir à quoi s'en tenir là-dessus en lisant ce

» pamphlet net et brillant comme une gerbe d'étincel-
» les ! Sans doute ce qu'il y a dans ce livre, ce qui n'est
» dans aucun autre au même degré, c'est que l'art y est
» adéquat à la philosophie, ne formant ensemble qu'un
» tout aussi vivant que la vie même, Mais la lumière, une
» lumière que je ne puis m'empêcher d'appeler divine,
» ruissèle partout et de partout ».

Nous savons qu'il tenta des expériences sur la fabrication artificielle de la terre végétale, mais nous ignorons si c'est à Samarez Tous ce que nous savons, c'est que si dans le voisinage de Victor Hugo, il n'était pas toujours juste pour le grand poète, ce dernier n'était pas toujours tendre pour le philosophe de Boussac.

X. 1859. — En 1859, il profita de l'amnistie pour rentrer en France. où il continua à travailler sans bruit et presque ignoré.

XI. 1871. — Et le 12 avril 1871 il mourut à Paris, pendant les horreurs de la guerre civile. La Commune décida d'honorer les funérailles de l'auteur du livre de l'*Humanité* et délégua pour la représenter, deux de ses membres. Nous préférerions qu'il n'eût pas eu cet honneur.

Dans le « *National* » du 17 avril 1871, Théodore de Banville traçait de lui un portrait fort ressemblant :
« le front haut, les arcades sourcillières fermes et hardies,
» le regard puissant, le nez régulier, les lèvres charnues,
» le menton énergique et indiquant une invincible vo-
» lonté, cette énorme chevelure crépue, frisée, farouche,
» indomptée, superbe, et ces robustes épaules de porte-
» faix et de héros, tout en lui indiquait le créateur fait
» pour inventer et porter un monde ».

Ce résumé biographique nous a paru nécessaire pour

connaître Pierre Leroux au point de vue du caractère, au point de vue de cette faculté maitresse ; *la volonté*.

Son opiniâtreté au travail, son vouloir énergique, son mépris ou plutôt son indifférence des soucis journaliers, son peu de goût pour les choses matérielles, son ardent désir, mal raisonné péut-être de chercher le bien de ses semblables, nous le dépeignent comme un homme croyant de bonne foi vouer sa carrière à la poursuite de la vérité et à la pratique du bien, s'appliquant non pas à étaler les plaies de la société, mais à les guérir comme un homme de caractère certainement supérieur à tous ses adeptes.

Nous n'entendons pas dire qu'il n'y a point de lacune dans son organisation, loin de là. Nous prétendons seulement affirmer que la faculté de vouloir de Pierre Leroux a revêtu une force et une ténacité que nous ne sommes plus habitués à voir et que le philosophe de Boussac s'est véritablement montré un homme de *volonté*.

§ II

I. — PÉTRARQUE OU DE L'AMOUR

II. — MUTILATION D'UN LIVRE DE JOUFFROY

(Sensibilité)

S'il est vrai, comme l'a dit Buffon, que le style est l'homme même, nous pourrions encore étudier Pierre Leroux sous un nouvel aspect. Toutefois, les avis sont partagés à ce sujet. Les uns comme Eugène de Mirecourt, trouvent le style de Pierrre Leroux lourd, ténébreux et inintelligent. D'autres, au contraire, l'éxaltent à l'égal de celui de Fénelon ; ils estiment que dans « *La Grève de Samarez* » le style est large et coloré, que dans « *le Livre*

de l'Humanité » les pensées sont philosophiques, neuves et fécondes, qee dans « *le Carrosse de M. Aguado.* » la palémique est vive et décisive, que « sa prose est abon- » dante sans enchevêtrement, puissante sans lourdeur, » qu'elle a parfois un coloris charmant et une grande » fraîcheur poêtique ». Ce dernier avis est le nôtre (1).

Malgré tout, Pierre Leroux n'a pu faire son chemin dans le monde des lettres. Victor-Hugo l'admirait, George Sand le consultait, Henri Martin en faisait cas : mais il avait trop de bonhomie, des allures trop rustiques, et trop de négligence dans son costume. Il n'eut pas de lecteurs ou plutôt on ne le lut que dans les romans de George Sand, dans *Consuelo*, dans *Spiridion*, dans *le Péché de M. Antoine*, dans *le Compagnon du Tour de France* : car c'était l'époque des beaux romans. Déjà, à la fin de l'Empire, on ne les lisait plus, on méprisait Shakspeare, on méprisait le Dante.

Mais si le style n'est que l'habit de la pensée : en cherchant sous ce costume de bon aloi les sentiments qui ont le plus honoré Pierre Leroux, nous lui trouverions un véritable amour pour ses semblables. C'est là, il faut le dire, le fond de son âme compatissante. Il s'est toujours plus occupé de trouver des remèdes à nos ennuis dissolvants que des lecteurs.

On a dit, avec beaucoup d'exagération sans doute, qu'il était dans ce siècle, la voix de l'amour humain. Or il

(1) La phrase de Pierre Leroux est généralement bien faite, évitant la prétention et cherchant la clarté. On sent qu'il a entretenu un long commerce avec nos bons auteurs. Mais on devine qu'il a plutôt choisi ses maîtres parmi les écrivain du XVIII[e] siècle. C'est bien encore la clarté de la bonne langue française, pourtant ce n'est plus ni la même simplicité ni la même majesté. Le vêtement de la pensée s'entoure de plus de recherches, il est plus apprêté. On voit des rubans sur la belle étoffe qui autretois taillée en plein drap se passait d'inutiles ornements.

est deux ouvrages dans lesquels Pierre Leroux a surtout donné jour aux sentiments de son âme. Ce sont l'Étude sur *Pétrarque ou de l'Amour* et celle qu'il a appelée : *Mutilation d'une œuvre posthume de Jouffroy*. Ces deux livres méritent de nous arrêter un instant. Nous pénétrerons ainsi plus avant le terme de la triade que Pierre Leroux nomme le sentiment et la faculté que nous considérons comme *la sensibilité*.

I. *Pétrarque ou de l'Amour.* — Dans tout ce qu'il dit, comme dans tout ce qu'il fait, Pierre Leroux manifeste une tendance à exagérer les choses. Malheureusement, c'est là un défaut de pondération dans la puissance de ses facultés brillantes, qui l'a fait déchoir du rang distingué qu'il aurait pu occuper dans notre littérature. Avant tout il est humanitaire, et s'il n'a pas suffisamment raisonné ses aspirations, il n'en est pas moins vrai que personne plus que lui n'a été animé envers ses semblables d'une affection plus sincère sinon plus intelligente.

Son étude sur Pétrarque en est la preuve ; il a compris que si le principal attribut de Dieu était l'amour, la qualité dominante de l'homme, qui est fait à son image et à sa ressemblance, est également l'amour. Mais son choix n'a pas été judicieux ; l'amour de Pétrarque est loin d'être irréprochable. Il pouvait donc trouver mieux que l'auteur des *Sonetti* et *Canzoni*. « Voltaire, qui n'a connu » de l'amour et de la poésie de l'amour que la superficie » et l'apparence » n'a jamais sû comprendre Pétrarque. Rousseau, au contraire, l'a vivement senti.

L'amante, l'amant et l'amour, qu'il s'agisse de *Béatrice* du Dante, de *Julie* de Rousseau, de *Charlotte* de Werther, de *Marguerite* de Faust, ou de *Laure* de Pétrarque, n'ont pas varié essentiellement. Ce sont toujours des personnages de roman, le produit d'une forte imagi-

nation. Ils tournent constamment dans le même cercle. Ce qui leur manque, c'est ce quelque chose d'idéal qui a seul produit l'amour religieux dont le théâtre est la nature et la source, Dieu. La gloire du moyen âge a été précisément de nous révéler ce type de l'amour nouveau, qui est allé se perfectionnant jusqu'à Polyeucte, jusqu'à Cymodocée, jusqu'à l'idéal, jusqu'au culte de la Vierge.

Si Voltaire n'a pas sû apprécier Pétrarque pour s'être mépris sur ce titre de « *Cauzionere* » qu'il a confondu avec de simples chansons; si de Sismondi qui l'a étudié beaucoup, ne paraît pas le connaître davantage; si Rousseau a découvert dans les « Sonnets » l'amant, l'amante et l'amour; si Byron a peut-être encore mieux sû l'interpréter, Pierre Leroux a le mérite de l'avoir goûté et senti. Mais son éducation, toute en dehors du vrai sens religieux, ne lui a pas permis de comparer les plus délirantes pages de Pétrarque avec ce simple passage du livre de l'*Imitation* dont il n'a pu saisir l'ineffable onction.

« L'amour est une grande chose; c'est un bien tout à » fait grand. Lui seul rend léger tout ce qu'il y a de pe- » sant et supporte avec égalité les inégalités de la vie; » car il porte un poids sans en être chargé; et il rend » doux et agréable ce qui est amer...

» L'amour tend toujours en haut, et ne veut point être » retenu par aucune des choses d'ici-bas.

» Il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus doux que » l'amour, rien de plus fort, de plus élevé, de plus étendu, » de plus agréable, de plus rempli, ni de meilleur, parce » que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut trouver de » repos qu'en Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les » choses créées.

» Celui qui aime, vole, court et est dans la joie; il est » libre et rien ne le retient.

» Il donne le tout pour le tout et possède tout dans
» tout, parce qu'il se repose au-dessus de toutes choses
» dans le seul et souverain bien d'où découlent et pro-
» cèdent tous les autres biens....

» Souvent l'amour ne garde pas de mesure, mais son
» ardeur l'emporte au-delà de toute mesure.

» L'amour ne sent point sa charge, il ne compte point
» le travail, il veut faire plus qu'il ne peut et ne s'excuse
» point sur l'impossibilité, parcequ'il croit que tout lui
» est permis et possible. Ainsi, il est capable de tout ;
» et, pendant que celui qui n'aime point s'abat et se dé-
» courage, celui-là exécute bien des choses et les ac-
» tive.

» L'amour veille et ne dort pas même pendant le som-
» meil. Il n'est pas las, quoiqu'il se fatigue ; pressé par
» l'affliction, il ne laisse pas que d'être au large ; il est
» troublé et n'est point dans le trouble ; mais comme
» une vive flamme et un flambeau ardent, il se fait un
» passage en haut et y monte sans obstacle.

« Celui qui aime connaît la force de ce mot d'amour.

» L'amour est actif, sincère, pieux, gai et agréable :
» il est fort, il est patient, il est fidèle, il est prudent, il
» est persévérant, il est courageux et ne se cherche
» jamais lui-même ; car dès qu'on se cherche soi-même
» on cesse d'aimer.

» L'amour est circonspect, humble et équitable : il
» n'est ni lâche ni léger ; il ne s'arrête point à des choses
» vaines ; il est tempérant, il est chaste, il est ferme, il
» est tranquille et il fait bonne garde à tous ses sens...

» Celui qui n'est pas disposé à souffrir toutes choses
» et à se conformer entièrement à la volonté de son bien-
» aimé ne mérite pas le nom d'amant.

» Il faut que celui qui aime embrasse avec plaisir les
» choses les plus pénibles et les plus amères pour

» l'amour de son bien-aimé et qu'il ne se détourne point
» de lui. quelque chose de contraire qui arrive » (1).

Si nous faisons un rapprochement de l'amour tel que l'a dépeint l'auteur de l'*Imitation* avec l'amour tel qu'il ressort des « *Sonetti* » c'est précisément pour en marquer la différence.

« Il ne s'agit pas seulement de Pétrarque, dit Pierre Le-
» roux, de son poème et du plaisir que chacun peut trou-
» ver à le lire. Il s'agit de l'art et du sentiment le plus
» générateur de l'art, l'amour. Ou plutôt à nos yeux il
» s'agit d'intérêts plus grands encore ; il s'agit de société
» et de religion ; il s'agit du but de chaque homme et du
» genre humain tout entier, il s'agit du *divin Idéal.* »

Et c'est dans Pétrarque que Pierre Leroux veut trouver le type de ce divin Idéal !... Et Pétrarque dit M. de Sismondi avait pour Laure un amour religieux enthousiaste tel que les mystiques le conçoivent pour la Divinité, tel que Platon l'avait supposé, comme lien entre les belles âmes, et tel que, depuis Pétrarque, *la mode littéraire s'est plu à le représenter.*

Eh bien ! non ! l'amour de Pétrarque n'est pas le divin *Idéal* : Pierre Leroux fait erreur.

Nous n'entrerons point dans la discussion relative au *naturel* des écrits de Pétrarque que Pierre Leroux soulève contre M. de Sismondi. Nous admettrons avec lui que « les natures rêveuses et concentrées ne produisent » rien qu'avec peine » et que les lettres de Pétrarque, au lieu d'être dénuées de tout *naturel*, ne sont ni froides, ni compassées, ni d'un air faux, et que tout y révèle un caractère aimable.

De son temps Pétrarque avait été soupçonné de n'aimer qu'une *Iris en l'air*, et l'évêque de Lambez, Jacques

(1) *Imitation de N. S. J-C.* III. Ch. V.

Colonne, lui avait écrit un jour de Rome que l'*amie n'existait pas*. Pétrarque se récria fort. Et nous ne doutons pas que l'amour chanté par lui ne soit frère de l'amour divin qui remplit le cœur de saint Augustin, avec lequel il a, d'ailleurs, tant de ressemblance.

Pierre Leroux ne méconnaît pas l'influence que saint Augustin a pu exercer sur Pétrarque ; le livre des *Confessions* ne le quittait pas. Mais il crée entre saint Augustin, Pétrarque et Rousseau une filiation qui a peut-être besoin d'une révision sérieuse.

Dire que l'âge moderne surgissant au sein « du catho-
» licisme, a vu éclore des choses satisfaisantes parce
» que Pétrarque avait su réunir l'*une et l'autre vérité*,
» c'est-à-dire l'amour à la fois divin et humain ; l'amour
» divin où saint Augustin avait fini par s'absorber et un
» amour humain tout nouveau que l'humanité deman-
» dait » est une affirmation contre laquelle nous voulons protester.

Pierre Leroux ajoute encore : « Vers le temps où Pé-
» trarque, ainsi nourri de saint Augustin et ne pouvant
» néanmoins se résoudre à conclure comme lui, cher-
» chait la révélation nouvelle de l'amour, une autre
» âme pleine d'amour aussi sans doute, composait ce
» poème de l'*Imitation* où Jésus a le même rôle que Laure
» dans le poème de Pétrarque ».

Jésus, le même rôle que Laure !.. Voilà, dans toute sa crudité le grand tort de Pierre Leroux, sa grande aberration. Pour lui, le Christianisme, au lieu d'être pourvu de l'éternelle stabilité de l'indestructible unité doit être soumis à l'évolution commune à toutes les choses d'ici-bas. Et c'est pourquoi il ne craint pas de dire que l'auteur de l'*Imitation* n'est qu'un paraphrasiste de saint Augustin qui s'avançait dans la *voie ancienne*, tandis que Pétrarque marchait dans la *voie nouvelle*.

Le *Cauzionere* serait pour ainsi dire l'inverse des *Confessions* de saint Augustin, comme l'*Imitation* qui revient, suivant Pierre Leroux, à la conclusion de saint Augustin, est l'inverse du *Cauzionere*.

Depuis le *Cauzionere* de Pétrarque et l'*Imitation* de Jésus, le monde a marché entre ces deux amours, s'il faut en croire Pierre Leroux, entre la révélation incertaine et encore incomprise aujourd'hui de Pétrarque, et .'ancienne révélation de saint Augustin, représenté par l'auteur de l'*Imitation*.

Mais n'est-ce pas saint Augustin qui s'est écrié en parlant de Dieu : « *Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle !...* »

Ce qui a séduit Pierre Leroux dans l'amour de Pétrarque, c'est plutôt la contradiction du poète avec l'esprit du Christianisme, son amour de tête plutôt que son amour de cœur; car en définitive, Pétrarque aimait la femme d'un autre et le côté moral de cet amour fait complètement défaut.

Dans le dialogue qu'il imagine avec saint Augustin, le poète fait dire par le Père de l'Eglise : « que toutes vos idées soient mâles et vigoureuses », ce qui se concilie parfaitement avec le véritable amour. Mais rien, dans la passion de Pétrarque, ne peut justifier ce conseil de saint Augustin.

C'est à Avignon, le 6 avril 1327. en l'église Sainte-Claire, que Pétrarque aperçut, pour la première fois, Laure, âgée de vingt-deux ans, et qui était mariée avec Hugues de Sade. Pétrarque avait vingt-quatre ans. Laure mourut de la peste, le 6 avril 1348, dans la quarantième année de son âge et mère de nombreux enfants. Le culte que lui voua le *grandissimo inamorato* (1) pendant

(1) Expression de la relne Catherine.

dix-huit ans, s'entretint certainement plus dans son imagination que dans son cœur, puisque, entre temps, il eut, d'une autre femme qu'il n'épousa pas, plusieurs enfants.

Proposer Pétrarque comme le type de l'amant, Laure comme le type de l'amante, et la liaison de ces deux personnages comme le type de l'amour, c'est aller un peu loin. Pierre Leroux était accommodant avec la morale et il n'avait pas besoin de tant vitupérer contre l'otaïtisme transcendantal de Fourier.

Pétrarque, qui a fait ses confessions dans son dialogue avec saint Augustin, ne parle nulle part des fraudes à son amour pour Laure à moins qu'on ne veuille voir cet aveu dans le sonnet intitulé « la *Chute* » :

Amor che d'entre all'anima bolliva....
Caddi, non già come persona viva....
Vergogna abbi di me (1)...

Pour justifier Pétrarque, Pierre Leroux soutient de singulières théories, « il est, dit-il, le révélateur de l'amour chaste » et il ajoute : « il fallait que Pétrarque fût à la » fois adultère par le désir et saint par le fait ; il fallait » que le christianisme engendrât un saint adultère, un » saint dans l'adultère. » Evidemment Pierre Leroux qui prétend avoir étudié le christianisme, ne connaît rien au christianisme. Mais voici le comble : « Pétrarque » chante un amour adultère et il se trouve que cet amour » est saint. Et quoi qu'il ait été infidèle à cet amour, » il est pourtant le type de la fidélité. » Sentiment monstrueux que nous ne saurions partager.

Quoi que Pierre Leroux dise, quel que large que soit

(1) L'amour qui bouillait dans mon âme. Je suis tombé comme un cadavre.... j'ai eu honte de moi.....

le piédestal qu'il veut élever, l'amour de Pétrarque pour Laure ne nous semble pas différer beaucoup de l'amour du rossignol mâle pour le rossignol femelle. Il manque à cet amour le souffle divin que le Christ est venu lui apporter en aimant lui-même le monde jusqu'à la mort. *Diligebat autem Jésus* (Martham) (1).

Malgré tout, l'étude sur Pétrarque fait honneur à Pierre Leroux et si nous n'adoptons pas ses conclusions, nous pensons du moins comme lui, que pour parler d'amour, il faut savoir aimer.

II. — *De la Mutilation d'un écrit posthume de Jouffroy.* — Si Pierre Leroux, en traitant de Pétrarque ou de l'amour. a exposé un sentiment qui lui est propre, il a encore manifesté sa sensibilité, mais d'une autre manière, dans l'ouvrage qu'il appelle : *Mutilation d'un écrit posthume de Jouffroy*. C'est la traduction de l'amitié qu'il avait pour le jeune philosophe, c'est l'expression de son ressentiment contre Victor Cousin ; c'est un monument de vengeance ; mais la vengeance « *n'est qu'une autre forme de l'amour* ».

Moins guidé par le culte de l'amitié que par le secret désir de combattre l'école éclectique, Pierre Leroux fit paraître son plaidoyer *pro amico*, dans le numéro du 1er novembre 1842, de la *Revue indépendante*.

Jouffroy, qui avait été au *Globe*, le collaborateur de Pierre Leroux, avait tout d'abord professé un certain scepticisme. Dans son fameux article publié en 1825 « *Comment les dogmes finissent* » il y parlait, avec un certain dédain « d'une foi qu'il croyait éteinte à jamais pour l'univers, parce qu'elle était morte dans son âme ». Mais tout en constatant la décadence du dogme antique,

(1) S. Jean. Ch. XI. 5.

il y saluait l'œuvre *d'une foi nouvelle*, d'une *doctrine nouvelle* qui allait tout envahir.

C'était absolument ce que pensait Pierre Leroux, et cette identité de philosophies avait établi une intime communion entre leurs deux âmes.

Mais le scepticisme qui avait tout d'abord envahi l'âme de Jouffroy, avait, vers la fin de sa vie, fait place à la certitude. La vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, avait enfin répandu son éclat sur l'obscurité de ses doutes. « Ses derniers jours furent » pleins de recueillement. Rousseau avait voulu voir le » soleil avant d'expirer. Jouffroy ne voulut rendre le » dernier soupir qu'en face de Dieu et de sa conscience. » Plusieurs jours avant sa mort, qui arriva le 4 février » 1842, il fit fermer les volets de sa chambre et ne com- » muniqua plus qu'avec sa femme et ses enfants » (1).

Pierre Leroux s'obstina à ne point vouloir reconnaître le changement survenu dans les pensées de Jouffroy. Il persista à se le représenter tel qu'il l'avait connu, lors de la publication, au *Clobe*, de l'article à sensation : « *Comment les dogmes finissent* ». Le propre des sectaires est de ne vouloir jamais modifier leur opinion, non pas tant peut-être parce qu'ils ne veulent pas voir de quel côté éclate la vérité, qu'à cause de l'entêtement, de l'orgueil qui leur persuade qu'un homme bien né ne doit pas revenir sur son erreur. Nous ne trouvons pas une pareille faiblesse d'esprit chez les hommes vraiment grands, ni chez Fénelon, ni chez Montalembert. Il y a là l'indice d'une lacune dans le jugement. Pierre Leroux tombe-t-il dans cet excès, lorsqu'il accuse Cousin d'avoir expurgé les derniers travaux de Jouffroy, conformément au vrai

(1) Godefroy : *Histoire de la littérature française*, XIX[e] siècle. Prosateurs, T. 1, p. 103.

désir de Jouffroy lui-même? Au lecteur de répondre.

Ce reproche serait-il fondé? Il nous est bien difficile de le dire. Tout ce que nous savons, c'est que Cousin lui-même finit par partager la vérité du Christianisme. Il ne nous en faut pour preuve que la lettre qu'il écrivit à Pie IX le 30 avril 1856.

.... « Loin de nourrir aucun dessein contre la religion » chrétienne, j'ai pour elle les sentiments de la plus tendre » vénération ; j'aurais horreur de lui porter directement » ou indirectement la moindre atteinte, et c'est dans le » triomphe et dans la propagation du christianisme que » je place toutes mes espérances, pour l'avenir de l'hu- » manité. Les sacrifices d'amour-propre ne me sont rien » auprès du grand but que je poursuis, l'établissement » d'une philosophie irréprochable, amie sincère du chris- » tianisme. »

Et nous complèterons cette citation par les paroles qu'il adressait, peu de temps avant sa mort, à un de ses confrères de l'Institut : « Si je devais écrire que Jésus- » Christ n'est pas Dieu ou monter sur l'échafaud, je mon- » terais sur l'échafaud... oui plutôt que de l'écrire, je » monterais sur l'échafaud. »

Ces dispositions d'esprit ne pouvaient convenir à Pierre Leroux, et c'est pour cela que dans la *Mutilation d'un écrit de Jouffroy*, il est si violent contre Cousin, auquel il ne pardonnait ni l'éclectisme, ni le retour au christianisme. Et si Jouffroy, qui avait commencé par proclamer la déchéance de la religion chrétienne, est également revenu à l'Église, Pierre Leroux n'en veut rien croire et il impute, comme un mensonge, cette version à V. Cousin. Il prétend avoir vu les deux exemplaires des *Nouveaux Mélanges* dont l'un était l'œuvre sortie des mains de Jouffroy et l'autre l'édition revue par Cousin.

Mais en quoi cela peut-il infirmer les recommandations de Jouffroy ?

Nous n'entrerons pas plus avant dans l'analyse de ce long plaidoyer. Qu'il nous soit seulement permis de penser que si Pierre Leroux défend Jouffroy avec tant d'acharnement, c'est peut-être moins pour justifier son ami que pour venger son amour-propre blessé. Car la conversion de Jouffroy était le blâme indirect de la persévérance avec laquelle Pierre Leroux suivait la mauvaise voie.

Inutile donc de pousser plus loin l'étude de la Mutilation d'un écrit de Jouffroy. Le vif attachement de Pierre Leroux pour la mémoire de son ami, son appréciation erronée sans doute, mais à coup sûr sincère de l'amour de Pétrarque, nous donnent la bonne mesure du sentiment chez lui, de la *sensibilité*, et cela suffit pour notre thèse !

§ III

L'ÉQUILIBRE DES FACULTÉS

(Intelligence)

Une volonté ferme, une sensibilité délicate, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout l'homme. Il faut un lien entre ces deux facultés ; il faut l'intelligence qui connaît, qui comprend, qui compare. Il faut le jugement qui établit l'harmonie. Cette troisième faculté, l'intelligence, le jugement, l'entendement ne doit le céder en rien aux autres. C'est par elle qu'il y a pondération et que le plus parfait équilibre est maintenu. Il ne faut pas trop de prédominance de l'une de nos facultés sur l'autre. Elles doivent simultanément et avec concomitance s'élever

et grandir. A l'ampleur de l'une doit répondre l'ampleur de l'autre. Nulle défaillance ne doit se produire sous peine de rupture dans l'équilibre. Si l'une de nos facultés ne suit pas les autres du même pas, le désordre ne tarde pas à s'introduire, et l'instabilité dans l'une ou l'autre de nos facultés peut tout compromettre.

L'intelligence n'a pas plus fait défaut à Pierre Leroux que la volonté, que la sensibilité. Il a été doué admirablement sous le triple rapport des trois facultés.

Mais ce qui constitué la perfection de l'homme, nous venons de le dire, c'est le haut degré de chacune de ses facultés combiné avec la plus rigoureuse exigence de l'équilibre. Ici la balance ne doit pas avoir de plateau qui penche d'un côté.

Nous avouerons qu'à une première lecture des œuvres de Pierre Leroux, nous étions mieux disposé à son égard. Une lecture plus approfondie, rapprochée de l'examen de sa vie, a modifié quelque peu notre opinion.

Nous n'avons pas à nous prononcer tout à l'heure sur le mérite de ses travaux ; c'est à l'homme seul que nous avons à faire. Si nous faisons des réserves sur ses idées, nous ne voulons pas lui disputer le talent ni le titre d'écrivain animé du sincère désir de vouloir du bien à ses semblables, il portait certainement au cœur l'amour de l'humanité et il avait également le don d'une volonté énergique et ferme

Mais ce qui a été pris pour de l'abnégation, pour du désintéressement n'a-t-il pas été exagéré ? Pierre Leroux qui ne devait qu'à lui-même la situation qu'il s'était faite comme écrivain, comme philosophe, comme politique, ne s'est-il pas exalté à lui-même son mérite, et ne s'est-il pas préparé une certaine dose d'amour-propre et de vanité dont il n'a jamais voulu se départir ? Du sommet où il était parvenu n'a-t-il pas regardé les autres hommes

comme inférieurs et ne s'est-il pas attribué une somme d'infaillibilité beaucoup trop grande ?

Comme Lamennais, il s'est trop facilement convaincu d'une idéale supériorité qui résidait plus dans son cerveau que dans la conviction de ses contemporains. Plus sensible aux dénégations de ceux qui n'ont pas voulu lui reconnaître le rôle de prophète et d'émancipateur qu'il se donnait à lui-même. qu'à toute autre chose, Pierre Leroux ne s'est-il pas trop confiné dans l'adoration de sa personne, en méprisant ceux qui ne paraissaient pas le voir ?

C'est ainsi que chez les hommes qui se croient méconnus se forme peu-à-peu ce sentiment d'orgueil qui les égare et leur interdit de revenir sur ce qu'ils ont avancé. Ce n'est pas là le vrai secret de la grandeur d'âme, Pierre Leroux ne l'a pas connu.

Il a été d'une grande intelligence, d'une sensibilité exquise, d'une volonté admirable ; mais il lui a manqué l'équilibre dans ces éminentes facultés. Tirant précisément vanité de sa lutte avec la vie, du point culminant vers lequel il avait fait une si pénible ascension, il n'a pas eu la force, après avoir donné tête baissée dans l'erreur, de quitter l'ornière pour rentrer dans la voie droite.

Il lui a manqué de se rendre au soleil du Christianisme comme son ami Jouffroy, de rentrer dans le gîron de l'Église comme Cousin. Mais un tel effort l'eût obligé de brûler ce qu'il avait adoré et il ne l'osa pas. Il a préféré la fumée de l'encens populaire et sacrifier à l'idole. Et c'est pour cela qu'il est resté incomplet.

Homme de grand talent, homme d'immense savoir, il eût pu, en mettant à profit la parole de Bacon, « peu de science éloigne de Dieu et beaucoup de science y ramène » prétendre à un rang élevé parmi les illustrations de ce siècle. Un défaut de jugement, un peu trop de vaine suf-

fisance, un entêtement vide de sens l'a fait déchoir de la haute situation à laquelle il était appelé.

Doué de puissantes facultés, d'admirables facultés, Pierre Leroux manqua d'équilibre. Il fut un homme de passion, or, comme il l'a dit lui-même, les passions sont sophistes. Il vécut dans l'utopie, il mourut dans le rêvé, voilà l'homme.

DEUXIEME PARTIE

LE PHILOSOPHE

La Philosophie est une religion.
(PIERRE LEROUX).

Je crois de plus en plus à Dieu, à mesure que mes contemporains y croient moins.
(PIERRE LEROUX).

.. Ce problème de Dieu que l'on ne peut éluder. qui se pose avec obstination à tous les degrés de la vie intellectuelle et morale, sollicitant sans cesse, inquiétant sans trêve ceux qui veulent le franchir sans l'avoir résolu...
(CARO, *l'Idée de Dieu p. 83*).

Pierre Leroux n'est pas un métaphysicien. Il ne s'est guère occupé que de la Théodicée et de la Morale confondue avec l'économie politique. La philosophie n'est pour lui qu'une religion. Et voilà pourquoi il commence par faire une étude sur Dieu. Puis comme la religion n'est que le lien qui unit l'homme à son auteur, il s'est occupé du culte. De cette manière il se distingue profondément de ceux qui prétendent aujourd'hui se ranger sous sa doctrine. A la base de l'édifice qu'il a voulu construire, il place le dogme de l'existence de Dieu, tandis que quelques-uns de ses disciples tombent dans l'ignominie de l'athéisme et du matérialisme.

Pierre Leroux fils, qui professe pour son père un vrai culte filial, a dit que Pierre Leroux était un *croyant*. Rien n'est plus exact. Mais croire ne suffit pas ; les fils de Mahomet aussi se disent des croyants : il faut encore que notre croyance soit orthodoxe.

§ I

DE DIEU

Le 15 novembre 1841, un disciple de Kant et de Fichte, le vieux Schelling, sortant de sa retraite de Munich, remontait, à l'âge de soixante-sept ans, dans la chaire de son disciple Hégel, à Berlin. « C'était, dit Tennemann,
» un penseur plein d'originalité, de recherche et d'éclat,
» supérieur à Fichte pour la vivacité de l'imagination,
» l'esprit pratique, l'étendue des connaissances positives,
» surtout en fait d'histoire, d'antiquités, de philosophie
» ancienne et de sciences naturelles. L'enthousiasme
» que sa philosophie a excité s'explique par le caractère
» de cette philosophie et par l'esprit de l'époque. Schel-
» ling se forma une nombreuse école parmi les philoso-
» phes, les théologiens, les philologues, les médecins
» et les naturalistes. De tous cotés on s'efforça de traiter
» chaque science d'aprés le point de vue de l'identité
» absolue et de compléter le système. »

Malheureusement la doctrine de l'*Identité absolue* qui avait déjà été entrevue par Gœthe, pressentie par Linné et Buffon, puis presque érigée en système par Geoffroy Saint-Hilaire, dans la *Théorie des analogues* ou de l'*Unité de composition*, côtoyait un formidable écueil qui ne fut pas toujours évité. Elle conduisait en ligne droite au panthéisme allemand qui était, il y a cinquante ans, la grosse question philosophique. Pierre

Leroux fut captivé par les démonstrations de Schelling. Son esprit ardent et avide de connaissances n'était pas encore suffisamment mûri par les saines idées de la philosophie vraie. Il se laissa emporter par le courant de l'époque et il crut naïvement que la *philosophie était une religion*, qu'elle *était la religion.*

Schelling, dans son discours de réouverture que Pierre Leroux a profondément médité, disait : « qu'il avait » tourné un nouveau feuillet dans l'histoire de la philo- » sophie, mais que cette page était restée en blanc. » Dire que Pierre Leroux voulut écrire cette page restée en blanc, nous ne l'affirmerions pas, mais volontiers nous croirions qu'il osa l'essayer. Tous ses ouvrages, en effet, ne sont-ils pas, pour ainsi dire, le commentaire de ces paroles de Schelling : « toute philosophie qui se respecte » n'avouera jamais qu'elle méne à l'irréligion ; mais » pourtant la philosophie aujourd'hui se trouve précisé- » ment dans cette situation que bien qu'elle promette » un résultat religieux, personne ne le lui accorde, parce » que les déductions qu'on en tire ne font des dogmes de » la religion chrétienne qu'une vaine fantasmagorie ».

Ces quelques lignes peuvent servir de résumé à toute la philosophie de Pierre Leroux. Pour lui, la philosophie étant une religion, ses idées religieuses sont uniquement philosophiques. Or, les idées philosophiques étant classées dans une multitude de systèmes qui, parfois, se heurtent et se contredisent, il faut bien avouer qu'il en est parmi elles quelques-unes qui sont incorrectes. Et l'erreur de Pierre Leroux a été justement d'adopter un système philosophique condamné, depuis longtemps, par la saine raison et d'en faire la base de toutes ses théories sur Dieu, sur l'homme, sur la société. L'origine de toutes les idées fausses qu'il a émises doit se placer nécessairement dans son adhésion, un peu confuse, sans

doute, mais néanmoins certaine, au panthéisme allemand. C'est ainsi que Pierre Leroux a rendu stérile un véritable talent et aliéné les dons magnifiques qu'il avait reçu du Dieu des chrétiens qu'il n'a pas voulu reconnaître.

« Un système est nécessaire, disait Frédéric Gans, qui » avait succédé à Hegel, et ne saurait être réfuté que par » un autre système ; tant qu'on ne peut opposer à un sys- » tème un système plus soutenable, on doit se contenter » de celui que l'on a. »

Est-ce ainsi que Pierre Leroux a procédé ? Le système qu'il a prétendu substituer au système existant avant lui et légué par saint Thomas-d'Aquin, Descartes et Bossuet, était-il préférable ? Ne vaut-il pas mieux, en définitive « prendre refuge dans une foi impénétrable à la » science » que dans un système encore moins scientifique que la foi elle-même ? Car, après tout, la foi ne procède-t-elle pas du raisonnement ? L'objet de la foi n'est-il pas la conclusion d'un syllogisme dont l'une des prémisses est évidente pour nous, tandis que l'autre que nous pressentons est voilée à notre entendement ? En dehors de nous, il y a quelque chose qui n'est pas nous ; au-dessus de nous, il y a quelque chose qui est plus grand et plus haut que nous ; avant nous et aprés nous il y a eu et il y aura quelque chose qui était avant nous et qui restera après nous. Ce quelque chose, c'est l'Être, c'est l'Infini, c'est Dieu. Son existence ne peut faire doute. Convaincus de l'existence de Dieu, ne sommes-nous pas obligés d'admettre tous ses attributs ? Pourrait-il exister s'il n'était pas parfait ? Et puisque nous sommes aussi sûrs de ses perfections que de son existence, ne sommes-nous pas certains qu'il ne peut nous tromper ? Cela suffit à notre foi. Jamais nous n'émettrons la prétention d'embrasser dans notre mesquine nature l'im-

mensité de notre Créateur. La philosophie de *l'identité absolue* ne donne pas plus satisfaction à mon esprit que la philosophie de l'athéïsme. En possédant la foi nous possédons la vérité. Or, « la connaissance de la vérité, » accompagnée d'une entière conviction, dit Schelling, » est un bien si grand, qu'à côté d'elle ne peuvent être » comptées pour rien, l'estime du monde, l'opînion des » hommes et toutes les vanités d'ici-bas. »

Pénétré des idées de la philosophie allemande qui avaient cours alors, Pierre Leroux écrivit son Étude sur Dieu qu'il intitula « *De Dieu ou de la vie considérée dans les êtres particuliers et dans l'être universel.* »

Quoique Pierre Leroux annonce « qu'on trouvera dans » son travail une sorte de démonstration de l'existence » de Dieu et une exposition théologique de sa nature » avec la réfutation abrégée des divers panthéïsmes an- » ciens ou en honneur aujourd'hui » il n'en est pas moins vrai que la *vie considérée dans l'être universel* donne à réfléchir sur *l'émanatisme* panthéistique. Mais il faut bien reconnaître que les théories de Schelling et de Hegel sur *l'identité* de l'être absolu et des êtres particuliers qui occupaient si fort Pierre Leroux, ne touchent guére actuellement ses disciples, si toutefois il lui reste encore aujourd'hui des disciples. Cependant il a trouvé un mot qui vaut mieux que celui des philosophes allemands ; il remplace *l'identité* par *la similitude*. Il faut lui savoir gré de cette correction qui est toute à sa décharge.

Il a entrepris son étude sur *Dieu*, sur la *question de Dieu et de son intervention sur les créatures*, sous l'inspiration de ses auteurs favoris. Et c'est avec conviction qu'il a traduit ces mots de Schesling : « Le Salut des allemands est dans la science » par ceux-ci ; « le Salut du monde est dans une philosophie capable de résoudre les questions qui tourmentent aujourd'hui l'esprit hu-

main. » Hélas ! les questions qui tourmentent aujourd'hui l'esprit humain sont d'un tout autre ordre et les événements ont donné raison au vieux Schelling. Mais où la clairvoyance de Pierre Leroux a été mise en échec, c'est lorsqu'il a prêché l'entente des Français avec les Germains. Sans doute la recherche de la vérité est la passion des esprits supérieurs et peu importe la nationalité des chercheurs : « quand la vérité aura levé ses voiles, qu'im-
» porte que les uns se trouvent à droite de l'autel et les
» autres à gauche : la vérité sera toujours au centre. »
Le problème de la science reposera sans cesse sur cette question : *quelle est la relation de l'Être universel aux êtres particuliers ?*

La solution de cette question ne sera jamais donnée qu'à la lumière de l'Evangile. En l'absence de ce fil conducteur, la philosophie pourra errer à travers des doctrines, des systèmes, des hypothèses plus ou moins ingénieuses, voilà tout. Ce sera l'athéisme, ce sera le panthéisme, ce sera, si vous le voulez, le déisme, mais le théisme pur, jamais.

Si quelques disciples de Schelling, comme Hegel, ont versé dans le panthéisme, Pierre Leroux soutient que son maître a échappé à cette absurdité.

« Non, dit-il, l'ébauche de philosophie à laquelle s'é-
» leva l'âme de Schelling, n'était pas un panthéisme.

» Mais il faut que j'explique en peu de mots ce que
» c'est que le panthéisme, dont tant de gens parlent sans
» savoir ce qu'ils disent, faisant à tort et à travers de ce
» terme une accusation contre tout ce qui aspire à la
» vraie religion, et qui ne se vautre pas, comme eux, dans
» la superstition et dans l'idolatrie.

» Dans ce temps, donc, où la religion a disparu, on
» s'imagine assez ordinairement, et c'est même souvent
» l'opinion des hommes qui croient croire le plus ferme-

» ment en Dieu, que Dieu entretient la vie dans l'univers
» uniquement par ce qu'on appelle l'ordre et l'arrange-
» ment de cet univers, c'est-à-dire par le contact, la pro-
» pincuité et l'agencement ou l'enchevêtrement des êtres
» particuliers entre eux. Cette manière de concevoir l'ac-
» tion de Dieu sur l'univers est fausse. Dieu intervient
» dans chaque phénomène.

» Il intervient dans chaque phénomène que nous
» appelons physique, comme dans chaque phénomène
» que nous appelons moral.

» Chose bizarre ! tandis que tous les catéchismes de
» toutes les religions, à commencer par le Christianisme,
» proclament dès leur premier mot, que Dieu est partout
» et que les fondateurs de ces religions ont tous dit uni-
» formément comme saint Paul : « Nous sommes en
» Dieu, nous respirons, nous vivons, nous nous mouvons
» en Dieu », voilà qu'aujourd'hui les Spiritualistes et les
» Chrétiens mettent Dieu hors du monde, concevant que
» le monde vit sans lui, sans sa présence, sans son inter-
» vention : appelant *matière* la vie dans une partie de ses
» phénomènes, et panthéiste quiconque ose dire que Dieu
» est en toute chose, et qu'il agit dans un grain de sable
» comme dans l'univers.

» Il faudrait pourtant s'entendre et ne pas se contre-
» dire.

» Qui a raison de saint Paul ou d'Epicure ?

» Saint Paul dit : « Dieu n'est pas loin de chacun de
» nous. Car c'est en lui que nous vivons, que nous nous
» mouvons, et que nous sommes.

» Epicure, au contraire, et, à sa suite, les atomistes de
» tous les temps et les chimistes de nos jours, préten-
» dent que tous les phénomènes de la vie s'expliquent
» indépendamment de l'hypothèse de Dieu, par le sim-
» ple agencement des corps, d'où ils concluent que Dieu

» n'existe pas ou est en dehors du monde, ce qui revient
» à n'exister pas.

» Les spiritualistes et les chrétiens dont je parle, et qui
» prodiguent à leur prochain qui suit la route de saint
» Paul, l'accusation de panthéisme, devraient d'abord
» réfléchir et se demander s'ils ne sont pas, eux, sans
» s'en douter, avec Épicure.

» Et qu'on ne dise pas qu'il y a seulement danger et
» témérité à se préoccuper de cette question fondamen-
» tale, et qu'on peut être religieux sans se décider là-
» dessus. Car il est évident que non seulement le senti-
» ment religieux a besoin de se décider sur une chose
» de si grande conséquence, mais encore que toutes nos
» sciences, sans exception, ne sont qu'un tâtonnement
« d'aveugles, tant que cette question n'est pas décidée.

» Il est évident, dis-je, que toute la science est suspen-
» due entre ces deux opinions : la synthèse de saint
» Paul, ou l'analyse d'Epicure. Il faut choisir.

» Si saint Paul a raison, il y a un Être universel, dont
» tous les êtres particuliers dépendent dans leur vie.

» Si Epicure a raison, il n'y a que des êtres particu-
» liers.

» Toute la science, je le répète encore, est entre le *réalisme* de saint Paul et le *nominalisme* d'Epicure.

» Si le réalisme qui conçoit un Être universel est fondé,
» toutes nos sciences physiques d'aujourd'hui, basées sur
» l'analyse, sans aucune synthèse, et qui ne veulent re-
» connaître que des êtres particuliers, sont absurdes,
» sinon dans leurs détails, au moins dans leur philoso-
» phie.

» Si, au contraire, ces sciences sont fondées dans leur
» philosophie, toute hypothèse de Dieu est absurde, et
» doit être rejetée.

» Le même dilemme se reproduit exactement dans les

» sciences morales. Quand, dans l'Evangile, on demande
» à Jésus quel est le premier et le plus grand commande-
» ment, il répond : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu
» de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pen-
» sée. » Puis il ajoute : « C'est là le premier et le grand
» commandement. Et voici le second, qui est semblable
» et adéquat au premier δεύτερα δὲ ὁμοία αὐτῇ : Tu aimeras
» ton prochain comme toi-même. Toute la loi et les pro-
» phètes se rapportent à ces deux commandements. »
» Pourquoi Jésus dit-il que le second commandement
» est identique au premier? Parce que, s'il y a un Être
» universel en qui nous vivons, aimer cet Être c'est aimer
» nos semblables, puisque Dieu est dans nos semblables
» et dans la vie ; et que réciproquement, par une consé-
» quence nécessaire, c'est aimer Dieu qu'aimer sa mani-
» festation, l'humanité, dans laquelle et par laquelle il
» nous fait vivre en y vivant lui-même de sa vie infinie.
» C'est ainsi que saint Paul, dans son discours à l'aréo-
» page, après avoir dit : « Dieu n'est pas loin de nous ;
» c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons,
» et que nous sommes : » passe immédiatement de la
» métaphysique à la morale, quand il ajoute : « Nous
» vivons en lui, et à cause de cela nous sommes une seule
» famille, une seule race ; nous sommes sa famille, sa
» race Τοῦ γάρ καὶ γενος ἐσμεῦ. »

» La religion, la charité, la morale découlent donc de
» cette métaphysique, qui nous unit en nous faisant
» vivre en Dieu.

» Mais si, au contraire, la vie n'est pas ainsi, si elle
» n'est pas donnée à chacun de nous par notre participa-
» tion à la vie divine, s'il n'y a pas d'Être universel qui
» nous relie et qui intervienne dans chaque phénomène
» moral, ce n'est pas Jésus, ce n'est pas saint Paul, qui
» ont raison : la charité, l'union, la solidarité mutuelle.

» sont des chimères ; chacun doit chercher à se sauver
» isolément ; et c'est Hobbes seul qui a raison avec son
» axiome : *Homo homini Lupus*.

» Enfin le même dilemme se reproduit encore exacte-
» ment dans les sciences que l'on pourrait appeler in-
» tellectuelles, parce qu'elles se rapportent au problème
» de la connaissance humaine, au problème psycholo-
» gique, et à tout ce qui en dérive. Comment savons-
» nous quelque chose ? Est-ce par nous-mêmes, ou par
» la grâce de l'Être universel ? Voilà le Christianisme qui
» nous dit que toute connaissance est une révélation de
» la vie universelle : « Au commencement était le Verbe,
» et le Verbe était avec Dieu, et Dieu était le Verbe...
» Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a
» été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie
» était la lumière des hommes... Il était la lumière, la
» vraie lumière, qui éclaire tout homme venant dans le
» monde. » Et ce n'est pas seulement saint Jean qui
» nous dit cela ; les plus grands métaphysiciens de tous
» les temps ont affirmé la même chose. Sans remonter
» plus loin que deux siècles, l'école de Descartes aboutit
» à Malebranche et à Spinosa, celle de Locke n'a qu'un
» seul grand métaphysicien, Berkeley. Or, que disent
» Malebranche, Spinosa, Berkeley ? Précisément ce que
» dit saint Jean : Dieu, l'Être universel, n'est pas seule-
» ment le *lien* des esprits, il en est encore *la lumière*.

» Si tout acte de notre connaissance est une révélation
» de la vie universelle. Si l'apôtre du Christianisme a rai-
» son quand il affirme que la vie est la lumière des hom-
» mes, entendant par la vie, la vie universelle, ou ce qu'il
» nomme le verbe créateur, il est évident que tous les
» efforts des sciences dont nous parlons doivent tendre à
» expliquer de plus en plus comment se produit cette ac-
» tion universelle de l'Être universel sur tous les êtres

» particuliers. Donc ces sciences, au lieu de se séparer
» complètement, comme elles ont fait en France et en
» Angleterre, pendant plus d'un siècle, de l'ancienne voie
» théologique, doivent rentrer dans cette voie, et rem-
» placer la théologie, en se faisant elle-même théologie.
» Cela, dis-je, est évident, puisque notre connaissance
» étant ainsi liée à l'Être universel, par un fait nécessaire
» et par ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de la
» nature, il s'ensuit que ces sciences n'ont réellement plus
» d'objet, du moment que la considération de l'Être uni-
» versel leur échappe ou est grossièrement répudiée par
» elles.

» Nous comprenons donc à merveille que les nomi-
» nalistes de nos jours, ceux qui ne veulent voir dans le
» monde que des corps ou des êtres particuliers sans
» aucun lien, rejettent, comme Epicure, Dieu hors du
» monde. Mais ce que nous avons peine à comprendre,
» c'est que leurs adversaires, ceux qui s'intitulent spiri-
» tualistes ou chrétiens, fassent comme eux, et, oublieux
» des traits les plus divins de tous, les grands mouve-
» ments du Christianisme, s'habituent insensiblement à
» regarder Dieu comme une sorte de superfluité qui n'a
» rien à faire avec la création. Le résultat, des deux côtés,
» est le même. Ces spiritualistes et ces chrétiens, qui ac-
» cusent les physiciens actuels d'athéisme, nous pa-
» raissent aussi athées qu'eux, mais plus inconsé-
» quents...

» Par cela seul, donc, qu'un philosophe croit à l'unité,
» qu'il croit à l'intervention de l'Être absolu dans tous
» les phénomènes du temps et de l'espace, et qu'il cherche
» l'explication du mécanisme divin qui unit les êtres par-
» ticuliers à l'Etre universel, il est absurde de dire que
» ce philosophe est panthéiste. Il faut dire qu'il est reli-
» gieux.

» Il faut le dire, ou bien il faut dire que le plus divin » des philosophes fut un panthéiste. Car quelle fut la » doctrine de Jésus ? la doctrine de l'*Unité*. Qui ne con- » naît la prière où Jésus, après sa dernière Pâque, dé- » voile, avant de mourir, tout le sens de son sacrifice : » Mon Père, l'heure est venue... Je leur ai fait part de » la lumière que tu m'as donnée afin qu'ils soient *un*, » comme nous sommes *un*. Je suis en eux, et tu es en » moi, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'*Unité* (1).

» Donc, par cela seul, dis-je, qu'un philosophe com- » prend la doctrine de Moïse, de Jésus, de saint Jean et » de saint Paul, la doctrine véritablement catholique et » universelle de l'Unité, la doctrine qui doit rallier et » sauver le monde, il est ridicule et odieux de crier contre » lui au panthéisme. La philosophie se pose aujourd'hui » et s'est toujours posé ce problème : *Quelle est la rela- » tion de l'Être universel aux êtres particuliers?* Elle ne » peut pas ne pas se poser ce problème : car, comme je » l'ai longuement démontré dans d'autres écrits, la phi- » losophie c'est la religion.

» Mais si un philosophe ne trouve au bout de ses pen- » sées, qu'une explication fausse de ce problème : si, » selon cette explication, les êtres particuliers disparais- » sent dans l'Être universel : ou ce qui revient au même, » d'une autre façon, si l'Être universel disparaît dans les » êtres particuliers : alors, oh ! alors dites que ce philo- » sophe n'a abouti qu'au panthéisme, et démontrez- » le... (2) »

Voilà certes, un beau langage philosophique, mais qui cache combien d'erreurs !

La principale, celle qui donne naissance à toutes les

(1) Saint-Jean. Chap. XVII. v. 1-23.
(2) *Revue Indépendante.* 1er avril 1842. p. 23 et suiv.

autres, est la confusion qui s'établit dans l'esprit de Pierre Leroux entre l'*union* et l'*unité*. Depuis quand, être uni à quelqu'un est-il la même chose qu'être un avec un autre? Est-ce qu'en intervenant dans chaque phénomène, Dieu se confond par cela même avec le phénomène? Est-ce que Dieu est tout parce qu'il est partout? Est-ce que nous sommes confondus avec lui, parceque, suivant la parole de saint Paul, c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes?

Pierre Leroux a beau se défendre d'être panthéiste, il ne saurait échapper à ce reproche. Il essaye bien d'établir une différence entre le panthéisme et le monothéisme; mais sa distinction est plus spécieuse que réelle. Le panthéisme a plusieurs formes. A-t-il bien échappé à chacune d'elles? ou bien les principes posés par lui ne sont-ils pas un chemin ouvert pour conduire au panthéisme?

Quand Spinoza voulut anéantir les êtres particuliers dans l'Être universel, il est devenu panthéiste.

Quand Hégel a assimilé l'idée divine à l'idée de chaque être, il a remplacé l'Être universel par les êtres particuliers, et il est devenu panthéiste.

C'était par une voie opposée à celle de Spinoza, arriver à un résultat identique.

Quand Pierre Leroux, au lieu d'appeler Dieu l'Être *simpliciter* comme disait la Scolastique, l'appelle l'Etre *universel*, n'absorbe t-il pas en lui tout ce qui existe, le monde matériel et le monde spirituel, *pour n'en faire qu'un seul tout homogène*, qu'un seul bloc, et ne se fait-il pas inconsciemment panthéiste à la mode de Spinoza?

Nous croyons donc que Pierre Leroux s'abuse quand il dit qu'il n'est pas panthéiste, car il l'est; et quand il dit qu'il est religieux, car il ne l'est pas. Il se méprend sur la doctrine de l'unité. Et les doctrines de Moïse, de Jésus, de saint Jean et de saint Paul, qu'il met irrespec-

tueusement sur le même pied, n'ont rien de commun avec l'*identité absolue* de Spinoza et l'*idéisme fataliste* de Hegel.

Les limites que nous avons tracées à cette étude ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands développements sur l'intéressant traité de *Dieu* ou *de la vie considérée dans les êtres particuliers et dans l'Être universel*. Il nous suffira d'énoncer les diverses propositions que Pierre Leroux se charge de mettre en relief.

« *1° Toute notre connaissance des êtres particuliers re-* » *pose sur un certain contact des fluides généraux de l'uni-* » *vers ou, en d'autres termes, n'a pas lieu sans l'intervention* » *de la vie universelle.* »

Voilà assurément une proposition panthéiste, ou il n'y en a pas.

D'Alambert avait dit que les différents objets de la nature, considérés d'abord séparément et successivement unis et rapprochés, ensuite combinés, approfondis, décomposés et recomposés, ont mené les hommes d'une science à une autre. Mais Pierre Leroux ajoute que nous ne nous élevons du particulier au général qu'en vertu d'une lumière qui nous vient du *Tout* (c'est son mot). de l'Être universel.

Il fait le procès de Condillac et de la sensation au profit de la vie *universelle*, dont la *lumière est une manifestation*. Il donne raison à Berkeley contre Locke et fait ainsi l'analyse de la sensation :

« Sans doute les êtres individuels existent, ce que nous » appelons des corps existe ; nous les voyons, mais nous » ne les voyons pas isolément, directement et par eux- » mêmes ; nous les entendons, les dégustons, les odorons, » les touchons ; mais ce n'est jamais isolément, directe- » ment et par eux-mêmes. Il y a toujours entre eux et

» nous, ou plutôt en eux et en nous, quelque chose qui » n'est pas eux. Il se trouve quelque chose, un être, que » nous voyons, lui, sans le voir, et par qui nous voyons » les objets : quelque chose que nous goûtons et odorons » sans pourtant le goûter et odorer, et par quoi nous » goûtons et odorons les objets ? quelque chose que nous » entendons sans pourtant l'entendre et par quoi nous » entendons les objets ; quelque chose enfin que nous » touchons dans nos tacts divers, sans pourtant le tou- » cher, et par quoi nous touchons les objets. Nous ne » sentons directement ni les objets ni ce milieu général » ou ces milieux généraux de nos sensations ; mais nous » sentons indirectement les objets par ces milieux, et » ces milieux par les objets (1).

» ...C'est au contact électrique de *Tout* que nous sen- » tons quelque chose.... Recevoir ce contact, c'est rece- » voir dans une certaine mesure, le contact de *Tout*. »

Si après cela, Pierre Leroux se défend d'être panthéiste, nous pouvons nous demander ce que peut être le panthéisme. Et quand il dit que la cause de notre vie n'est pas seulement en nous mais qu'elle est encore hors de nous ...., dans une intervention effective de ce que nous appelons univers ou *monde*, il oublie complètement Dieu et ne paraît plus se souvenir que du vieil axiome : *La nature a horreur du vide.* Et il comble ce vide par une substance matérielle qui ne serait autre que celle de Dieu lui-même devenant pour ainsi dire un immense océan dans lequel flottent tous les corps.

Jamais il n'a été mieux démontré que le panthéisme conduit tout droit au matérialisme.

(1) *Revue indépendante*. avril 1842. p. 38 et 39.

2° « *Toute connaissance que nous avons est due à une*
» *perception comparable à celle que la lumière nous*
» *donne.* »

L'Écriture a dit de Dieu : qu'il habite une lumière inaccessible, *qui habitat lumen inaccessibile.*

3° « *L'intervention de la vie universelle dans chaque acte*
» *de la vie des êtres particuliers a été aperçue dans tous les*
» *temps.* »

Sans doute, mais chacun l'ayant aperçue à sa manière, cette aperception a donné lieu à bien des erreurs. Pierre Leroux ne le méconnaît pas et s'en console facilement. « Si Malebranche, Spinoza, Berkeley, Hegel, sont ar- » rivés par l'aperception de la vérité dont nous parlons, » à de faux systèmes de panthéisme, c'est que l'esprit hu- » main, dans son retour à la vraie religion, devait passer » par le panthéisme avant d'arriver à la vraie reli- » gion (1) ». Pauvre défense ! Et Pierre Leroux qui va fonder la religion nouvelle, croit bonnement pouvoir échapper aux erreurs dans lesquelles sont tombés les autres philosophes.

4° « *Cette intervention est, au fond, de la théologie*
» *chrétienne.* »

Pierre Leroux veut bien convenir que « la profonde » théologie du Christianisme est encore la synthèse su- » périeure, la doctrine la plus complète qui ait été faite » sur le mystère de la vie. » Nous devons lui savoir gré de cet aveu, mais nous regrettons qu'il ait voulu précisément se passer du Christianisme pour expliquer ce grand mystère : qu'il n'ait pas suffisamment compris combien la raison est faillible. En essayant seul d'expliquer la vie, le rationaliste court risque de tomber, comme Spi-

(1) *Revue Indépendante*. avril 1842. p. 44.

noza, dans un panthéisme fatal, froid et sec par une mauvaise interprétation de ses conséquences ; comme Malebranche, dans une absorption mathématique en Dieu, par la *prémotion divine ;* comme Berkeley, dans une espéce de mysticisme sensualiste, par la doctrine de l'immatérialisme ; comme Leibnitz, dans une simple hypothèse, par l'*harmonie préétablie* ; comme Hégel enfin, dans un panthéisme successif et fragmentaire. En un mot, Pierre Leroux oublie que pour éclairer toutes les ténébres de cette question, il n'y a que la lumière de l'Evangile, la lumiére du Verbe éternel qui est encore plus pénétrante que les rayons Rœtgen. Car la science seule n'expliquera jamais la création.

« Qu'est-ce, en effet, que l'homme dans la nature ? dit » Pascal. Un néant à l'égard de l'Infini, un tout à l'égard » du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloi- » gné de comprendre les extrêmes, la fin et le principe » des choses sont pour lui invinciblement cachés dans un » secret impénétrable. Que fera-t-il donc sinon aperce- » voir quelque apparence du milieu des choses dans un » désespoir éternel de ne connaître ni leur principe ni leur » fin ? Ce que nous avons d'être nous dérobe la connais- » sance des premiers principes, qui viennent du néant, » et ce que nous avons de néant nous cache la vue de » l'Infini (1) ».

5° « *La métaphysique du Christianisme avait pour but* » *d'expliquer dans ses trois phases, l'union de la vie indi-* » *viduelle avec la vie universelle, sans absorber jamais la* » *vie individuelle dans la vie universelle.* »

La théologie chrétienne que Pierre Leroux appelle le *panthéisme chrétien* explique en effet la Trinité, mais

(1) *Pensées*. Première partie. Article 11.

d'une manière bien différente de celle de notre philosophe. La théologie chrétienne, en admettant en Dieu l'unité de substance, ne reconnaît que la trinité de personne. Pierre Leroux, au contraire, tombe dans l'erreur la plus grossière en reconnaissant avec l'*unité* de la substance divine, la *trinite* de cette substance.

Sous le bénéfice de cette observation, nous voulons citer la belle page qu'il écrit à ce sujet :

« Il est bien évident d'abord que Dieu, considéré dans » sa totalité et dans son universalité, ou plutôt dans le » fait antérieur à tout acte de la vie, fait qui embrasse » tous les êtres sans exception, il est bien évident, dis-je, » que Dieu, ainsi conçu, comprend tous les êtres sans » exception, et les embrasse tous dans son être. Mais » cette conception ne détruit pas l'individualité de cha- » que être, puisqu'il s'agit là de la vie avant sa manifes- » tation, de la vie avant toute création et toute existence. » L'antique philosophie dont nous parlons a donc bien » pu, sans anéantir pour cela les individualités, admettre » un Dieu antérieur à toute création, ou, en transformant » l'idée de création en celle de manifestation de la vie, » antérieur à toute manifestation des existences indivi- » duelles, et comprenant en lui, comme des parties de la » totalité, toutes ces existences qui en découlent ; elle a » pu, dis-je, faire cela sans anéantir pour cela, l'indivi- » dualité de chaque être, qui ne vient qu'après cette pre- » mière hypostase de l'Être existant par lui-même.

» Mais les panthéistes partent de là et transportent » cette notion du Dieu *Tout* dans l'acte même de la vie. » Le Dieu qu'ils font agir dans la création, c'est ce même » Dieu *Total* pour ainsi dire et universel dans lequel tou- » tes les existences étaient répandues uniformément avant » la création. Donc, nécessairement ce Dieu, étant total » et universel, étant la même hypostase que le Dieu an-

» térieur à la manifestation de la vie, absorbe en lui-
» même toute vie particulière et annule toute existence
» individuelle. L'argument est évident et sans réplique.

» Au contraire, le Christianisme, toujours d'après l'an-
» tique philosophie qui l'avait précédé, admettait que
» l'action animatrice de Dieu sur les créatures ou sur les
» êtres individuels, n'était pas l'action de la première
» hypostase divine, mais d'une seconde hypostase appe-
» lée Verbe, laquelle était bien Dieu encore, ou la vie
» universelle, mais Dieu agissant sur chaque créature
» distinguée en Dieu. Ce verbe de Dieu, ou, dans le lan-
» gage des Pères et des théologiens, le Fils, était donc
» distinct de toutes les existences individuelles. Il était la
» manifestation de Dieu, au sein de chaque existence in-
» dividuelle. Chaque existence individuelle vivait par
» son action, ou, ce qui est la même chose, voyait à sa
» lumière ; mais nulle existence individuelle n'était lui,
» pour cela, et ne se réduisait, comme dans le pur pan-
» théisme, à une modification passagère de la substance
» divine. Donc, dans l'acte postérieur à l'état primitif de
» l'être, c'est-à-dire dans l'acte même de la manifestation
» de la vie, le Christianisme n'anéantissait pas l'indivi-
» dualité, et n'absorbait pas l'être particulier dans l'Être
» universel. Il ne confondait pas l'être vivant avec la
» vie, l'œil pour ainsi dire avec la lumière. Mais, distin-
» guant au contraire la lumière, il reconnaissait par là
» même, et faisait reconnaître l'œil qui reçoit cette lu-
» mière, c'est-à-dire l'être individuel vivant qui reçoit
» de la vie universelle la faculté de vivre.

» Poursuivons. Après l'acte de manifestation de la vie,
» qu'arrive-t-il, et que devient chaque être ? Ici encore
» les panthéistes absorbent chaque être dans la subs-
» tance universelle, en ne distinguant aucune consé-
» quence de cette manifestation de la vie qui vient d'a-

» voir lieu, relativement à l'être particulier qui l'a éprou-
» vée. Leur système est de considérer chaque manifes-
» tation de la vie dans un être particulier, uniquement
» par rapport à l'Être universel qui les porte tous dans
» son sein. L'être particulier est, pour eux, une bulle
» qui s'est formée sur l'océan, et qui, étant rentrée dans
» cet océan, n'existe plus par elle-même, et n'a fait tout
» au plus que produire ou causer d'autres bulles qui pa-
» raissent à leur tour sur la surface du même océan.

» La théologie chrétienne, au contraire, telle qu'elle
» se formula définitivement au quatrième siècle du Chris-
» tianisme, en admettant une troisième hypostase de
» Dieu, n'anéantissait pas plus l'être individuel après la
» manifestation de la vie qu'elle ne l'anéantissait pen-
» dant cette manifestation. En effet, après le Verbe, ve-
» nait ce que les théologiens appelaient l'Esprit-Saint.
» L'Être universel était, quant aux êtres individuels,
» après l'acte de la vie, l'Esprit qui unit encore tous les
» êtres, mais d'une façon latente et virtuelle. Chaque
» être particulier restait lui-même, ou, si l'on veut, rede-
» venait lui, et n'était uni à l'Être universel qu'en ce sens
» qu'il recevait, par suite de l'acte antérieur où la vie
» s'était manifestée en lui, une certaine inspiration la-
» tente, occulte, qui serait cause de ses manifestations
» ultérieures. L'Être universel, réciproquement et par
» rapport aux êtres individuels, ainsi caractérisés, se ca-
» ractériserait dans cette troisième forme ou hypostase
» appelée le Saint-Esprit. Ce n'était plus ni le Dieu pri-
» mitif, ni le Dieu *Totalité*, antérieur à toute création, et
» revenant, après la création, à titre seulement de tota-
» lité ; ni le Dieu créateur et actif en toute créature pen-
» dant chaque manifestation de la vie, le Dieu résumant
» la vie éternelle au profit de la vie individuelle de cha-
» que être, le Dieu influx de Dieu au sein de chaque être

» dans chaque acte de la vie de cet être ; non, c'était une
» troisième hypostase *participant des deux autres*, ainsi
» que le décidèrent les Conciles du Christianisme ; c'est-
» à-dire c'était le Dieu primitif, mais avec distinction des
» êtres individuels ; et c'était aussi le Dieu verbe, mais
» sans manifestation directe et effective ; en un mot,
» c'était, comme le soutinrent très bien les Conciles que
» je viens de rappeler, une sorte d'union des deux per-
» sonnes ou hypostases déjà distinguées en Dieu. En effet,
» l'être particulier n'étant plus illuminé du Verbe et ren-
» trant dans l'état latent et dans une sorte de sommeil,
» l'état antérieur à la création revenait pour lui ; récipro-
» quement donc la première hypostase de Dieu revenait
» aussi. Mais, d'un autre côté, le Verbe ayant créé et
» l'être individuel ayant reçu ses manifestations, cet être
» individuel se trouvait par là-même préparé et prédis-
» posé à d'autres manifestations de la vie. Il recelait im-
» plicitement en lui une certaine innéité actuelle. Il
» tenait évidemment de ses manifestations antérieures
» une vie différente de la vie antérieure à la création,
« bien que latente en ce moment. Déjà aussi les manifes-
» tations ultérieures du Verbe ou de la vie se faisaient
» sentir en lui, comme par pressentiment. Il était donc
» sous l'empire du Verbe, bien que le Verbe réellement
» n'apparût pas actuellement et activement à lui. Et, je le
» repête, il était sous cet empire de deux façons. D'abord
» il y avait en lui, à l'état occulte, influx de sa vie anté-
» rieure. Et cela est tellement vrai psychologiquement,
» que depuis Platon, et sans doute avant Platon, jusqu'à
» Descartes et Leibnitz, tous les philosophes qui ont
» sondé profondément le mystère de la vie ont vu cette
» prédétermination, pour ainsi dire, de l'acte postérieur
» de la vie dans l'acte antérieur ; c'est ce qui a donné
» lieu à la doctrine platonicienne de la *réminiscence*.

» Mais, de plus, il y avait aussi dans cet être individuel, » ainsi placé entre deux actes de la vie, une influence » pressentie de sa vie ultérieure, un attrait pour ainsi » dire des manifestations auxquelles il était appelé. Et » cela est encore tellement vrai psychologiquement, que » depuis Platon, et sans doute avant Platon, jusqu'à » Leibnitz, tous les philosophes qui ont sondé profondé- » ment le mystère de la vie, ont reconnu cette influence » de nos pensées futures sur nos pensées actuelles, et » par conséquent sur notre vie actuelle, même à l'état la- » tent et sans manifestation. « Il y a quelque chose de » solide, dit admirablement Leibnitz, dans ce que Pla- » ton appelait réminiscence. » Il y a même quelque chose » de plus; car nous n'avons pas seulement une réminis- » cence de toutes nos pensées passées. Ainsi, entre deux » manifestations de la vie, l'être individuel était encore, » à ces deux titres de vie antérieure et de vie future, sous » l'empire du Verbe. Mais il était aussi, comme nous » l'avons dit, par l'état latent même où il se trouvait, sous » l'empire du Dieu antérieur à tout acte de création. » Donc, il était dans une union particulière avec Dieu. » C'était une existence en Dieu différente de l'union avec » Dieu conçu comme puissance primitive antérieure à la » création et différente aussi de l'union avec Dieu conçu » comme créateur ou vivificateur, mais qui avait pour- » tant un certain rapport avec l'une et l'autre de ces » existences ou unions, et qui, véritablement, participait » de toutes les deux. Et réciproquement, Dieu, dans son » rapport avec ses créatures, agissait alors sur ces créa- » tures d'une façon caractérisée à la fois par l'idée de to- » talité sans distinction d'êtres particuliers, et par consé- » quent sans manifestation, et par l'idée de vie créatrice, » c'est-à-dire de vie universelle avec distinction de cha- » que être et par conséquent avec manifestation. C'était

» là la troisième hypostase que les théologiens du Chris-
» tianisme reconnaissaient en Dieu.

» Ainsi, soit en Dieu le Père, c'est-à-dire dans l'état » antérieur à toute création, et par conséquent à toute » vie particulière : soit en Dieu le Fils, c'est-à-dire dans » chaque acte de vie créatrice et de manifestation de la » vie, au sein des créatures : soit en Dieu l'Esprit-Saint, » c'est-à-dire en cet état latent et virtuel où chaque être » passe, après une manifestation de la vie et avant une » autre manifestation, l'être individuel était distingué de » l'Être universel, bien qu'il n'en fût jamais séparé et » qu'il reposât toujours dans son sein.

» Voilà comme nous comprenons cette grande et pro- » fonde théologie du Christianisme, dont le germe est » dans saint Paul et dans saint Jean, mais n'est pas » complètement développé chez eux. Car, bien qu'an- » térieur d'un grand nombre de siècles au Christia- » nisme, puisque toutes les anciennes religions le con- » tenaient, ce germe, au sein même du Christianisme, eut » besoin de plusieurs siècles pour se formuler complète- » ment (1). »

Pierre Leroux croit expliquer, dans un style philosophique, certainement très beau, le dogme de la Trinité, suivant la doctrine catholique. Grande illusion de sa part! S'il avait étudié tant soit peu le symbole d'Athanase, il eût commis moins d'erreurs. Les signaler toutes serait un bien long travail. Contentons-nous d'en relever quelques-unes. Il écrit qu'il y a en Dieu *trinité de substance*, confondant ainsi la substance avec la personnalité, ce qui est du panthéisme tout pur. Le symbole d'Athanase dit *neque confundentes personas neque substantiam separantes*. Il dit que Dieu le Père est le Dieu primitif (pan-

(1) *Revue indépendante*. Avril 1842, p. 48 et suiv.

théisme) : le symbole d'Athanase nie cette priorité, *in hac trinitate nihil prius*. Il avance que l'Esprit-Saint est *participant* du Père et du Fils (panthéisme) : le symbole d'Athanase explique qu'il *procède* d'eux, etc...

Remarquons en outre que Pierre Leroux, quoiqu'il en dise, n'a emprunté ni à la raison, ni à la philosophie antique, mais au Christianisme seul, le dogme de la Trinité, dont il fait une application continuelle dans tous ses ouvrages de doctrine. Malgré les assertions de Platon, de Philon, de l'Ecole d'Alexandrie, la raison seule n'a jamais découvert la Trinité.

6° « *Ce que c'est, dans la théologie chrétienne, que le Père, le Fils, le Saint-Esprit.* »

7° « *La distinction trinaire que la métaphysique chrétienne avait reconnue dans la substance divine est évidente par les simples lumières du bon sens.* »

La démonstration que Pierre Leroux entreprend de cette proposition ne nous paraît guère concluante : c'est une comparaison, si vous voulez une analyse qui distingue dans l'univers une *totalité*, une *force* et une *cause*, mais qui n'explique en rien la trinité de Dieu. Il n'y a pas dans la nature de Dieu *trois natures différentes indivisiblement réunies*, mais une seule nature divine en trois personnes. C'est la notion de la personnalité qui a échappé à Pierre Leroux. Malgré lui, peut-être, il tombe dans le panthéisme qu'il voudrait éviter, puisqu'il dit que « sa » distinction ruine tous les panthéismes sans repousser » la vérité cachée au fond de tous les panthéismes. »

8° « *L'essence de toute langue confirme cette distinction.* »

Le raisonnement de Pierre Leroux est ingénieux et subtil. Mais est-ce autre chose qu'une image et prouve-t-il bien la trinité divine ?

« Toute langue humaine, dit-il, emploie le nom, le » verbe et l'adjectif. Donc toutes nos langues proclament » la vérité de la théologie embrassée par le Christia- » nisme. »

Le but que se propose Pierre Leroux est visible. Il a compris qu'il fallait, bon gré, mal gré, tenir compte de toute la doctrine, de tout le dogme du Christianisme. Mais il voudrait que le dogme chrétien dépendît, non du Christianisme, mais de la raison seule, afin qu'il pût justifier sa prétention de faire établir par la seule raison une religion nouvelle, comme elle aurait pu établir, seule, la religion du Christianisme. Eh bien, le Christianisme n'est pas si fort de lui-même : volontiers il soumet la raison à l'autorité de la foi. Le rationalisme de Pierre Leroux devait fatalement échouer dans le panthéisme. Et c'est peut-être pour se disculper qu'il appelle le Christianisme, le *panthéisme chrétien*. Aussi de la doctrine philosophique de Pierre Leroux qu'est-il resté ? Où est son École ? Où sont ses disciples ?

9° « *Les physiciens et les chimistes reconnaissent implicitement cette même distinction dans tous leurs raisonnements.* »

Quand il développe cette proposition, Pierre Leroux en sent presque le ridicule et il ne peut s'empêcher de dire : « Les physiciens, toutefois, sont si éloignés de compren- » dre la trinité du Christianisme, qu'ils trouveront fort » étrange qu'on essaie de les convaincre d'admettre im- » plicitement cette trinité dans tous leurs raisonnements.» Il a lui-même jugé son système. Nous ne le suivrons pas dans sa confuse discussion sur les sciences, qui n'a rien à faire ici. Nous nous contenterons de retenir de ses appréciations sur Lavoisier — Proust — Bergmann — Berthollet — Gay-Lussac — Dalloz — Berzélius — Davy et



Zamboni cette conclusion : « La vie n'est que dans
» l'union de deux êtres, l'Être universel et l'être particu-
» lier, Dieu et les atomes. »

N'en déplaise à Pierre Leroux. ce mariage n'est pas la vie. C'est le matérialisme, c'est le panthéisme qui l'obsède, qui l'énerve, qui l'étreint et dont il essaie vainement de se défendre. Son Dieu *Totalité* est forcément un Dieu matériel et contingent, car qui dit *Total* dit forcément une somme quelconque à laquelle peut s'ajouter encore quelque chose indéfiniment.

En voulant mieux faire que le Christianisme, Pierre Leroux est tombé dans de déplorables erreurs. Celui qui veut étudier Dieu, sans le secours de la vraie Lumière, marche dans un chemin difficile : le moindre écart peut être la cause de chutes terribles.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur la *Théodicée* de Pierre Leroux. Mais ces explications étaient nécessaires pour comprendre la philosophie de son socialisme. Car il est là tout entier. Nous ne regrettons pas que la hauteur de ses vues nous ait entraîné sur ces sommets. Toutes ses idées ne sont que des corollaires de son panthéisme. Et toutes ses doctrines de l'Humanité sont nées de cette formule philosophique : le panthéisme.

Nous connaissons les trois formes du panthéisme.

C'est d'abord la forme *savante, l'idéalisme*, professé en Allemagne par Fichte, Schelling, Hegel. Rien n'existe et rien ne peut exister sans *l'Être*, abstraction faite de toute forme, de toute détermination de matière, d'espace, de fini, d'infini, etc. Par suite, l'être proprement dit n'existe pas encore, mais il est en train de se faire (*To fieri*) il n'est que l'objet de nos pensées, ce qui revient à dire, comme une certaine école : « *penser Dieu, c'est le créer.* »

Le *formalisme* est plutôt spécieux. Il n'y a pas de per-

sonnalité en Dieu : car la personnalité est une individualité, et l'individualité est nécessairement limitée. Dieu étant infini, les êtres ne sont que des formes *divines* du même être.

Entre ces deux formes, qui veulent être scientifiques, se place *l'émanatisme* plus accessible aux âmes simples. Dieu existe avant toute créature. Quand il devient créateur, il produit de nouveaux êtres, distincts de lui quant à leur individualité, mais confondus avec sa substance.

C'est l'identification de Dieu avec le monde, du Dieu trinaire avec le Dieu *Totalité*. C'est la doctrine de l'antiquité et des Indes ; c'est le dogme de l'Humanité de Pierre Leroux. Le panthéisme est le pére de son socialisme.

A cette parole sublime du symbole des apôtres, que l'Église catholique chante en frémissant, lorsque le peuple chrétien courbe le front sur le parvis de ses temples, *et homo factus est*, Pierre Leroux a substitué celle de sa foi philosophique, *et l'homme s'est fait Dieu.*

§ II

DU CHRISTIANISME

A un dogme nouveau il fallait un culte nouveau. Pierre Leroux ne devait pas faillir à la tâche. A la religion de l'Homme-Dieu il s'efforce de substituer celle du Dieu-Homme, du Dieu Humanité. Il fait au Christianisme un grand honneur, il veut bien reconnaître que le Christianisme a été utile, mais il déclare que son temps est fini (1). Evidemment, le Christianisme ne peut plus s'ac-

(1) Pierre Leroux voulant perfectionner le Christianisme !.. Est-ce assez grotesque !

corder avec la philosophie de Pierre Leroux. Il peut bien servir de religion aux disciples de saint Thomas d'Aquin, mais non à ceux du Dieu *Totalité.*

Pour notre part, nous croyons que Pierre Leroux n'a fait du Christianisme qu'une étude fort superficielle. Né à une époque où le culte catholique n'était plus en exercice et se trouvait remplacé par celui de la déesse Raison, élevé dans le déisme de Voltaire, il n'a pas appris à connaître le Christianisme ailleurs que dans Rousseau et les autres philosophes du XVIII[e] siècle.

Aussi ne sommes-nous pas étonné outre mesure de voir avec quelle faiblesse il a traité ces deux grandes questions :

Du Christianisme ;

Et de l'origine démocratique du Christianisme.

Peu de ses ouvrages renferment autant d'inexactitudes.

Et le comble, c'est d'entendre dire par M. Léo Claretie, dans la chronique du *Temps*, que le Christianisme a emprunté beaucoup à Pierre Leroux. Ah ! Monsieur le chroniqueur, que dites-vous là ? Vous ne savez donc pas un mot de catéchisme. Autant vaudrait dire que c'est à l'astre des nuits, que vous savez dépourvu de tout éclat propre, que le soleil emprunte ses rayons flamboyants.

I. — Pour Pierre Leroux, le Christianisme n'est que la prophétie de la démocratie. C'est un mélange de divin et de terrestre, de vérités et de mensonges, de bien et de mal qu'il lui était réservé, à lui personnellement, de démêler. C'est un culte *oppresseur* dont il faut débarrasser l'humanité.

« Pour n'être pas le produit de l'erreur, de l'ignorance » et du mensonge, le Christianisme n'est pas toute vérité. » Si les croyants ne se sont pas trompés totalement, les

» protestants de tous les siècles ne se sont pas trompés » non plus en totalité. Si saint Paul a vu un côté de la » vérité, Julien, l'apostat, n'a pas été complètement dans » l'erreur ; si. dans les derniers temps de cette lutte, Bos- » suet et Fénelon ont pu, sans être absurdes, rester fi- » dèles au Christianisme, Voltaire et Diderot ont pu, sans » impiété, considérer le Christianisme d'un autre œil et » travailler avec ardeur à en délivrer le genre hu- » main...

« Démêler le vrai d'avec le faux dans les deux partis » qui se sont combattus avec tant d'acharnement pendant » tant de siècles, reconquérir à notre profit la portion de » vérité que renfermait le Christianisme, et conserver » fidèlement la portion de vérité qui fit la force de ses » adversaires, voilà ce que doit faire notre époque » (1).

Avions-nous raison de dire que Pierre Leroux ignorait le Christianisme, qu'il ne l'avait jamais étudié d'une manière sérieuse ?

Ecoutons maintenant M. Caro.

« Ou le Christianisme est la vérité religieuse absolue, » définitive, suprême, ou il n'y faut voir qu'un long mensonge de dix-huit siècles, édifié par l'imposture et la » crédulité, soutenu par le despotisme et l'intrigue. Tout » parti moyen est devenu impossible, il faut se déci- » der » (2).

II. — Dans de belles pages, au point de vue du style, Pierre Leroux essaie de déterminer l'influence du Moyen âge, de la Renaissance et des Etudes orientales sur le catholicisme. Pour cet esprit faussé, qui ignore la véracité de la parole du Christ « *Je suis avec vous jusqu'à la con-*

(1) *Du Christianisme*, p. 13.
(2) *L'Idée de Dieu*, p. 124.

sommation des siècles » cette influence a été décisive et meurtrière. « Nous avons sauvé la Féodalité dit-il, et » ruiné le catholicisme. Encore un peu plus de pénétra- » tion dans les études orientales et ce sera le coup de » grâce » (1).

« Quand on aura fait connaître aux sectateurs de la Bi- » ble, toutes les autres bibles de l'Orient, l'esprit hu- » main aura changé d'horizon et le Christianisme » aura pris place dans l'histoire. Il aura cédé le gou- » vernement de la vie humaine à une religion plus com- » préhensive » (2)

Quelles sont donc ces Bibles de l'Orient devant lesquelles doit s'effacer la Bible catholique « *qui ose*, *remontant* » *jusqu'à Dieu*, assigner la solution des éternels pro- » blêmes,.. dans le sublime d'un style qui jaillit du » contraste de la grandeur la plus gigantesque avec » l'expression la plus simple » (3).

Les voici :

« La *Genèse* a son pendant dans le Zend Avesta des » Persans ; le *Pentateuque* a ses analogues dans la loi de » Manou et des Védas ; Job, dans ses sublimités, c'est le » chant éternel de l'arabe depuis les poésies antiques des » déserts jusqu'au Coran réformateur. Esther, Tobie et » tant d'autres épisodes viennent se placer auprès des » riches fictions des Mille et une nuits » (4).

Or, savez-vous quel devra être le résultat de l'étude de ces monuments ?

» Ce sera d'achever la complète destruction du Chris-

(1) *Du Christianisme*, p. 19.
(2) — p. 25.
(3) — p. 28.
(4) — p. 33.

» tianisme et de servir à l'édification d'une nouvelle Doc-
» trine générale » (1).

Personne, sauf Pierre Leroux, ne s'en serait douté ?

La théologie scientifique fondée en Allemagne par Strauss, Baur, et Ervald, et qui a modifié l'esprit de la critique religieuse, ne voit pas les choses de la même manière. Si elle supprime les miracles et les dogmes, elle admet du moins « la beauté du sentiment caché sous les » symboles et pense que le Christianisme durera plus » longtemps que toutes les autres représentations de l'in- » fini ».

III. — Il ne faut pas s'étonner d'entendre Pierre Leroux regretter de n'avoir pu faire l'ouvrage que Renan a écrit sur Jésus : car Jésus n'est pour lui qu'un homme édifié, qui a eu un gibet pour piedestal, un législateur supérieur, un tyran, dont il faut secouer le joug.

A mesure que les figures orientales se dévoileront, celle de Jésus, pense Pierre Leroux, sans perdre de son doux éclat et de sa rayonnante majesté, deviendra plus humaine. Par la comparaison, nous saisissons mieux sa nature véritable, ses traits d'homme, la physionomie de son âme... Il sera encore un guide pour l'Humanité, un jalon placé sur sa route ; mais il ne sera plus ce que l'Eglise, en le divinisant, l'a fait, un tyran.

La réponse à de pareilles énormités se trouve amplement dans les réfutateurs de Renan : Aug. Cochin, Poujoulat, Laurentie, Mgr Plantier, Mgr Parisis, Le R. P. Félix, Mgr Freppel, Ed. de Pressensé, H. Lasserre, Aug. Nicolas. le P. Gratry, Mgr Meignan, Wallon, qui conclut son ouvrage par ces paroles que l'on peut aussi bien appliquer à Pierre Leroux qu'à Renan « au milieu

(1) *Du Christianisme*, p. 37.

» des plus désolantes doctrines, on retrouve un fonds de » religion que le souffle de l'athéisme hégélien n'a pu » complétement dessécher. »

IV. — Pierre Leroux continue à ne voir en Jésus qu'un homme inspiré. « Le Verbe, dit-il, a parlé en Jésus. » Mais le Verbe est Jésus. Voilà l'erreur : car il est im- » possible de séparer l'Humanité et Dieu, dans l'inspira- » tion qui a produit la parole révélatrice. » Toujours le panthéisme.

V. — L'ouvrage se termine par un long dialogue entre un chrétien et un philosophe sur la religion.

La discussion s'engage sur ce point qui est pour Pierre Leroux un aphorisme à savoir, que suivant les chrétiens eux-mêmes, la religion est à la fois *permanente et progressive* : assertion purement gratuite et qui n'est confirmée par aucun écrit catholique, mais qui sert à Pierre Leroux pour soutenir que le Christianisme n'est qu'une *secte de la véritable religion*.

Il confond le dogme chrétien avec les questions morales. Il oublie que les explications données par les Pères de l'Eglise et les Conciles ne changent absolument rien au Christianisme, pas plus que la doctrine des auteurs et la jurisprudence ne changent quoi que ce soit aux articles de notre Code civil.

L'interprétation ne modifie pas plus la nature de la loi que celle de la religion, et ni l'une ni l'autre ne deviennent progressives par suite des éclaircissements qui peuvent être donnés par une Cour d'appel ou par un Concile.

A croire Pierre Leroux « les catholiques composent » tout ce que l'Europe et l'Amérique ont de plus igno- » rant et de plus stupide population » p. 56. Le compli-

ment n'est pas flatteur, mais il permet d'apprécier la science théologique du réformateur.

C'est dommage Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé

Il faut avouer que l'argumentation de Pierre Leroux pour prouver que le Christianisme est en évolution perpétuelle et que par là-même il n'est pas la religion définitive, est bien faible (1).

L'arbre qui émet tous les ans de nouvelles feuilles et de nouvelle fleurs ne cesse pas d'être le même arbre.

En continuant à développer sa thèse, le philosophe fait ce singulier raisonnement.

Le Christianisme croit à l'unité de Dieu.

Or, on trouve chez les Romains, chez les Grecs, chez les Egyptiens, chez les Indiens, des philosophes et des littérateurs qui ont cru à l'unité de Dieu.

Donc, les Romains, les Grecs, etc., pratiquaient le Christianisme.

Pierre Leroux n'a jamais brillé par la logique.

Il donne à la mineure de son syllogisme un très beau développement et cite tous les auteurs dont Stobée a recueilli des fragments dans ses *Eglogues*.

C'est l'hymne d'Orphée :

Ζεῦς πρῶτος γενετο....
Εν κράτος, εἰς δαιμων γενετο, μέγας ἀρχος ἁπαντῶν

C'est Homère, c'est Euripide, c'est Sophocle, c'est Ménandre, c'est Aratus, c'est Cléanthe, c'est Lucain,

(1) Le Christianisme n'est pas une évolution naturelle de l'humanité... Si l'on s'obstine à ne voir dans le Christianisme que l'une des formes multiples de l'évolutionisme religieux, on retombe dans le simple déisme (Mgr Mignot).

c'est Virgile, c'est Horace, c'est Platon, c'est Aristote, c'est Hermès, c'est l'Orient. Il met à contribution tous les auteurs de la Grèce, de Rome, de l'Egypte et des Indes, pour démontrer que l'unité de Dieu a été reconnue dans tous les temps et chez tous les peuples.

Mais qui donc songea jamais à dire le contraire ? Pierre Leroux semble vouloir se battre contre des aîles de moulin-à-vent, et comme ce médecin de Molière qui s'essuyait le front, pour avoir rendu la santé à une fille qui n'était pas malade, il semble s'escrimer bien inutilement pour prouver ce que personne ne conteste. Si la notion de Dieu a été obscurcie chez certains peuples, elle n'a jamais été complètement perdue. Et c'est précisément pour remettre les choses au point que le Verbe de Dieu s'est fait homme : *Et Verbum caro factum est..*

« Non seulement l'unité de Dieu a été connue au dehors du Christianisme, ajoute Pierre Leroux, mais le Verbe de Dieu lui-même, n'a pas été non plus ignoré. » Et, à ce sujet il cite avec luxe, maints auteurs : Jamblique, Manéthon, Hérodote, Plutarque, Eusèbe, Champollion, et, comme précédemment, les livres sacrés de l'Egypte, de l'Inde et de la Chine. Puis il conclut : « que le Christianisme, au point où nous sommes, ne peut plus se comprendre isolé des autres religions qui l'ont précédé et qui lui ont donné naissance. » Nous avions toujours cru que nos missionnaires allaient en Chine pour y révéler le Christianisme : Pierre Leroux pense au contraire, que le Christianisme a pris naissance dans la religion des Chinois.

Mais, depuis que Pierre Leroux a écrit son ouvrage, les études orientales ont fait des progrès, et les progrès réalisés, au lieu de produire l'effet attendu par lui, n'ont servi qu'à démontrer l'inanité de son système ; car c'est une question parfaitement élucidée aujourd'hui que la

Bible a précédé les livres religieux de l'Inde, de la Chine et de l'Egypte. Il n'est donc plus permis de dire que *Lao-tseu* parlant de la *raison divine* dans le Tao-te-King, qu'Orphée parlant du Μητις, Platon du Λόγος, les Védas du *Narayana* ont connu le Verbe avant les Juifs et les Chrétiens. C'est le contraire que l'on doit affirmer. Il faut convenir que les peuples anciens ayant eu connaissance de la Bible, les Egyptiens, par leurs relations avec les Juifs, les Indiens par la captivité de Babylone, les Chinois par leur commerce avec les Indiens, ont mis à profit les récits bibliques qu'ils ont transformés et défigurés.

Cette phrase de la *Genèse*, au chapitre de la création : *l'esprit de Dieu était porté sur les eaux*, se retrouve presque textuellement dans les Védas, dans le Tao-te-King. Est-ce Moïse qui l'a empruntée aux autres ou les autres l'ont-ils empruntée à Moïse ? La question est actuellement résolue, mais contrairement aux prévisions de Pierre Leroux.

Des idées de Pythagore et de Platon se rencontrent dans le Tao te-King ; qu'est ce à dire sinon que Lao-tseu, Pythagore et Platon avaient puisé ces idées à la même source, la Bible, ou aux mêmes traditions contenues dans la Bible.

Et quand Pierre Leroux cite ces paroles du Tao-te-King : « Il a transformé sa personne en revêtant un corps » mortel ; il a partagé toutes les destinées de ce monde » de boue et de misère. Il parut dans le monde comme » un grand sage ; il observe le bon et le mauvais des » générations successives et établit ses doctrines suivant » les temps. Il a paru parmi les hommes parmi lesquels » il était compté. » p. 66, n'y a-t-il pas lieu de lui répondre que ce Tao-te-King, au lieu d'être si ancien qu'il le prétend, n'a été rédigé qu'après la connaissance, en Chine, de l'Evangile de saint Jean ?

Nous dirons plutôt que la vérité religieuse, au lieu d'être progressive, avait dû s'inculquer, dès le principe, bien profondément dans l'esprit humain, pour que, malgré la superstition et la décadence des mœurs, elle restât encore le patrimoine de certains esprits cultivés.

« Toutes les religions, dit Pierre Leroux, ont le même fonds métaphysique, » C'est possible, mais en quoi peut en souffrir le Christianisme ?

L'unité de Dieu, la triplicité des personnes en Dieu ne constituent pas seules la religion chrétienne: il y a le Dogme, il y a la Morale. L'idée philosophique que Pierre Leroux se fait de la religion n'est pas, quoi qu'il en dise, la religion. La Révélation, l'Incarnation, la Rédemption, le Décalogue, les Sacrements, les Vertus, l'Eglise, la suprématie du Souverain Pontif, ne se séparent pas dans le Christianisme catholîque. Pierre Leroux ne voit que par un tout petit côté la religion chrétienne et c'est pour cela, sans doute, que dans son ignorance du sujet, il n'en fait qu'*une secte de la véritable religion*.

§ III

DE L'ORIGINE DÉMOCRATIQUE DU CHRISTIANISME OU DES CONCILES

Après avoir fait le procés du christianisme, Pierre Leroux fait celui de l'Eglise. Mais si l'ouvrage précédemment analysé était d'une grande faiblesse, nous ne craindrons pas de dire que celui-ci est plus faible encore.

Pour amoindrir le Christianisme, il ne le considère que comme une œuvre purement humaine, perfectible par conséquent, et nullement essentielle ; il n'en fait qu'une secte de la religion véritable, de la religion à venir. Fidèle

au même principe, il ne peut voir dans l'Église qu'une institution fondée par des hommes et périssable comme tout ce qui est humain. Et c'est ce qui lui fait dire : « quand les institutions sont arrivées à leur fin, il est im- » possible de leur rendre la vie qui les abandonne. »

L'homme, en effet, ne peut rien faire d'éternel, mais il en est autrement de Dieu. Aussi l'Église, qui est son œuvre, aura encore de beaux jours, lorsque le souvenir de « Monsieur Pierre » sera depuis longtemps gisant dans un profond oubli.

Voici toute sa pensée : l'Église, tout d'abord démocratique, s'est laissée peu à peu dominer par la papauté qui est devenue une puissance aristocratique. Arrivée à l'épogée de sa gloire, la papauté a dû s'incliner devant le rationalisme des sociétés modernes, battre en retraite, et finalement disparaître, après avoir, dans un effort désespéré, exhalé son dernier soupir au Concile de Trente qui est « *le testament de l'Église* ». La papauté est morte, le Christianisme a vécu, Pierre Leroux a sonné leur glas funèbre. Il n'y a plus d'Église. Comme la fille de Duperrier.

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin !

Voyons un peu l'ouvrage par le menu.

C'est dans les *Concilia* des Romains, qui étaient des assemblées de la plèbe réunie pour l'élection de certains magistrats, que les Conciles ont pris naissance. C'est à l'instar de ces réunions démocratiques que l'Église s'est d'abord assemblée. De là cette conclusion de Pierre Leroux, que le pouvoir spirituel a commencé par les Conciles, c'est-à-dire par la forme démocratique. Le reproche n'est pas bien grave et l'Église ne s'en défend guère

puisque ses premiers prédicateurs, les apôtres, étaient pour la plupart des pêcheurs que Jésus-Christ fit pêcheurs d'hommes. Du reste, nous ne voyons pas en quoi cet argument pourrait porter atteinte au christianisme. Et si Pierre Leroux prétend, comme il le dit, réfuter ainsi le livre « *du Pape* » il manque absolument d'effet.

Presque à chaque page l'érudition de Pierre Leroux peut être mise en défaut, et l'on s'étonne qu'il ait pu écrire sérieusement page 45 « qu'il est avéré maintenant » et reconnu de tout le monde que le siège de Rome » n'exerça aucune suprématie dans la convocation et la » tenue des premiers conciles généraux », lorsque, ce qui a toujours été avéré, c'est tout le contraire.

Si Pierre Leroux avait lu les actes du premier concile de Nicée, qu'il cite pourtant, il y aurait vu que les conciles ne pouvaient être célébrés sans l'avis du pape « *non debent prœter sententiam Romani pontificis concilia celebrari.* »

N'est-ce pas une vérité historique que Dioscoce fut condamné, au concile de Chalcédoine, pour avoir osé convoquer ce concile sans le pape, *quad nunquam licuit, nunquam factum est*, dit le premier acte de ce concile ?

Et lorsque Pierre Leroux vient soutenir que dans le concile de Chalcédoine, comme dans ceux de Constantinople, c'est la démocrtie qui décide, que c'est elle qui est inspirée, que c'est elle qui se fait à elle-même une religion, que c'est elle qui fonda le Christianisme à l'encontre du Souverain Pontife, il donne la juste mesure de sa science historique comme de ses connaissances canoniques.

Est-ce avec conviction qu'il dit ? « nous allons savoir » enfin qui fait les religions... Hé bien, ce sont des hom- » mes et ce sont des assemblées d'hommes. » p. 20. Et quand on lui répond que les conciles n'ont pas fondé la

religion chrétienne, mais qu'ils l'ont seulement manifestée, il n'est pas embarrassé pour répondre à l'objection : il se contente de dire qu'elle n'est pas sérieuse. Il ignore que le principe du Christianisme est définitif, immuable, éternel, et que l'Église, dans sa maternelle vigilance, ne s'est toujours préoccupée que de la maintenir, au moyen des conciles, dans son orthodoxie primitive.

« Les comices du peuple romain avaient fini par se » changer en un empereur, et de même les conciles du » peuple chrétien se transformèrent en un pape. » Voilà encore une profonde erreur de Pierre Leroux. La suprématie n'a jamais été contestée à l'Évêque de Rome. Elle lui a toujours été formellement reconnue. Elle a été solennellement proclamée par cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même : *Tu es Petrus et super hane petram œdificabo ecclesiam meam.* Dire que pendant neuf siècles le pouvoir spirituel a appartenu aux conciles pour passer ensuite dans les mains du pape, c'est travestir l'histoire de parti pris. Aussi, quand Grégoire VII déclare qu'il n'était pas permis de recevoir les conciles sans l'autorisation pontificale : *eùm sine corum amtoritate nec ipsa concilia fas esser recipere,* Pierre Leroux se titre d'affaire en disant que l'assertion de Grégoire VII est « *manifestement fausse,* » p. 82.

« Quand Jésus-Christ dit à ses apôtres : Je suis avec » vous..., il montra que la forme qu'il avait établie parmi » eux, passerait à la postérité. Saint Pierre y était avec » les autres, mais il y était avec sa prérogative, comme » le premier des dispensateurs, *primus Petrus...* Jésus-» Christ a parlé à ses successeurs comme il a parlé à » ceux des autres apôtres : et le ministère de Pierre est » devenu ordinaire, principal et fondamental dans toute » l'Église. » (Bossuet, Médit. 72 : Sermon sur l'Unité de l'Église).

« Qu'on ne dise point, ajoute le même auteur, qu'on
» ne pense point que le ministère de Pierre finisse avec
» lui ; ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle,
» ne peut avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs,
» Pierre parlera toujours dans sa chaire. »

Cette vérité n'a cessé d'être mise en évidence :

Par les Conciles généraux eux-mêmes :

Ecoutons :

Le deuxième Concile de Nicée : *quod nulli dubium imo seculis ommibus notum sit, Petri sedis hœredem semper habuisse jurisdictionis primatum.*

Celui d'Ephèse : « *S. Petrum apostolorum principem et caput et Ecclesiæ fundamentum... ad hoc usque tempus et semper in suis successoribus vivere et judicium exercere.* »

Par les Pères et les docteurs de l'Eglise : saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avit, saint Théodoret, etc.

C'est contre de telles autorités que Pierre Leroux affirme que le Pape ne commence à résumer en lui le pouvoir spirituel, qu'à partir de Charlemagne.

Bien plus, il confond deux choses qui sont pourtant bien distinctes : le gouvernement de l'Eglise, le droit canon, avec la religion chrétienne elle-même. En définitive, il n'a pas d'autre but que de faire l'historique de la papauté contre l'Eglise elle-même ; mais tout ce qu'il dit à ce propos, ne pèse guère en regard des grands ouvrages qui ont été écrits sur le même sujet.

Il laisse cependant tomber de sa plume un aveu précieux : « La papauté, dit-il, a été nécessaire et légitime
» en son temps. Je dis plus, à une certaine époque, il n'y
» avait qu'elle de légitime. »

Mais le temps de la papauté est passé ; le Concile de Trente (1545-1563) peut être considéré comme les obsè-

ques de l'Eglise. C'est la mise au tombeau du Christ. Le Christianisme a vécu ; on ne chantera plus le *resurexit sicut divit.* Morte la papauté! mort le Christianisme! Plus de prêtres! plus de théocratie ! « Aujourd'hui un » Concile orthodoxe de tous les évêques ou docteurs du » Christianisme serait presque aussi en arrière de l'état » de la science et de la foi humaine qu'un Concile de pon- » tifes de l'Egypte ou des prêtres de Jupiter, p. 111. » La société de l'Avenir sera dans son unité à la fois Pape et Empereur. Pierre Leroux l'a dit, la religion qu'il va créer a tué toutes les autres. Heureusement que les gens qu'il tue se portent encore assez bien !

Que je préfère donc aux élucubrations de Pierre Leroux ces simples paroles d'Augustin Thierry : « Tenez, » je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie » religieuse : cela doit être bon pour d'autres, non pour » moi : je suis un rationaliste fatigué, qui me soumets à » l'autorité de l'Eglise. Je vois les faits, je vois, par l'his- » toire, la nécessité manifeste d'une autorité divine et vi- » sible pour le développement de la vie du genre humain. » Or, tout ce qui est en dehors du Christianisme ne » compte pas : de plus tout ce qui est en dehors de » l'Eglise catholique est sans autorité : donc l'Eglise ca- » tholique est l'autorité que je cherche et je m'y sou- » mets ; je crois ce qu'elle m'enseigne ; je reçois le » *Credo.* »

§ IV

D'UNE RELIGION NATIONALE OU DU CULTE

A la place de l'Église qui est morte, à la place du Christianisme, qui n'est qu'une *secte de la religion véritable* », il faut un culte nouveau pour le Dieu de Pierre

Leroux. Et ce nouveau culte, le philosophe nous l'explique dans son *Traité d'une religion nationale ou du culte.* Là, il pose ce dilemme : « ou une religion nationale ou des sectes » et contrairement à ce que soutiennent les politiciens de nos jours, Pierre Leroux prétend qu'une organisation sociale ne peut prendre naissance ou exister sans dogme religieux.

Mais c'est à tort qu'il croit que l'on décrète la religion comme on décrète la loi. La réglementation du culte n'est pas le dogme ; le dogme est l'essence de la religion catholique, qui est la nôtre et qui s'appuie sur la révélation divine, et non sur cette révélation particulière qui, pour Pierre Leroux, n'est que la somme des manifestations de la pensée intelligente des hommes de talent.

L'abbé Sicard, dans un remarquable article publié par le *Correspondant*, nous a montré ce qu'avait pu produire l'établissement du culte national organisé par la Révolution française. Un essai conforme à la théorie de Pierre Leroux n'a pas encore été tenté ; mais il est permis de prévoir à quoi il aboutirait.

La religion qu'il voudrait inaugurer est d'une grande simplicité. Ce ne serait que la réalisation de cette parole de Robespierre : « Il faut élever à la hauteur d'une » religion, cet amour sacré de la patrie et cet amour plus » sublime et plus saint de l'humanité ».

L'amour de l'humanité, voilà la véritable religion pour Pierre Leroux, la religion de l'avenir ! C'est la mise en pratique religieuse de cette devise : Liberté, Fraternité, Égalité, Unité. Pourtant il est obligé de convenir que l'aurore du jour qui doit apporter cette religion au monde n'est pas prêt de se lever. « Au lieu » de l'unité, dit-il, l'État n'offre qu'une anarchie dans » laquelle règne la licence sous le nom de liberté où

» l'égoïsme occupe le rang que devrait occuper la frater-
» nité, et où le despotisme, sous des noms divers, rem-
» place l'égalité » (Avant-propos).

Et ce qu'il essaye de prouver :

C'est qu'il est possible de concevoir une religion sans théocratie;

Qu'une religion sans théocratie serait la vraie religion;

Qu'une religion sans théocratie serait l'unité, la synthèse, où les hommes réaliseraient entre eux, la liberté, la fraternité, l'égalite.

Hélas ! il n'est besoin que d'ouvrir les yeux pour voir que, dans notre société agitée, cette belle théorie n'est pas encore à la veille d'entrer dans la pratique de la vie quotidienne !

Nous ne voulons pas nous attarder plus longtemps sur cet ouvrage. Mais nous tenons à rendre cette justice à Pierre Leroux, qu'il a, sur ceux qui s'abritent sous son nom, l'immense avantage d'avoir une conception religieuse, erronée sans doute, mais que nous aimons à croire sincère : « ce qui peut nous sauver, dit-il, c'est la
» foi, c'est la religion ».

Aussi les paroles qu'il écrivait, il y a un demi-siècle, méritent d'être citées, tant elles ont conservé de saveur et tant elles peuvent s'appliquer à notre situation actuelle.

« Dans toutes nos lois, dans toutes nos constitutions,
» dans toutes nos chartes, la liberté des cultes, la liberté
» religieuse est proclamée avec une sorte d'ostentation,
» comme un principe inviolable et sacré. Mais en fait,
» elle n'existe pas, et quiconque a visité les pays étran-
» gers, voit avec une profonde douleur l'esclavage où les
» Français sont tombés sous ce rapport... Ils sont libres
» de leurs personnes, ce qui ne les empêche pas de
» pouvoir être incarcérés préventivement et retenus en

» prison pendant des années entières sans jugement et
» sans indemnité... Les Français sont-ils libres d'être
» athées, sceptiques, ignorants, superstitieux, livrés à
» toutes les plus viles croyances, libres d'adorer Mam-
» mon ou la Vénus impudique, et de ne pas connaître
» d'autre Dieu ; mais ils ne sont pas libres de rendre
» un culte au Dieu véritable...

» Cette situation déplorable est la source principale
» de la corruptipn morale dont nous voyons les effets.
» Si tout se corrompt dans l'État, si la vénalité est à
» l'ordre du jour dans le monde officiel, si l'intérêt
» domine aujourd'hui et gouverne le plus grand nombre
» des hommes, si la vertu est tournée en ridicule, et
» le vice préconisé et exalté, comment voulez-vous
» qu'il en soit autrement ? Nulle pensée religieuse ne
» peut s'élever pour purifier le monde et dissiper l'orgie,
» pour rappeler les hommes au sentiment de leur di-
» gnité humaine ».

Cette page est aussi fraîche que si elle avait été écrite ce matin même, et si quelqu'un ne voulait pas croire qu'elle a Pierre Leroux pour auteur, qu'il lise la préface d'une *Religion nationale*.

La philosophie est la religion, telle est la doctrine de Pierre Leroux. Nous qui pensons que la religion n'est que le lien qui unit l'homme à Dieu, nous sommes loin de compte avec lui.

La religion, chez Pierre Leroux, n'est plus le culte de Dieu, mais le culte de l'humanité... L'humanité, voilà le vrai Dieu !..,

« Le Christianisme, dit Caro, précise et complète la
» doctrine de l'immortalité. Aux données philosophiques
» sur la vie future et sur la continuation de la person-
» nalité humaine, il ajoute des dogmes de la plus haute

» dit-il, qui le premier me suis servi du mot socialisme.
» C'était un néologisme alors nécessaire, pour faire
» opposition à l'individualisme » (1).

Est-ce bien sûr? Pierre Leroux ne se trompe-t-il pas?

Littré attribue ce mot à Reybaud, l'auteur de *Jérôme Paturot.*

C'est vers 1832 que Pierre Leroux aurait, d'après lui-même, inventé ce mot.

Mais vers la même époque, Lamartine l'employait comme étant d'un usage courant. Nous lisons, en effet, dans le *Voyage en Orient* (t. IV. p. 310) cette phrase caractéristique qui s'adresse an prolétariat « classe nom-
» breuse, inaperçue dans les gouvernements théocrati-
» ques, despotiques et aristocratiques où elle vit à l'abri
» d'une des puissances qui possèdent le sol, et ont (les
» prolétaires) leurs garanties d'existence au moins dans
» leur patronage, classe qui aujourd'hui livrée à elle-
» même, par la suppression de ses patrons et par l'indi-
» vidualisme, est dans une condition pire qu'elle n'a
» jamais été, a reconquis des droits stériles, sans avoir

(1) « j'ai le premier, dit encore Pierre Leroux, emprunté aux
» légistes, le terme de solidarité, pour l'introduire dans la philo-
» sophie, c'est-à-dire, suivant moi, dans la religion. J'ai voulu rem-
» placer la charité du Christanisme par la solidarité humaine...
» Enfin, ne suis-je pas le père de la Triade et quand le citoyen
» Coluber veut me tourner en ridicule, n'est-ce pas ainsi qu'il
» m'appelle ».

La solidarité humaine? Est-ce Pierre Leroux qui l'a découverte? Mais cette solidarité existe depuis le jour de la chute d'Adam, puisque par la faute d'un seul, nous sommes tous punis.

Le socialisme? Est-ce Pierre Leroux qui l'a inventé? Mais le socialisme est vieux comme le monde, il a toujours existé sous des formes diverses.

La perfectibilité humaine? Est-ce encore Pierre Leroux qui l'a inaugurée? Mais qu'est donc venu faire Jésus sur la terre? Qu'est-ce donc que l'Évangile, sinon le Code de la perfectibilité?

Pierre Leroux n'a été que le théoricien de doctrines bien antérieures à lui.

» le nécessaire et remuera la Société jusqu'à ce que le » *Socialisme* ait succédé à l'odieux individualisme ».

Ce n'est pas tout : bien avant Lamartine, avant même l'apparition de Pierre Leroux, le mot *socialisme* avait été employé déjà.

Dans les lettres de Mallet du Pan, écrites à la veille du coup d'Etat de Brumaire, on lit cette phrase : « on pour- » chasse les prêtres comme des malfaiteurs et on trem- » ble devant Babœuf et les complots du *socialisme* » (1).

Le mot était donc né lorsque Pierre Leroux n'était pas même sorti des langes (2).

Quoiqu'il en soit de son origine, le mot ne fait rien à la chose et la chose, c'est-à-dire le socialisme, soit sous une forme ou sous une autre, a existé depuis qu'il y a des hommes sur la terre. Car de tous temps, les hommes ont aspire à l'égalité qui est l'essence même du socialisme et se sont insurgés contre toute autorité.

Quand les premiers chrétiens vendaient leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres, ils faisaient du socialisme à leur maniére. Quand les plébéiens de Rome se retiraient sur l'Aventin pour arracher des droits qu'on leur refusait, c'était un autre genre de socialisme. Quand Aristophane mettait dans la bouche de Chremyle ces paroles :

Πολλοί μεύ γάφ τῶν ἀυθρώπῶν ὁ ντςς πλουτοῦσι πονηφοί
Αδίκως α ντά ξυλλεξαμενοι πολλοί δôντες πανυ χρηο τοῖ
Πφαττονσι παπως παί πενῶσιν...

(1) François Descottes. La Révolution française vue de l'étranger (1789-1799). Mallet du Pan à Berne et à Londres, d'après une correspondance inédite.

(2) Dans la *Revue libérale internationale* de novembre 1895. M. Louis Pierre Leroux, fils du philosophe de Boussac, donne l'origine des mots *socialisme* et *solidarité*. Il reproche à N. Aulard qui a rendu compte, dans la *Revue scolaire* du 4 juillet 1895 de la thèse soutenue en Sorbonne, par M. Lichtenberg, sur les origines du

« Une foule de méchants jouissent des biens qu'ils ont
» acquis par l'injustice : tandis que les plus honnêtes
» gens sont misérables...

Il faisait, dans sa comédie de Plutus, la parodie du Socialisme (1).

Quand Caïn tuait son frère Abel, c'était peut-être par socialisme. Quand Adam succombait à l'invitation de l'esprit du mal, c'était encore du socialisme. Et quand Lucibel lui-même se révolta contre son auteur, c'était sans doute, le premier acte de socialisme.

La doctrine du socialisme se divise en une foule de sectes, revêt une infinité de formes, se colore d'une grande quantité de nuances (2). Le Socialisme de Pierre Leroux n'a absolument rien de commun avec celui des socialistes modernes. Il n'a rien d'effrayant par lui-même, mais il peut donner lieu à des interprétations pleines de périls (3).

Socialisme au XVIII[e] siècle d'attribuer le mot à Reybaud. Il en revendique la création pour son père, comme pour le mot solidarité, appliqué à la philosophie religeuse.

(1) Arristophane. Plutus v. 479 et s.

(2) Les socialistes de nos jours se partagent en deux groupes principaux : les collectivistes avec Millerand, Jaurès et J. Guesde ; les allemanistes avec Allemane, ouvrier typographe, Les premiers forment le groupe parlementaire, qui demandent les réformes au jeu régulier de nos libres institutions. Les autres demandent leurs moyens d'action à la révolution et à la grève générale. Les premiers ont triomphé à Londres, les autres à Paris, dans les congrés socialistes internationnaux (voir *Bulletin du Musée social*, Sèrie B. Circulaire n° 3, 17 septembre 1896.

Dans son discours du mois de juillet 1897, à la Chambre des députés, M. Jaurès rêve la socialisation, la mise en commun de la terre ; le paysan ne serait plus que le détenteur provisoire de son champ qui appartiendrait à la collectivité. M. Deschanel a répondu victorieusement à ce discours. M. Jaurès oublie que l'œuvre de la Révolution française fut précisément la proclamation de la propriété individuelle confirmée par la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.

(3) Le socialisme est le père de l'athéisme, l'athéisme le père du matérialisme, or, le matérialisme ruine l'homme et n'en fait qu'une brute.

Pierre Leroux, emporté par l'exubérance d'une vive imagination, n'a jamais donné, dans des propositions courtes et substancielles, dans un résumé net et précis, la formule de son socialisme. A l'objection qu'on lui faisait justement de ne jamais apporter la solution promise, il se contentait de répondre qu'*avant de bâtir, il fallait déblayer le terrain* (1). Or, ayant passé sa vie entière à déblayer, il est mort avant d'avoir eu le temps de bâtir.

C'est pourquoi son socialisme ne se trouve qu'épars dans l'œuvre immense dont il est l'auteur. Il se dégage confusément de ses travaux considérables, mais plus particulièrement de ses ouvrages de doctrine. Nous les avons lus le crayon à la main ; étude souvent fastidieuse mais non exempte d'agréables surprises. Dans tous les cas, cette lecture permet de constater que de tous ceux qui ont parlé de Pierre Leroux bien peu le connaissent. Ne lire qu'un seul des livres d'un homme et le juger là-dessus, c'est ne le considérer que sous un seul aspect et laisser dans l'ombre les côtés de sa personne qui peuvent avoir le plus d'intérêt.

Pour connaître le socialisme de Pierre Leroux, il nous paraît donc indispensable de parcourir au moins.

La Doctrine de l'Humanité.

Le Discours sur la Doctrine de l'Humanité.

Les Discours aux philosophes et aux politiques.

La Ploutocratie.

La Recherche des biens matériels.

Les lettres sur le Fouriérisme.

Le carrosse de M. Aguado.

Et le livre de l'Egalité.

C'est ce que nous allons essayer de faire.

(1) Préface du Discours sur la doctrine de l'Humanité.

§ I

DOCTRINE DE L'HUMANITÉ

L'œuvre capitale de Pierre Leroux se trouve assurément dans ses ouvrages qui traitent de la doctrine de l'Humanité, puisque c'est là que l'on découvre tout son système social et ce qu'il appelle la solution pacifique du prolétariat.

Il divise sa doctrine en trois parties :

La première qu'il appelle le *Dogme*, ou la solidarité humaine.

La deuxième qu'il intitule l'organisation ou la *Triade*.

Et la troisième qu'il nomme la subsistance ou le *Circulus*.

Mais d'abord qu'est-ce donc que l'humanité ? Qu'est-ce donc que la doctrine de l'humanité ?

I. — Pierre Leroux définit l'Humanité : « un être » idéal, composé d'une multitude d'êtres réels, qui sont » eux-mêmes l'humanité en germe, l'humanité à l'état » virtuel : et réciproquement, l'homme est un être réel, » dans lequel vit à l'état virtuel, l'être idéal appelé hu» manité. L'homme est l'Humanité dans une manifes» tation particulière et actuelle. »

Avez-vous compris ?

Si non, écoutez les explications d'un disciple de Pierre Leroux, d'Adolphe Berteault (1).

L'homme est un être idéal.

C'est-à-dire que ce qu'on appelle Humanité n'est pas un être réel que les sens puissent saisir. C'est à l'esprit

(1) *Revue sociale*, année 1845, page 37.

seul de concevoir l'Humanité : qui est le type idéal renfermant en lui tout ce que les êtres particuliers appelès hommes peuvent sentir, aimer ou connaître par les trois facultés : sensation, sentiment et connaissance qui les constituent.

Composé d'une multitude d'être réels.

Oui : car pour renfermer en lui tout ce que ces êtres peuvent réaliser, il faut qu'il soit ces êtres eux-mêmes, sans devenir pour cela réel et saisissable comme eux. Le type Humanité est dans chaque homme comme Dieu, source de toute vie, est dans chaque chose : il laisse voir sa manifestation sans cesser d'être caché.

Qui sont eux-mêmes l'Humanité en germe, l'Humanité à l'état virtuel.

De même que l'être idéal Humanité renferme en lui tout ce que peuvent réaliser les êtres particuliers hommes, tout homme porte en lui le germe de tout ce que comprend l'être idéal Humanité.

Toutes les sensations, tous les sentiments, toutes les connaissances de cet être Humanité il peut se les assimiler. Il est apte à tout sentir, à tout connaître, à tout aimer.

Cependant ces sensations, ces sentiments et ces connaissances ne sont en lui que comme le chêne est dans le gland, c'est-à-dire à l'état de germe virtuel, d'aspiration et non encore de manifestation.

Et réciproquement l'homme est un être réel, dans lequel vit à l'état virtuel, l'être idéal appelé Humanité,

C'est ce qui vient d'être dit ci-dessus.

L'homme est l'Humanité.

Oui, l'homme est l'humanité, puisqu'il lui est donné de s'assimiler tout ce dont cette Humanité est capable,

Il est l'humanité, puisque non seulement il peut s'assimiler tout ce qu'elle comprend, mais a, en lui, toute

cette Humanité. Comment a-t-il cette Humanité ? Comment est-il cette Humanité ? Ici l'auteur de cette définition répond :

Il est l'Humanité dans une manifestation particulière et actuelle.

Manifestation particulière ; car l'homme différant des autres hommes, quant à la forme, est la manifestation du type Humanité, en prépondérance, soit de la sensation, soit du sentiment, soit de la connaissance. Ces trois facultés sont variées à l'infini dans chaque être, ce qui n'empêche nullement l'identité de fond, d'essence qui relie ces mêmes êtres particuliers, pour en faire des égaux, des semblables.

Et Berteault ajoute : ce qui ressort, pour nous, de cette définition de l'Humanité, c'est la constatation du principe de l'*égalité radicale* des hommes entre eux.

II. — L'Humanité définie, voyons maintenant en quoi consiste la *doctrine* de l'Humanité.

C'est encore un disciple de Pierre Leroux, Grégoire Champseix, qui, dans son *Exposé sommaire de la doctrine de l'Humanité*, va nous résumer en six propositions toute la pensée du maître.

Première proposition : « L'homme est dans toutes ses manifestations, sensation, sentiment, connaissance indivisiblement unis et simultanément manifestés. »

Deuxième proposition : « La vie humaine est une communion incessante dans laquelle l'homme est uni avec la nature, avec l'Humanité, avec la science et Dieu, mais plus particulièrement et plus directement avec l'Humanité. »

Troisième proposition : « L'Humanité est un être idéal composé d'une multitude d'êtres réels qui sont eux-mêmes l'Humanité en germe, l'Humanité à l'état virtuel.

Quatrième proposition : « La loi morale de l'homme n'est ni le sacrifice, ni l'égoïsme, mais la solidarité. »

Cinquième proposition : « La solidarité de l'homme est éternelle : elle est, elle a été, elle sera toujours : d'où il suit que le ciel est sur la terre. »

Sixième proposition : « L'homme renaît dans l'Humanité. »

N'avions-nous pas raison de dire que la lecture des œuvres de Pierre Leroux réservait des surprises ?

Mais expliquons ces propositions qui sont le fondement des travaux de toute la vie de Pierre Leroux.

1° La définition que Pierre Leroux donne de l'homme est-elle bien complète ? Sensation-Sentiment-Connaissance.

La sensation est l'impression produite par la nature sur notre organisme et reçue par nous au moyen de nos sens. La connaissance, c'est notre intelligence, saisissant la sensation faite dans notre corps par la nature. Le sentiment, c'est le résultat de la sensation et de la connaissance. Est-ce bien là tout l'homme, corps et âme, intelligence servie par des organes, tenant à la terre par son organisation corporelle, tenant au ciel par les facultés de son âme, *de terrâ terrestris*, *de cœlo cœlestis ?*

Mais cette question ayant été examinée plus haut, nous n'y reviendrons pas.

2° L'homme est en rapport continuel avec le monde extérieur, c'est la terre qui nourrit son corps, le développe et l'entretient. Ce n'est pas tout ; son désir de connaître le met en communication avec la science et avec Dieu lui-même ; et comme il n'est pas seul sur la terre, mais qu'il n'est qu'un fragment de l'humanité, il se trouve constamment en rapport avec le reste des hommes ; d'où, la vie humaine est une communion

incessante dans laquelle l'homme est uni avec la nature, avec l'humanité, avec la science et avec Dieu.

3° Après la définition de l'homme, après celle de la vie humaine, vient celle de l'humanité. Mais comme nous la connaissons déjà, nous n'ajouterons rien. C'est comme une conception de Dieu que l'homme est appelé à réaliser dans toute son étendue. C'est faire beaucoup d'honneur à l'homme, qui le mérite peut-être, mais qui pourrait bien aussi ne pas le mériter. C'est lui supposer un degré de perfection qu'il ne possède pas. Car c'est voir l'humanité telle qu'elle est sortie des mains de son auteur, sans tenir compte de l'échec que dans la plénitude de sa volonté, il a lui-même fait à ses destinées, ce que Pierre Leroux appelle la *mythologie chrétienne.*

4° A cet homme qui est intelligence, il faut une loi morale. C'est ce qui le distingue des êtres matériels qui n'obéissent qu'à des lois purement physiques. Mais cette loi morale de l'homme, quelle sera-t-elle ?

Le Sacrifice? Non, répond Pierre Leroux.

L'Egoïsme ? Pas davantage.

La Solidarité? Oui, la solidarité seule peut élever l'homme à la possession pleine et entière, dans le temps, de l'objet de ses aspirations. Voilà sa loi morale.

La loi du sacrifice est une doctrine chrétienne. Or, nous savons ce que Pierre Leroux fait du Christianisme. Il a beau dire que l'homme ne vit pas seulement des choses spirituelles ; que ceux qui interdisent l'usage des choses qui font la vie, méconnaissent le Créateur et sa création. Il a beau nous convier à ouvrir tous nos sens au milieu des merveilles de la nature « à admirer ces » formes et ces couleurs, ces arbres au port majestueux, » ces plantes aux fleurs gracieuses, ces montagnes subli- » mes, ces mers immenses », il ne sait pas cette loi admi-

rable et divine du *sacrifice* qui fait les grandes choses, qui commande les nobles actions, qui rend l'homme vertueux, les martyrs héroïques, les vierges glorieuses et Jésus crucifié.

Ah ! s'il parle de l'égoïsme, ce sentiment exagéré du droit demandant satisfaction en l'absence « d'un principe » supérieur qui le régisse et le sanctifie » nous partageons mieux son avis ! Car l'égoïsme qui « ne recherche » que les biens matériels et qui invite tout homme à » s'efforcer de les acquérir n'importe à quel prix et par » quels moyens, pour les posséder seul, en jouir seul, » et par eux être sauvé tout seul, ne pourrait être non » plus la loi morale de l'homme. »

La loi morale de l'homme n'est donc ni le sacrifice, ni l'égoïsme, mais la solidarité dont voici la définition :

« La Solidarité découle de l'Égalité ! Elle est à celle-ci » comme la conséquence est au principe. Dans l'Égalité » il y a le droit et le devoir ; autrement dit, l'Égalité » c'est le même droit et le même devoir, pour tout » homme. Dans la Solidarité il y a le sacrifice et l'égoïsme: » autrement dit, la Solidarité c'est le même sacrifice et » le même égoïsme pour tout homme. Au droit qui se » trouve dans l'Égalité, correspond l'égoïsme dans la Solidarité. C'est tout un. Au droit qui renferme l'Égalité » correspond le sacrifice dans la Solidarité. C'est tout un.

» Le Christianisme disait aux hommes les voulant » provoquer à la poursuite de son paradis chimérique : » quiconque perdra la terre conquerra le ciel. La Solidarité, plus vraie, seule vraie, crie aux hommes d'aujourd'hui : hâtez-vous de perdre la terre actuelle et » vous trouverez plus tôt la terre future, qui sera cette » terre même transformée et embellie » (1).

(1) *Revue Sociale*, année 1846, p. 70.

Tout ceci est déjà passablement étrange ; mais nous allons voir plus extraordinaire encore.

5° Cette solidarité des hommes est éternelle : elle est, elle a été, elle sera toujours : d'où il suit que *le ciel est sur la terre.*

Vous avez entendu : conséquence de la solidarité, le ciel sur la terre.

Nous sommes un peu sceptique sur ce point et nous craignons bien que cette magnifique solidarité ne sorte de sitôt du domaine de la théorie et de celui de l'utopie pure.

Mais voyons un peu jusqu'où peut aller le délire d'une folle imagination.

La preuve que la Solidarité *est*, se trouve fortement battue en brèche par la brutalité des faits eux-mêmes. Où donc est-elle actuellement cette solidarité ?

La preuve qu'elle *a été*, n'est pas plus solidement démontrée, car tous les événements historiques, tout le passé de l'humanité est là pour dire qu'elle n'a jamais existé.

Or conclure de ce que la Solidarite *est*, de ce qu'elle *a été*, qu'elle *sera*, et qu'elle sera *toujours*, n'est-ce pas faire à la logique la plus grave injure ?

Et c'est pourtant avec une pareille dialectique qu'on ose dire :

« Donc la Solidarité n'aura pas de fin. Or, cette loi est » la cause du progrès dans l'espèce humaine. Par elle, » quiconque développe en soi l'humanité, la développe » hors de soi. Par elle, si tous les hommes progressent, » l'humanité se développe avec grandeur, détruit le mal, » augmente le bien, améliore la terre, agrandit la science, » élargit l'amour et purifie la vie de tout ce qui la fait » encore imparfaite, incomplète, misérable. Oui, la loi » morale de l'homme, le principe d'organisation qui doit

» régler ses rapports avec ses semblables, la solidarité,
» peut changer et changera la face du monde. C'est le
» souffle de Dieu qui renouvellera toutes choses. Que
» l'homme rêve un avenir où la Liberté règnera, où
» la Fraternité règnera, où l'Égalité règnera ; qu'il
» soupire après une vie éclatante de beauté, pleine de
» biens, riante, facile, heureuse, une vie où son être tout
» entier se dilatera dans toute l'expansion de ses facul-
» tés ; cette vie inconnue jusqu'à ce jour, il la goûtera
» dans sa plénitude, s'il pratique enfin la solidarité. Or,
» cette vie est l'objet de ses plus ardents désirs ; c'est
» l'idéal vers lequel il s'est incessamment tourné dans
» ses jours de souffrance. C'est la terre promise qu'il a
» demandée sans cesse à Dieu et a toujours espérée pour
» connaître enfin le bonheur d'exister. Cet idéal est si
» grand et si beau que nous l'avons appelé le Ciel. Nous
» avons placé dans le ciel notre rapprochement de Dieu
» et la possession d'un vie bienheureuse telle que nous
» pouvons l'attendre, nous, les créatures de Dieu, et non
» pas égale à la vie du Créateur, être infini pour lequel
» la vie n'a pas de bornes, ni dans l'activité, ni dans
» l'amour, ni dans la science. Or, ce rapprochement et
» cette vie que nous rêvons et appelons, la solidarité peut
» nous la donner, la solidarité peut réaliser sur la terre
» tout ce que nous avons placé dans le Ciel ; car elle peut
» nous faire accomplir les plus grands progrès que nous
» puissions concevoir. Par la solidarité qui n'aura pas
» de fin, tout ce que nous avons soupçonné dans le ciel
» apparaîtra sur la terre ; par la solidarité, la terre de-
» viendra semblable au ciel, l'homme se rapprochera de
» Dieu et la vie bienheureuse, répandant sur ce monde
» les joies inconnues du ciel, lui donnera l'apparence
» et la réalité du ciel. Donc le ciel, cet éternel objet de
» nos plus belles aspirations, le ciel est sur la terre. »

Ceux que ce raisonnement pourra satisfaire, ne seront pas exigents.

Et là-dessus, l'interprète de Pierre Leroux :

> ... Se forge une félicité,
> Qui le fait pleurer de tendresse.

« Un dernier mot maintenant aux hommes qui espè-
» rent trouver le ciel hors de la terre. La terre n'est pas
» le ciel, ne peut pas être le ciel, nous disent-ils; eh
» bien ! regardons par dessus les ans, dans l'avenir. Il y
» a dans l'avenir un jour béni où les hommes compren-
» nent enfin la nature, l'humanité, Dieu, la vie. Partout
» et dans tout l'unité. La grande famille humaine a re-
» connu et réuni tous ses enfants. La terre n'est à per-
» sonne, elle appartient à tous, et tous la cultivent ; de
» toutes parts elle donne des fruits parce que l'homme
» connaît ses rapports avec elle, et ces fruits sont frater-
» nellement partagés. Il n'y a plus d'oisifs, plus d'im-
» productifs ; la tâche du travail est moins longue et
» moins rude chaque jour. La faim, le froid, la misère
» sont inconnus, ce ne sont plus que les souvenirs des
» mauvais jours : le mal physique s'affaiblit et disparaît,
» l'homme demeure sain et fort.

» La loi morale de notre espèce, la solidarité est pra-
» tiquée. Toute l'organisation sociale repose sur elle. La
» Liberté règne, la Fraternité règne, l'Égalité règne.
» Nul n'est oppresseur, ni opprimé. Tous sont frères.
» L'amour remplit tous les cœurs et en déborde.
» L'homme sait vivre avec l'homme et avec la femme,
» comme père, comme fils, comme ami, comme égal.

» L'organisation sociale favorise enfin le développe-
» ment de l'homme dans toutes ses tendances. Tout
» homme est dans la cité comme citoyen et comme fonc-
» tionnaire. Et la cité de l'homme est partout où est

» l'homme, et l'homme partout où il y a une cité. L'in-
» dustrie, l'art et la science ont enfanté des merveilles et
» produisent, plus merveilleusement encore, de jour en
» jour. L'homme n'est plus livré à l'ignorance, plus
» abruti par la superstition. La connaissance, le senti-
» ment, l'activité, tout est cultivé, développé dans cha-
» que homme. La poésie, la musique, la peinture, les
» sciences naturelles, les sciences mathématiques et la
» science métaphysique ne sont plus l'apanage de quel-
» ques-uns, mais de tous, car tous ont en eux les facultés
» humaines.

» Enfin la vie est connue et goûtée dans sa beauté
» intime. Affranchi des soucis importuns, plus moral,
» plus croyant, plus aimant et plus religieux, l'homme
» contemple l'idéal et l'idéal le méne à Dieu. La religion
» a ses temples et ses fêtes : l'homme glorifie l'Éternel ;
» et, dans des hymnes sublimes, par ses œuvres, par ses
» poésies, par son amour, publie d'une maniére écla-
» tante quelle est sa félicité sous le régne de Dieu.
» L'Éternel sourit et prodigue de nouveaux biens à
» ses enfants.

» Voilà le jour, voilà l'avenir promis, annoncé par tou-
» tes les prophéties. Qui oserait dire maintenant que le
» ciel ne peut être sur la terre (1)?

Quand viendra cette heureuse époque, ce sera certainement l'âge d'or. Mais il est bien à craindre qu'il passera encore auparavant, de bien nombreuses générations. Il est difficile de se moquer plus ouvertement de la pauvre humanité ! Est-ce que cette doctrine de l'humanité ne serait pas plutôt la doctrine de *l'absurdité ?*

Mais attendez ; ce n'est pas fini. Il y a une autre proposition à expliquer.

(1) *Revue Sociale*, année 1846, p. 51.

La voici :

6° *L'homme renaît dans l'Humanité.*

Puisque l'âme est immortelle, puisque la mort vient la séparer du corps, puisque le ciel et l'enfer ne sont pas ailleurs que sur la terre, il faut bien que l'âme reprenne un autre corps d'homme et que l'homme renaisse dans l'humanité.

C'est donc sur la terre que l'homme continue son immortalité.

Et les preuves de cette renaissance ?

Examinons-les.

D'abord, la *tradition*, qui consacre « avec force et grandeur cette vérité souveraine ».

Nous avouons n'avoir jamais bien connu une telle tradition, mais nous savons qu'il y en a une toute contraire. La doctrine étrange de la métempsychose indienne, même renouvelée et rajeunie par Pierre Leroux, n'aura guère créance aujourd'hui.

Puis le principe de solidarité qui fait « la vie humaine indivise ».

Nous savons ce qu'elle vaut.

Ensuite : « La conciliation du passé et du genre humain avec la justice divine », ce qui ne se perçoit pas très bien. Il paraît que l'homme du moyen âge était supérieur à l'homme de l'antiquité et que l'homme moderne vaut mieux que celui du moyen âge, ce qui a besoin d'être démontré.

Enfin, ce dogme de la renaissance donne une explication *des peines et des récompenses*, conforme *à la justice de Dieu*. Car « la pratique de la loi de solidarité donne » à l'homme sa récompense : et de la violation de cette » loi, découle son châtiment ».

Ce sont des preuves bien médiocres, et qui laissent

le champ large aux objections. En voici quelques-unes auxquelles l'auteur s'efforce de répondre plus ou moins victorieusement.

Les hommes ne se souviennent pas, dans la vie présente, d'avoir déjà vécu sur la terre ; la mémoire ne leur fournit aucun souvenir d'une existence antérieure passée dans l'Humanité : donc, l'homme ne renaît pas dans l'Humanité.

Ecoutez la réponse : « La mémoire aurait l'inconvé-
» nient de nuire au progrès... donc, l'oubli des exis-
» tences précédentes est nécessaire et salutaire ».

L'homme se regrette comme s'il allait se perdre, en apprenant qu'il ne peut renaître avec les moyens de constater son identité d'aujourd'hui à sa manière.

« Les hommes, répond-il, s'attachent à une forme,
» à un nom, à une condition, et ils voudraient porter
» tout cela pendant leur éternité... Mais à quoi pour-
» rait leur servir de s'immortaliser toujours dans une
» seule forme, dans un seul nom, dans une seule con-
» dition ?... Qu'importe tout cela, puisque l'homme
» renaîtra identique à lui-même avec ses innéités, con-
» formes à sa vie antérieure ? »...

Pour renaître dans l'humanité, il faut que le nombre des hommes soit toujours le même, ni plus ni moins.

Eh bien ! l'homme se manifeste dans l'humanité avec *un moi*, et cependant il accuse *plusieurs moi*, dans la plupart de ses manifestations.

Est-ce clair ? S'il y a de pauvres âmes qui rôdent, faute de corps disponibles... alors elles se réunissent dans le même être humain...

Je sens deux hommes en moi

On demeure confondu devant de telles doctrines. Est-ce la pensée d'un cerveau bien équilibré ? N'est-ce pas

une aberration ? Que devient alors la personnalité humaine ? le libre arbitre ? le mérite ? le démérite ? la responsabilité ? Ah ! thèse de la démence et du désespoir ! Ah ! thèse de la démence et du désespoir ! Ah ! pages absurdes et insensées, soyez brûlées par la main du bourreau !

Qui êtes-vous donc pour prêcher pareille doctrine de mort ? Quelle est votre autorité ? Vous voulez glorifier l'humanité et vous la perdez, et vous la tuez par le fatalisme, par le matérialisme, par le panthéisme, par l'abomination ! Et on ne vous a pas empêché de parler, et on ne vous a pas ligoté comme un malfaiteur ! Mais la voix des siècles vous condamne, mais le bon sens vous condamne, mais l'humanité elle-même vous condamne. Elle ne veut pas de vos chimères, de vos rêves, de votre maladie ; elle croit, avec le symbole des apôtres, à la résurrection de la chair, *carnis résurrectionem*.

Autre chose : voici que la doctrine de l'Humanité va être mise en comparaison avec la doctrine du Christianisme. C'est la conclusion naturelle de la thèse de Pierre Leroux.

Par un certain sentiment de condescendance, le Réformateur veut bien se servir du Christianisme comme de base de son système, mais le Christianisme a passé ; il doit faire place à la religion nouvelle et de même que « le Christianisme a relevé la condition de tout homme » parmi les hommes, de même la doctrine de l'Humanité » renouvelant toutes choses, portera plus haut la condi- » tion humaine ».

La raison ?

C'est que la doctrine de l'Humanité remplacera la charité chrétienne par la solidarité humaine.

En attendant que la solidarité fasse ces miracles, nous avons ceux de la charité.

Qui donc, jusqu'à présent, a appris à l'homme à tendre sincèrement à son frère une main secourable ? Le Christianisme.

Qui donc a fondé les hôpitaux, les léproseries, les hôtels-Dieu ? Le Christianisme.

Que faisait-on à Rome, en dehors du Christianisme, des débris de l'espèce humaine ? Lactance (*de Morte persecutorum*, ch. 23), va nous dire ce que Maximien Galère en faisait : « *eos congregari jussit et exportatos naviculis in mare mergi* »... *eos*, ce sont ces malheureux, il les faisait charger sur des barques et jeter à la mer.

Rendons donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Que les honneurs soient rendus au Christianisme, et que la doctrine de l'Humanité reste dans le silence du néant.

§ II

DISCOURS SUR LA DOCTRINE DE L'HUMANITÉ

Nous connaissons l'Humanité, telle qu'elle est conçue par Pierre Leroux, nous connaissons sa doctrine de l'Humanité.

La solidarité humaine — le ciel sur la terre — la Renaissance de l'homme dans l'humanité, tels sont les principes fondamentaux, l'essence même de cette doctrine.

Mais « bien que tout soit un en elle, elle n'en a pas » moins trois aspects et trois faces... la trinité est sa » base ».

Après le dogme qui n'est autre chose que la Religion elle-même, vient l'organisation, la *Triade*, qui correspond à la Morale, et la subsistance ou principe de

nutrition qui est représenté par l'Industrie ; c'est le *Circulus*.

I. Dogme.

La question du prolétariat, qui préoccupe tant d'esprits, ne peut avoir de solution qu'en conséquence d'une doctrine ; c'est, du moins, l'avis de Pierre Leroux. Or, cette doctrine ne peut être qu'une nouvelle conception de la vie qui est « *la pénétration de l'Infini dans le fini* ».

Mais, voici qu'à l'encontre de sa doctrine, Pierre Leroux voit surgir deux classes d'adversaires redoutables :

D'une part, ceux qui ne connaissent pas Dieu, ou plutôt ceux pour qui la matière est Dieu lui-même et qu'il appelle les *physiciens*.

D'autre part, ceux qui ignorent le principe de la solidarité humaine et qu'il nomme les politiques.

Ce qui le venge du matérialisme des uns, et de l'égoïsme des autres, ce sont ses philosophes chéris du XVIIIe siècle.

Sans doute, la Révolution française est venue interrompre violemment la tradition de leur pensée : car l'humanité est comme un arbre qui croit et qui produit, après avoir enfoncé sa racine « dans le sol, une tige, » puis se couronne de branches, de feuilles, de fleurs » et de fruits.... En dernier lieu, c'est le dogme de » l'égalité que l'humanité a produit, c'est là sa tête ; » mais ce dogme séparé de celui de la fraternité qui fut » sa tige, et du dogme de la liberté dans la cité qai fut » sa racine, ne peut que se flétrir et se dessécher (1).

» L'arbre a été coupé, saccagé, mutilé, déraciné, c'est

(1) *Revue sociale*, 1846, p. 136.

» ce qu'on appelle la Révolution française ; puis, il s'est » pourri, et les vers en font leur nourriture ; c'est l'épo- » que où nous vivons » (2).

Malgré tout, Pierre Leroux ne désespère pas de voir germer la bonne semence répandue par Rousseau, par Leibnitz, par Lessing.

En voulant ruiner la religion catholique, le XVIII[e] siècle a mis en pied l'Humanité Outre Voltaire, outre Diderot, outre d'autres philosophes, il s'est trouvé Rousseau pour reconnaître Dieu et comprendre l'humanité.

Assurément, Pierre Leroux exagère le rôle de Rousseau. C'est une erreur de croire que le philosophe de Genève a sorti Dieu de l'oubli, son concours n'était pas nécessaire pour cela.

Dire que Rousseau a été l'homme choisi au XVIII[e] siè- » cle pour nous ramener à Dieu et à l'Humanité, en » nous faisant concevoir notre égalité » est peut-être pousser un peu loin les choses. Pierre Leroux veut bien néanmoins reconnaître qu'il « *ne lui a pas été donné de faire plus* ».

Leibnitz est plus complet que Rousseau, en ce sens qu'il fait de la *perfectibilité humaine la loi universelle*, c'est-à-dire du lien qui unit le Christianisme à la doctrine de Pierre Leroux.

Lessing a encore entrevu, d'une manière plus large, la doctrine de l'avenir. C'est lui qui, dans l'*Education du genre humain*, développe l'idée de la renaissance dans l'humanité, que Pierre Leroux a fait sienne.

Il semble qu'en lisant Pierre Leroux, on lit ces livres de prophéties qui annoncent pour notre époque toutes sortes d'évènements qui ne se réalisent jamais.

C'est en reliant les philosophes anciens aux philo-

(1) *Revue Sociale*, 1846, p. 136.

sophes modernes et aux philosophes de tous les temps, parmi lesquels Pierre Leroux range Moyse et Jésus, que le philosophe de Boussac parvient à extraire ce principe dogmatique de sa doctrine.

« *La solidarité humaine est éternelle, et il n'y a pas* » *d'autre vie future que la vie dans l'Humanité* ».

Il fait de l'Humanité un être abstrait perfectible et qui doit être éternel. C'est, en définitive, un Dieu qu'il forme de l'unité humaine. Et, de la loi « *de pénétration de l'Infini au sein du fini* », il fait résulter à la fois l'unité et la variété de l'univers, de l'univers qu'il appelle textuellement le *Grand Tout.*

Pour être plus panthéiste, que faut-il écrire ? Où est le libre arbitre dans la solidarité, dans l'unité humaine ? où est la responsabilité ? la sanction ? la loi morale qui promet à chacun selon ses œuvres ?

II. Organisation.

« Dans la première partie de ce discours, dit Pierre » Leroux, nous avons exposé notre dogme essentiel, la » solidarité humaine ; dans cette seconde partie, nous » allons exposer notre principe d'organisation, expliquer » ce que nous appelons l'ordre ternaire ou la triade. » (1).

I. — Maintenant, lisez la *Revue sociale*, année 1847, livraisons des mois de juin, juillet, août, septembre et octobre. Si, après cette longue lecture, vous comprenez le principe d'organisation prôné par Pierre Leroux, vous aurez de l'intuition. Vous aurez parcouru d'interminables hors-d'œuvre, mais le sujet lui-même, vous ne l'aurez même pas abordé. Le grand défaut de Pierre Leroux

(1) *Revue sociale,* 1847, p. 141.

est de se noyer dans des amplifications d'immense étendue pour aller, par des chemins détournés, au but qu'il n'atteint jamais.

Essayons cependant de le suivre.

C'est de la hiérarchie en général qu'il traite tout d'abord.

« Jusqu'ici, dit-il, l'Humanité n'a guère, comme d'au-» tre principe d'ordre et d'organisation, que la hiérar-» chie militaire, ecclésiastique et industrielle ».

Dans l'une comme dans l'autre hiérarchie, il y a un chef qui commande à d'autres chefs et qui obéit lui-même : au monarque, s'il s'agit de la hiérarchie militaire, au pape, s'il s'agit de la hiérarchie ecclésiastique... au patron s'il s'agit de la hiérarchie industrielle. Mais cette dernière hiérarchie n'a jamais été suffisamment organisée pour avoir un pouvoir suprême.

Dans les deux autres hiérarchies, le monarque et le pape sont deux souverains dont la nomination est de droit divin, et dont l'autorité s'est transformée en despotisme.

Il est vrai que, pour échapper à ce despotisme, on a imaginé l'élection. Mais il n'en reste pas moins certain que les supérieurs, qu'ils tiennent leur autorité du droit divin ou de l'élection, ont toujours le droit de commander. Or, le droit de commander, c'est le despotisme.

Ainsi raisonne Pierre Leroux. Obéir à un autre, c'est abdiquer le sentiment de l'égalité. Aussi faut-il l'entendre faire le procès des ordres religieux soumis aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, des jésuites qui, selon la parole de saint Ignace de Loyola, doivent être entre les mains des supérieurs comme un cadavre *perinde ac cadaver*, comme un bâton dans la main d'un vieillard.

Evidemment, c'est là le renversement de toute sa doc-

[illegible] et il pousse le cri de l'insurrection : *non serviam*. Il ignore la force de ses vœux, la puissance invincible de l'Église, la grandeur incomparable de l'homme qui obéit et d'un peuple qui est pauvre.

Car les peuples pauvres sont les peuples forts ; partout et toujours, la prospérité a été le prologue de la décadence. Toutes les nations ont subi cette loi inéluctable.

Mais si la hiérarchie militaire est devenue despotique, c'est qu'elle a trahi ses origines : « Partout elle a com-
» mencé par le dévouement, par l'amitié, par le compa-
» gnonnage, comme Homère le dit des Grecs, comme
» Tacite le dit des Germains ; bien qu'elle ait fini par le
» régiment où il n'y a plus d'amitié, plus de compagnon-
» nage, où il n'y a plus que des supérieurs et des infé-
» rieurs, l'obéissance et le commandement. » (1)

Si l'amitié a présidé à la formation de la hiérarchie militaire, la fraternité a vu naître la hiérarchie ecclésiastique. Et ce n'est que par suite de dégénérescence qu'elle a également dévié de son principe et qu'elle est devenue despotique. Mais, si l'on demandait à Pierre Leroux quels sont ceux qui se plaignent de ce despotisme, il serait bien embarrassé pour répondre.

A proprement parler, il n'y a pas de hiérarchie industrielle, parce qu'il n'y a pas d'organisation industrielle. C'est pour cela que « les industriels n'ont abouti qu'à » constituer l'égoïme sous le nom de propriété » (2). Cependant, quoique non organisée, l'industrie a commencé par le compagnonnage. Mais là, comme dans les deux autres hiérarchies, il y a eu abandon des principes primitifs. C'est la raison de cette question.

Pourquoi l'homme commence-t-il dans ses essais d'or-

(1) *Revue sociale*, 1847, p. 145.
(2) *Revue sociale*, 1847, p. 149.

ganisation, par l'amitié, par le dévouement, par la fraternité, par le compagnonnage, en un mot, pour finir par la division, par la lutte et par le désespoir ?

Et Pierre Leroux répond sérieusement, parce qu'il ne connaît pas « *la vraie loi de la hiérarchie humaine... la* » *Triade* ».

Nous sommes toujours dans les déblais ; où est donc l'édifice promis ? Continuons.

II. — A la hiérarchie qui implique toujours un certain état de dépendance d'un homme vis-à-vis d'un autre homme, Pierre Leroux oppose l'*égalité* qui repousse l'*obéissance*. Avant donc d'exposer l'ordre ternaire, ou la *Triade*, dont il fait une panacée, il éprouve le besoin d'aller à la recherche des politiques qui peuvent donner à sa thèse un appui quelconque. Et il invoque tour à tour les témoignages de La Boëtie, de Hobbes, de Montesquieu et de Rousseau.

La Boëtie est l'auteur d'un ouvrage inséré dans les œuvres de Montaigne, sous le titre de « *la Servitude volontaire* ou *le Contre un*, écrit à l'honneur de la liberté contre la tyrannie ».

Partant de cet axiome que « *la puissance d'un seul, dès lors qu'il prend le titre de maître, est dure et déraisonnable* », il n'admet l'autorité d'aucun maître, d'aucun monarque, d'aucun roi, d'aucun tyran. Mais le moyen de les remplacer, il ne le donne pas. Voilà pourquoi Pierre Leroux considère comme une déclamation, l'écrit de La Boëtie et prétend que ce *contre un* n'est pas le vrai *contre un*.

Hobbes professe une doctrine toute contraire dans le *Traité du Citoyen*. Il est l'antithèse de La Boëtie. Les hommes sont frères, donc point de maîtres, point de tyrans. Les hommes sont des égoïstes, des loups les uns pour

les autres, *homo hominis lupus*, donc il faut une autorité, un dominateur.

La jeunesse donnait du feu à La Boëtie, la raison inspirait de la sagesse à Hobbes. Mais ni l'un ni l'autre n'a trouvé la vraie formule de l'organisation, l'un est déclamatoire, l'autre un exagéré.

Hobbes, néanmoins, mérite d'être cité ; tout ce qu'il dit des réunions semble être écrit pour notre société moderne : « au reste l'usage, en ces sortes d'assemblées, est » de critiquer les absents ; on examine leur vie ; toutes » leurs actions sont mises sur le tapis ; on fait d'eux des » sujets de raillerie ; on épluche leurs paroles ; on les » juge et on les condamne avec une entière liberté. Mais » ceux qui sont de la partie sont-ils épargnés ? Non ! car » dès qu'ils ont le dos tourné, on les traite de la même » sorte dont ils ont traité les autres ; ce qui me fait gran- » dement approuver le conseil de celui qui se retirait » toujours le dernier d'une compagnie. Voilà donc les » véritables délices de la société ! »

Et Pierre Leroux croit que l'humanité change !

Après La Boëtie, après Hobbes, vint Montesquieu avec l'*Esprit des lois*. Il estime que les lois existent « *pour légitimer l'inégalité nécessaire des hommes dans l'état social.* »

La vraie gloire de Montesquieu, d'après Pierre Leroux, c'est d'avoir distingué les trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire en un ; mais ce qui lui a manqué, c'est d'avoir donné la loi des trois pouvoirs.

« Le moment de réaliser notre promesse, écrit Pierre » Leroux, et de dire quelle est cette *loi générale des* » *sociétés*, que Montesquieu n'a pas donnée, et qu'il a » seulement entrevue dans le relatif, sans la comprendre » dans l'absolu, viendra bientôt pour nous ; car cette » loi, la loi même de l'organisation, est précisément cet

» ordre dérivant de la Trinité divine et humaine, que » nous appelons ordre ternaire ou triade (1).

.... Montesquieu dit trois pouvoirs en un et il ne voit pas que c'est la Trinité....

De l'*Esprit des lois* peut se dégager cet aphorisme : « Le pouvoir exercé par un seul homme et par un seul » corps est le despotisme : le pouvoir exercé par trois » pouvoirs est la liberté. » Et cependant Montesquieu ne fit qu'entrevoir la Trinité sans parvenir à la saisir. Il fait des analyses, mais pas de synthèses. Pourtant il a révélé aux hommes la valeur de l'ordre ternaire, il leur a inspiré un certain culte pour le nombre trois, *mundum regunt numeri.*

Montesquieu avait répondu à Hobbes, et c'est Rousseau qui répondit à Montesquieu.

Les déductions de Montesquieu l'avaient amené à reconnaître trois principes : vertu, honneur, crainte ; trois structures différentes de l'état : monarchie, république, despotisme ; trois gouvernements : un, plusieurs, tous ou monarchie, aristocratie, démocratie.

La différence essentielle entre Montesquieu et Rousseau, c'est que ce dernier n'admet ni des structures différentes des Etats, ni des principes différents qui les font mouvoir ; il ne veut reconnaître qu'une seule structure, qu'un seul idéal ; quand cette structure normale existe dans un état, c'es le bien ; quand elle n'y existe pas, c'est le mal.

Rousseau a posé le prineipe de la souveraineté du peuple, c'est-à-dire de l'égalité, dans le *contrat social.*

Mais il a manqué de science ; il n'a fait que prophétiser la religion de l'avenir, fondée sur la liberté, l'égalité et la fraternité ; il n'a pas su l'ériger en système.

(1) *Revue sociale, 1847*, p. 177.

Son erreur a été de considérer la souveraineté du peuple comme indépendante des droits de l'homme. Le peuple, en faisant abandon de ses droits pour les donner à un autre, ne peut plus les conserver, ou s'il les conserve, il peut se trouver en opposition avec la volonté de la majorité ou du monarque qui représente la souveraineté. « La Révolution française a été une application sanglante de cette erreur. »

Bien que Pierre Leroux manifeste pour Rousseau une ardente sympathie, il n'en relève pas moins de nombreuses contradictions dans le *Contrat social.*

D'abord, c'est le *despotisme des majorités.* Mais comme le dit fort bien Pierre Leroux, Rousseau n'est pas seul coupable : « Aujourd'hui encore, les plus grands adver-» saires de Rousseau et de ses doctrines ne se font pas » scrupule de croire au droit absolu des majorités. Tous » les jours on fait et on défait des lois en vertu de ce » principe. Une voix de plus au scrutin et voilà une loi » faite ; une voix de moins, il n'y aurait pas de loi, et » ce qui est juste ne le serait pas. C'est le degré du » méridien de plus ou de moins dont parle Pascal, et » qui décide de la folie et de la sagesse. Mais ce prin-» cipe n'est pas un principe : ce n'est qu'une invention » grossière faite par les hommes, pour ne pas arriver » à chaque instant à se couper la gorge dans l'état de » guerre où ils sont entre eux (1).

C'est parler d'or.

Ensuite ce sont les bornes du *pouvoir souverain.*

Si le pouvoir est souverain, il ne peut, en effet, avoir de bornes ; si le pouvoir a des bornes, il n'est plus souverain.

Et « c'est cette terrible contradiction que les disciples

(1) *Revue sociale,* 1848, p, 4.

» de Rousseau essayèrent vainement de résoudre par » la distinction faite en tête de nos constitutions, pendant » la Révolution, entre l'homme et le citoyen (1).

C'est là qu'ils ont trouvé, formulé le *droit d'insurrection* dont ils ont fait le *plus saint des devoirs.*

Si l'homme a droit, en tant qu'homme, la souveraineté du peuple n'est donc pas absolue.

Enfin, Rousseau se trompe sur la nature de l'égalité ; il la confond avec la liberté.

Il fonde le droit de l'individu et il le fait absolu ; il fonde le droit de la société et il le fait absolu aussi ; sa contradiction vient de ce qu'il n'a pas une idée juste de l'égalité, et la notion juste de l'égalité lui échappe, parce qu'il n'a pas l'idée de la solidarité humaine.

Que reste-t-il alors de l'œuvre de Rousseau s'écrie Pierre Leroux ? Ce principe : *L'homme est égal à l'homme.* Ce mot : l'Egalité (2).

Seulement, cette égalité, il n'a pas su l'organiser, il n'a fait qu'entrevoir la Trinité, il ne l'a pas comprise.

Que Rousseau n'ait vu que l'apparence de la vérité, tout le monde est d'accord à ce sujet ; qu'il ait entrevu la Trinité en écrivant le *Contrat social*, c'est autre chose. Laissons à Pierre Leroux cette illusion.

III. — Tout cela est bien long pour arriver à nous démontrer que le principe d'organisation sociale doit être fondé sur la Triade. Aussi Pierre Leroux le sent et avant d'aller plus loin, il nous donne une application de son principe . C'est la *trilogie* sur l'institution du dimanche.

Un discours de Champseix qui traite le sujet au point de vue du repos du septième jour ;

(1) *Revue sociale*, 1848, p. 6.
(2) *Revue sociale*, 1848, p. 6.

Un autre, de Desmoulins, dans lequel le dimanche est spécialement considéré comme consacré aux rapports de sociabilité que les hommes doivent avoir entre eux ;

Et un troisième de Desages, qui commence par ces mots : « Si le dimanche est le jour de la liberté et du » repos, s'il est le jour de la fraternité et de la commu- » nion, il est aussi le jour de l'égalité, le jour social » par excellence.» (1)

Donnent à Pierre Leroux l'occasion de faire, dans une longue préface, une dissertation remarquable et fort savante.

Malgré le plaisir que nous aurions à discuter avec lui le rapport et la différence qu'il y a sur le jour religieux entre le Mosaïsme et le Christianisme, sur la connaissance que toutes les anciennes religions ont eue du sabbat, sur l'identité, au fond de ces anciennes religions ; sur l'explication du nom de Jehovah ; sur le nœud de toutes les religions de l'époque sabbatique ; sur le mythe oral de toutes les religions antiques ; sur la doctrine du Père et du Fils, etc., le cadre de cette étude ne nous le permet pas. Ce que nous voulons seulement retenir de tout ce monument d'érudition, c'est ce que dit Pierre Leroux de la triade :

« Aristote définit toute œuvre de l'art une unité qui a » trois manifestations successives : un commencement, » un milieu et une fin. De cette définition, il suivrait » que la seule bonne division des œuvres de l'art serait » la division ternaire. Aussi, les plus profonds critiques » ont-ils soutenu cette division comme la meilleure ou » plutôt comme la seule qui soit fondée (2) ». C'est le

(1) *Revue sociale*, 1848, p. 43.
(2) *Revue sociale*, 1847, p. 21.

principe de la triade qui peut s'appliquer aussi bien à l'enseignement qu'à toute autrs chose.

« Lors donc, ajoute Pierre Leroux, que nous parlons » de cette Trinité humaine que nous sentons en nous et » que nous formulons par sensation, sentiment, connais- » sance, indivisiblement unis, lorsque de cette loi de » notre nature, nous concluons l'organisation sociale que » nous nommons triade, nous ne faisons qu'expliciter » ce que nous pourrions appeler les oracles du genre » humain tout entier » (3).

IV. — Enfin, dans un article qu'il intitule *Analyse des fonctions pour servir à l'intelligence du principe d'organisation appelé Triade*, Pierre Leroux fait l'analyse de l'imprimerie et il dit:

« Nous croyons avoir fait la plus précieuse dés décou- » vertes, en trouvant le principe d'organisation sociale » que nous appelons la Triade....

» Nul avant nous n'avait soupçonné que toute fonc- » tion sociale se divise nécessairement en trois fonc- » tions....

» Qu'on nous dise pourquoi la religion a toujours eu » un dogme par excellence, le dogme de la trinité. Si » ce dogme devait être inutile au genre humain, pour- » quoi l'esprit humain l'a-t-il connu, et pourquoi la reli- » gion n'a-t-elle cessé de l'enseigner ?

» Dieu a fait l'homme à son image, dit la Religion, » or, Dieu est trinité. Donc l'homme est trinité.. .

» Mais, si l'homme est trinité, cette trinité qui est en » lui, doit être la loi même de sa nature Donc la parole » de Socrate et de l'oracle de Delphes, ou plutôt de tous » les sages et de tous les oracles : *connais-toi toi-même*,

(3) *Revue sociale*, 1847, p. 39.

» connais ta nature, doit être de connaître la Trinité,
» comme la loi même de l'homme. Toute morale doit
» découler de là. Mais si la morale doit en découler,
» l'ordre social, tout entier, doit en sortir. C'est ainsi
» que nous avons raisonné, et nous avons trouvé qu'en
» effet la loi de l'organisation sociale est une application
» du dogme de la Trinité. C'est cette application que
» nous appelons la Triade » (1).

Le principe d'organisation sociale de Pierre Leroux nous est maintenant suffisamment connu. S'il est plus spéculatif que pratique, il n'en est pas moins certainement fort beau et ne manque pas de grandeur.

III. — LE CIRCULUS

Après la partie dogmatique de la doctrine de l'Humanité, après la partie organisatrice, vient la partie de subsistance que Pierre Leroux appelle « *le Circulus.* »

Il nous suffira de faire une ou deux citations pour avoir une notion complète du circulus.

« Est-ce qu'avec toutes vos richesses, s'écrie Pierre
» Leroux, vous produisez quelque chose ? Non; c'est
» la nature qui produit tout, et quand vous pénétrez au
» fond de vos moyens de produire, l'industrie vous ren-
» voie à l'agriculture et celle-ci à vos fumiers. La nature
» a établi un circulus entre la production et la consom-
» mation. Nous ne créons rien, nous n'anéantissons
» rien ; nous opérons des changements. Avec des grai-
» nes, de l'air, de la terre, de l'eau et des fumiers, nous
» produisons des matières alimentaires pour nous nour-
» rir; et en nous nourrissant, nous les convertissons en

(1) *Revue sociale*, 1847, p. 49 et suiv.

» gaz et en fumiers qui en produisent d'autres ; c'est là
» ce que nous appelons consommer. La consommation
» est le but de la production, mais elle en est aussi la
» cause....

» Le Christianisme consacrait une de ses fêtes solen-
» nelles à enseigner à l'homme son affinité avec le limon
» de la terre : *pulvis es et in pulverem reverteris*. C'était
» la manifestation, par le culte, de ce circulus de la
» nature qui fait sortir le genre humain de la boue....

» L'homme est producteur de sa subsistance avec le
» concours de la nature et en vertu de cette puissance
» divine du limon terrestre d'où l'auteur de la vie l'a fait
» sortir » (1).

Nous n'en dirons pas davantage. Nous savons, par ces simples mots, en quoi consiste le *Circulus*, sur lequel le docteur Miltas a fait une conférence à la Souterraine en 1897. Le compte rendu de cette conférence n'ayant pas paru correct à M. Louis-Pierre Leroux, celui-ci a adressé au *Petit Centre* une lettre de protestation dans laquelle il venge aussi son père.

« En effet, Monsieur l'anonyme, écrit-il, Pierre Leroux
» n'a pas plongé ses mains dans un Panama ou un che-
» min de fer du Sud, à l'instar de certaines bandes (2)
» d'aujourd'hui. Il a préféré l'honnête misère. Et, comme
» Bernard de Palissy, qui brûlait le plancher de sa cham-
» bre pour créer des vases, aujourd'hui au Louvre, lui,
» en exil, sans le sou sur les bords de la Tamise, il a
» plongé ses mains dans les excréments humains, pour
» enseigner à l'Humanité la doctrine du *Circulus* ».

(1) *Revue sociale*, 1846, p. 88.

(2) Le rédacteur avait écrit dans son article : Pierre Leroux et *sa bande*.

§ III

DISCOURS AUX PHILOSOPHES

Dans le *Discours aux philosophes* qui est peut-être un de ses plus beaux ouvrages et qui ne ferait pas mauvaise figure à côté des *Paroles d'un croyant* ou du *Livre du peuple*, Pierre Leroux expose la situation de la société et de l'esprit humain, telle qu'elle se trouvait il y a cinquante ans. Ce qu'il disait de cette époque peut encore se dire de notre temps. Il n'y a rien de changé, si ce n'est toutefois le progrès réalisé qui, loin de tendre au perfectionnement de l'homme, accuse plutôt sa dégénérescence.

Les doctrines des philosophes du XVIIIe siècle avaient amené la Révolution française, c'est-à-dire le renversement de l'ancien ordre social en proclamant la formule mensongère : Liberté ! Égalité ! Fraternité.

Mais comme la Révolution s'est opérée dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre politique, elle ne peut se *terminer que par une réorganisation sociale.*

A l'exemple de l'individu, la société passe par les différentes phases d'enfance, de jeunesse, de virilité, de vieillesse ; puis elle meurt.

Pendant tout le moyen âge, les conditions fondamentales d'existence n'ont point été modifiées. « Durant cette » époque, l'homme a cru que la terre n'était qu'un lieu » d'épreuves conduisant soit à l'enfer, soit au paradis. » Et cet homme a vécu conformément à cette foi ; et la » société a été la conséquence de cet homme ainsi » limité ; et quand cette foi a dépéri, la société a dépéri ;

» et quand cette foi s'est éteinte, la société s'est » éteinte » (1).

La société, sans la religion, est une pure abstraction ; c'est une chimère qui n'a jamais existé. Au moyen âge, c'est la boussole qui dirige tout homme, à quelque degré qu'il soit placé sur l'échelle sociale.

« Or, maintenant, je le demande, où sont les principes » que vous donnerez comme une boussole aux jeunes » générations ? » (2). Il n'en est plus.

« Ainsi se forment de fragiles caractères pleins de » trouble et d'incohérence, ou de stériles et ingrates » natures, n'ayant d'autres règles que l'égoïsme. Et une » fois la vie ainsi commencée, elle continue de faux pas » en faux pas. L'enfant devient homme, époux et père ; » il voit s'élever autour de lui des berceaux et des tom- » bes ; et, à mesure, son cœur s'atrophie et se resserre, » ou se désole et se lamente amèrement : car plus sa » pensée devient grave, plus l'isolement se fait sentir, » plus la misère de l'homme réduit à ses propres forces » dans la solitude de cette société devient pénible et » affreuse. Sur tous les grands mystères qui enserrent la » vie humaine, comme sur tous les devoirs de cette vie, » la société silencieuse l'abandonne à lui-même ; pas » une leçon, pas un conseil, pas un appui » (3).

L'éducation qui manquait alors manque encore davantage aujourd'hui. Aussi, quel spectacle nous offre la société actuelle.

« Le ciel du moyen âge a disparu ; la croyance au » péché originel, à la rédemption et au paradis est » tombée ».

(1) *Discours aux Philosophes*, p, 9.

(2) *Discours aux Philosophes*, p. 18.

(3) *Discours aux Philosophes*, p. 20.

« La terre est toujours une vallée de larmes, mais les » malheureux n'ont plus de ciel.....»

« La vie présente est un labyrinthe où tout homme » doué de sympathie et d'intelligence est destiné à être » dévoré par la douleur et le doute..... » (1)

S'il n'y a plus de religion, où sera le frein des passions criminelles ?

« Vous avez effacé de leur cœur Jésus-Christ qui commandait aux hommes, au nom de Dieu, de s'aimer les » uns les autres, clame Pierre Leroux aux philosophes. » Mais savez-vous que c'est une horrible chose que de » conserver le bourreau, après avoir ôté le confes» seur ! » (2).

Dans la société d'autrefois, on souffrait l'inégalité terrestre, parce qu'on attendait la justice dans le ciel ; l'honneur reliait les hommes entre eux, l'inférieur estimait ses supérieurs. L'or a été substitué à l'honneur et c'est la matière aujourd'hui qui règne en souveraine. Qu'en résulte-t-il ? Ecoutons ici Pierre Leroux. Le passage est un peu long, mais il mérite d'être rapporté.

« Puisqu'il n'y a plus rien sur la terre que des choses » matérielles, des biens matériels, de l'or ou du fumier, » donnez-moi donc ma part de cet or et de ce fumier, a » le droit de vous dire tout homme qui respire.

— » Ta part est faite, lui répond le spectre de société » que nous avons aujourd'hui.

— » Je la trouve mal faite, répond l'homme à son » tour.

— » Mais tu t'en contentais bien autrefois, dit le spectre.

— » Autrefois, répond l'homme, il y avait un Dieu

(1) *Discours aux Philosophes*, p. 25 et 26.

(2) *Discours aux Philosophes*, p. 28.

» dans le Ciel, un paradis à gagner, un enfer à craindre.
» Il y avait aussi une société sur la terre, j'avais ma part
» dans cette société, car si j'étais sujet, j'avais au moins
» le droit du sujet, le droit d'obéir sans être avili. Mon
» maître ne me commandait pas sans droit, au nom de
» son égoïsme ; son pouvoir sur moi remontait à Dieu,
» qui permettait l'inégalité sur la terre. Nous avions la
» même morale, la même religion. Au nom de cette mo-
» rale et de cette religion, servir était mon lot, comman-
» der était le sien. Mais servir, c'était obéir à Dieu et
» payer de dévouement mon protecteur sur la terre. Puis,
» si j'étais inférieur dans la société laïque, j'étais l'égal
» de tous dans la société spirituelle qu'on appelait l'É-
» glise. Là, ne régnait pas l'inégalité, là, tous les hom-
» mes étaient frères. J'avais ma part dans cette Église,
» ma part égale, à titre d'enfant de Dieu et de co-héri-
» tier du Christ. Et cette Église encore n'était que le ves-
» tibule et l'image de la véritable Église, de l'Église cé-
» leste, vers laquelle se portaient mes regards et mes
» espérances. J'avais ma part promise dans le paradis
» promis, et devant ce paradis, la terre s'effaçait à mes
» yeux. Je reprenais courage dans mes souffrances, en
» contemplant dans mon âme ce bien promis à mon
» âme ; je supportais pour mériter, je souffrais pour
» jouir de l'éternel bonheur. Je n'étais pas pauvre alors,
» puisque je possédais le paradis en espérance. J'étais
» riche, au contraire, de tous les biens que je n'avais pas
» sur la terre ; car le Fils de Dieu avait dit : Bien heu-
» reux les pauvres sur la terre ! Et je voyais autour de
» moi toute une hiérarchie sociale qui, prosternée aux
» pieds de ce Fils de Dieu, m'attestait la vérité de sa
» parole. Dans toutes mes douleurs, dans toutes mes
» angoisses, dans toutes mes faiblesses, dans toutes mes
» passions, et presque dans le crime, la société veillait

» sur moi ; j'étais entouré d'hommes, mes égaux ou mes » supérieurs qui, comme moi, croyaient au Christ, au » paradis, à l'enfer. La milice de l'Église terrestre était à » mon service, pour me diriger et m'aider à gagner » l'Église céleste. J'avais la prière, j'avais les sacrements, » j'avais le Saint-Sacrifice, j'avais le repentir et le par- » don de mon Dieu. J'ai perdu tout cela. Je n'ai plus de » paradis à espérer ; il n'y a plus d'Église ; vous m'avez » appris que le Christ était un imposteur ; je ne sais s'il » existe un Dieu, mais je sais que ceux qui me font la » loi n'y croient guère, et font la loi comme s'ils n'y » croyaient pas. Donc je veux ma part de la terre. Vous » avez tout réduit à de l'or et à du fumier ; je veux ma » part de cet or et de ce fumier.

— » Travaille, lui dit encore le spectre qui représente » aujourd'hui la société : travaille, et tu auras ta » part.

— » Travailler ! je vous entends : vous voulez que je » continue à travailler pour des maîtres, des supérieurs, » comme je faisais entrefois. Mais je n'ai plus de maîtres, » je ne suis plus sujet. Nous sommes tous libres, tous » égaux. N'est-ce pas vous-mêmes, mes anciens maîtres » qui me l'avez appris ? Il y avait autrefois une raison » pour qu'il y eut des inférieurs dans la société ; il n'y » en a plus. Et vous voulez que j'obéisse encore ! je le » veux bien néanmoins, mais à condition que vous me » montrerez ceux à qui je puis légitimement obéir, obéir » sans me dégrader, sans mentir à ma conscience, sans » honte enfin et sans infamie. J'obéissais au roi, et le roi » s'appelait fils aîné de l'Église, tenait son pouvoir de » ses pères, et reconnaissait le tenir de Dieu. J'obéissais » aux nobles, qui eux-mêmes obéissaient au roi, et qui » tenaient également leur puissance de leurs pères, » mais, comme le roi, se soumettaient dans la morale

» et la religion à l'Église. J'obéissais aux prêtres qui » étaient les ministres de cette Église et qui servaient » d'éducateurs à tous. Hors de là, je ne devais obéissance » à personne. Je devais service au roi, service pour la » sûreté et les intérêts du royaume où de la chrétienté » tout entière, redevance aux nobles sur la terre des- » quels j'étais né, foi à l'Église et à ses représentants. » Mais jamais on ne me força d'obéir à des hommes de » lucre et d'égoïsme, à des hommes occupés de leur in- » térêt privé, à des hommes livrés à une seule passion, » l'avarice. Mais pourquoi parler d'obéissance, pourquoi » parler de maîtres, de supérieurs ? Ces mots-là n'ont » plus de sens. Vous avez proclamé l'égalité de tous les » hommes ; donc je n'ai plus de maitres parmi les hom- » mes... Rendez-moi l'égalité dans l'Église, ou donnez- » moi l'égalité dans la cité laïque. Vous m'avez ôté le » paradis dans le ciel, je le veux sur la terre » (1)...

Et c'est sur la terre, en effet, que Pierre Leroux veut donner le ciel à l'homme. Que ne revient-il donc lui-même à cette Église dont il décrit si bien l'influence sur l'état social du peuple ! On dirait notre société actuelle prise sur le vif. Nous n'avons rien à ajouter à ce tableau. Les philosophes démolisseurs du siècle dernier, en ruinant l'édifice religieux, ont réduit la société en poussière et la secousse a été si rude que l'équilibre n'a pu encore être rétabli. Et c'est l'aspect lamentable de cette société qui lui arrache ce cri épouvantable devenu la formule du socialisme contemporain.

« Au nom de la liberté même, de la liberté de chacun, » c'est l'égalité qui est la loi de tous. Donc, s'il y a » dans la société un inférieur en puissance, en richesse, » en quoi que ce soit, il a droit de réclamer. Et, si vous

(1) *Discours aux Philosophes*, pag. 32 et suiv.

» ne pouvez pas lui donner la raison de son esclavage et
» de votre liberté, de son malheur et de votre prospérité;
» il a droit de se mettre à votre place et de vous mettre à
» la sienne ; en termes consacrés, l'insurrection devient
» un droit » (1).

Cette logique est implacable, et, la religion ôtée, elle pourrait se justifier. C'est pour cela que le socialisme de Pierre Leroux n'a rien de commun avec le socialisme actuel.

L'anarchie civile, l'anarchie politique, ne va jamais sans être accompagnée de l'anarchie morale. Mais savez-vous d'où vient l'anarchie morale? De ce que la femme est dépouillée de son droit d'égalité avec l'homme. Telle est du moins l'opinion de Pierre Leroux. Si nous avons été d'accord avec lui au sujet de l'influence de la religion sur l'état social d'un peuple, nous nous séparons complètement de lui, relativement à l'émancipation de la femme.

« L'amour est une forme de l'égalité ou de la justice,
» de même que l'égalité ou la justice est une forme de
» l'amour. Or, le Christianisme donnait l'égalité sous la
» forme de l'amour, à la femme dans le paradis pro-
» mis » (2).

Mais, suivant J. de Maistre, « le cœur de la femme est l'instrument le plus actif et le plus puissant pour le mal comme pour le bien ».

« Avant d'effacer l'Evangile, dit-il encore, il faut enfermer les femmes ou les accabler par des lois épouvantables telles que celles de l'Inde ».

La nature de la femme est d'aimer ; donc, ou la société pourra lui donner la règle du bien en lui montrant la voie véritable de l'amour, ou elle ne le pourra pas. Dans

(1) *Discours aux Philosophes*, p. 41
(2) *Discours aux Philosophes*, p. 56.

ce dernier cas, pourquoi lui reprocher de devenir l'*instrument funeste d'une corruption universelle qui atteint les parties vitales de l'Etat.*

« Lorsque la femme, qui est le sentiment dans la » nature humaine, se lance dans le mal, parce qu'elle ne » sait plus où est le bien, et que l'ancien bien n'étant » plus le bien, la règle du bien lui fait défaut, il est » impossible que la société ne s'abîme vite et avec » fracas..... »

« L'égoïsme pour loi, le plaisir pour but, va, société, » avec ces deux pilotes, tu ne peux manquer de trouver » bientôt le naufrage que tu cherches.... » (1)

« Dans quelques générations, les hommes contempleront avec pitié cette France du XIX[e] siècle que » quelques-uns présenteraient volontiers comme le terme » de la civilisation » (2).

Rien n'est plus vrai que cette parole de Pierre Leroux : « Je voudrais voir le bonheur et la paix régner parmi les » hommes, et je vois de toutes parts, la guerre et l'adversité, j'aime la justice et je ne trouve que le hasard » (3).

Lisons un peu plus loin : « La terre est devenue un » inconcevable problème. Il semble que la nature avait » donné à chaque homme sa destination ; chacun avait » un but à atteindre, ils devaient y marcher tous ensemble, se secourant, s'animant, se guidant les uns les » autres ; mais faute d'un soleil qui les éclaire, ils prennent chacun une route différente de celle que la nature » leur avait donnée ; ils se heurtent, se combattent, » s'égorgent ; et les plus heureux marchant sur le corps » de leurs frères, arrivent à la fin de leur vie sans avoir

(1) *Discours aux Philosophes*, p. 68.
(2) *Discours aux Philosophes*, p. 73.
(3) *Discours aux Philosophes*, p. 75.

» vu autre chose qu'une horrible et ridicule mêlée dans
» d'épaisses ténèbres.... »

« Oui, voilà la vie ; et comme s'il fallait un signe pour
» en montrer l aridité et le froid glacial, vous entrez dans
» cette vie sans solennité, sans bénédiction, vous en
» sortez de même. L'homme ne sait plus dire un seul mot
» sur le berceau ni sur la tombe ; la statistique y a rem-
» placé la religion et la poésie ; quand un homme naît,
» quand un homme meurt, on inscrit son nom sur un
» registre... » (1).

Tous les tableaux que Pierre Leroux trace dans cet ouvrage sont de main de maître. Il aurait photographié la société actuelle que le portrait ne serait pas plus exact.

Le désarroi est partout.

« Je demande aux philosophes qui gouverne le
» monde ? Ils me répondent : Le hasard.

» Quel est le mobile des actions humaines ?

» L'égoïsme.

» Qu'est-ce donc que l'humanité ? Nous n'en savons
» rien.

» D'où vient-elle ? où va-t-elle ? Nous n'en savons
» rien.

» Quoi ! n'y a-t-il donc pas une vérité à laquelle je
» puisse m'attacher ?

» Pas une » (2).

La science elle même voudrait faire croire à la fatalité. Et, par son système de phrénologie, Gall n'a-t-il pas contribué au développement de cette doctrine ?

Sans doute il y a deux sortes de liberté : la liberté naturelle et la liberté qu'on appelle morale.

(1) *Discours aux Philosophes*, p. 76.
(2) *Discours aux Philosophes*, p. 80,

La liberté naturelle est celle des animaux qui obéissent à leurs instincts.

La liberté morale est celle de l'homme qui donne à ses instincts leur direction.

L'homme dénué de liberté morale s'abandonnerait donc à la liberté naturelle.

Mais puisqu'il n'y a plus de société véritable, y a-t-il au moins la famille ?

Pas davantage.

Ah ! alors, vous devez au moins avoir des chants pour endormir mes douleurs ?

Rien non plus. Car la poésie de l'époque n'est que la poésie du doute.

« Faux-semblant de société ne parle pas d'honneur, » tu ne peux en décerner ; ne parle pas de honte, tu ne » peux en infliger ; ne parle pas de justice, car, aussi » aveugle, aussi dénuée de principes que les malheu- » reux ou le coupable que tu condamnes, quand tu » punis, tu n'es qu'une force brutale, et ton juge n'est « qu'un bourreau » (1).

Mais voici qui est presque prophétique : « Aux gran- » des époques de rénovation, lorsqu'un ordre social » tombe et qu'un monde nouveau va naître, le génie du » mal semble se déchaîner sur la terre » (2).

N'est-ce pas pour notre temps que Pierre Leroux a dit cela ?

« L'esprit humain ne peut pas concevoir le présent » sans avenir ; donc il délaissera l'idolâtrie du présent » pour chercher l'avenir. L'esprit humain ne peut pas » concevoir la réalité sans idéal ; donc il reviendra à » lidéal. Il ne conçoit le désordre que parce qu'il con-

(1) *Discours aux Philosophes*, p. 89,

(2) *Discours aux Philosophes*, p. 90.

» çoit l'ordre; donc l'ordre renaîtra. Il ne croit au hasard » que parce qu'il est de sa nature de croire à la provi- » dence; donc il abandonnera le culte du hasard pour » le culte de la providence. Il n'est athée que parce » qu'il est de sa nature de croire en Dieu et d'aimer » Dieu ; donc il quittera l'athéisme et reviendra à Dieu. » De même que l'ombre n'existe que par la lumière et à » cause d'elle, de même le fini et toutes ses formes » n'existent que par l'infini et à cause de lui. La mort » est l'ombre de la vie, le mal est l'ombre du bien, l'idée » de hasard est l'ombre de l'idée de providence, l'a- » théisme est l'ombre de la conception naturelle de Dieu. » Toutes ces idées de fini absolu, de présent absolu, » d'athéisme enfin, sont des idées négatives qui n'ont » par elles-mêmes aucune existence. C'est, dans notre » âme, l'ombre d'un nuage qui passe entre Dieu et » nous » (1).

Le mal est grand, mais l'excès du mal amène toujours le bien. « Et la vie reviendra pour la société quand elle » se connaîtra elle-même, et que, sentant le mal qui est » en elle, elle se repentira » (2).

Espérons que ce vœu sera bientôt rempli et fasse le ciel que les nouveaux temps soient proches (3).

(1) *Discours aux Philosophes*, p. 92.

(2) *Discours aux Philosophes*, p. 94.

(3) Dans le remarquable discours que M. Brunetière a prononcé récemment à Besançon, l'éminent académicien prouve le mouvement actuel qui entraîne vers le catholicisme toutes les grandes intelligences de notre époque. Heureux symptômes que nous saluons avec bonheur, « Partout où j'ai passé, dit-il, j'ai pu constater que le catholicisme c'était la France, et la France c'était le catholicisme.... Tel est aujourd'hui l'état du monde civilisé qu'un français ne saurait rien faire contre le catholicisme qu'il ne le fasse au détriment de la France.... » paroles magnifiques qui réconfortent les cœurs vraiment français.

Nous avons fait au *Discours aux philosophes* de longs emprunts. Nous regrettons de ne pouvoir, à cause des bornes que nous nous sommes imposées, les multiplier encore, car nous considérons cet ouvrage comme le vrai chef-d'œuvre de Pierre Leroux.

§ IV

DISCOURS AUX POLITIQUES

Le *Discours aux philosophes* avait produit, lors de son apparition, une grande impression sur le public. Et Sainte-Beuve écrivait dans le *National* du 21 juillet 1832, un article à ce sujet qui contenait cette phrase étonnante : « Qu'avez-vous besoin de soulever des questions religieuses ? Ce n'est pas là qu'est la plaie du siècle. Qu'a à faire la religion avec les choses d'ici-bas ? Il y a une loi morale qui suffit aux honnêtes gens ».

Pierre Leroux répondit par le *Discours aux politiques*, dans lequel il essaya d'indiquer « la politique sociale et » religieuse qui convenait à son époque ».

Il traite la chose avec grande envergure et remontant aux principes, il commence par s'occuper du législateur.

Assimilant les législateurs comme Moyse, Lycurgue, Numa, Jésus-Christ qu'il confond avec eux, Mahomet, Napoléon, à des révélateurs, il déclare que la société se ferait illusion si elle attendait désormais d'autres révélateurs, d'autres messies, d'autres principes que ceux qui pourraient résulter de la représentation nationale à qui il importe de donner la grandeur, la science et l'autorité des conciles qui ont été les vrais législateurs ou révélateurs de l'Eglise.

I.— Aussi fervent que fidèle disciple de Rousseau, l'inspirateur de Robespierre et de tous les hommes avancés de la Révolution française, Pierre Leroux s'efforce de démontrer la vraie théorie de la souveraineté du peuple.

Pour que cette souveraineté existe, il faut tout d'abord la science, c'est-à-dire la religion qui donne le souffle de l'existence.

Pour donner des lois aux hommes, a dit Rousseau, dans le contrat social, il faudrait des Dieux ; et, pourtant, c'est le peuple qui doit être l'auteur des lois auxquelles il est soumis. Profonde erreur, puisque l'homme est non seulement obligé à respecter les lois qu'il fait, mais encore à observer celles que Dieu lui a données !

Dans la théorie de la souveraineté du peuple, le législateur est distinct du souverain ; il précède le souverain « comme l'inventeur d'une machine précède l'ouvrier qui la fait marcher ».

Avant la souveraineté du peuple, Rousseau veut donc un législateur, un révélateur, une intervention quelconque.

Pierre Leroux ne partage pas tout à fait l'avis de son maître. Il croit à l'esprit humain et non à des hommes, car selon lui, le législateur n'est que « l'initiation qui » peut rendre réelle et durable la doctrine politique de la » souveraineté du peuple ».

La doctrine de la souveraineté du peuple a subi de nombreuses variations. On l'a vue dans le consentement général, dans les rois, dans les nobles, dans les prêtres, dans la raison.

La souveraineté, disent les uns, est dans le peuple, le vrai législateur, *c'est tous : Socialisme.*

Elle est dans la raison disent les autres ; c'est chacun : *Individualisme.*

Enfin, ajoutent les troisièmes : elle est en Dieu, le vrai

législateur ; c'est quelqu'un ou quelques-uns, ce n'est pas tous, ce n'est pas chacun : *Révélation*.

Autant de formules incomplètes et fausses auxquelles Pierre Leroux oppose celle-ci :

Le vrai législateur, *c'est chacun par tous*, *au moyen de la science et de l'amour* ou réciproquement *tous par chacun* au moyen de la science et de l'amour, ou encore le vrai législateur, c'est la *science et l'amour* par chacun et par tous.

L'œuvre de Rousseau n'a été qu'une prophétie de la religion de l'avenir.

Toutes les révolutions sont, avant tout, religieuses ; et il ne peut en être autrement. Une révolution n'est faite que pour changer un état de choses quelconque. Mais ce n'est que par des lois qu'un état de choses peut changer. Or, pas de lois sans législateur ; pas de législateur sans Dieu. D'où, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, l'essence de toute révolution est d'être religieuse.

La Révolution française ne fut pas autre chose « qu'un » conflit armé des diverses opinions religieuses et philo- » sophiques du XVIII[e] siècle ». Et c'est parce qu'elle voulut remplacer le Christianisme par une religion nouvelle, qui était absurde, qu'elle ne put rien établir de durable en politique.

En commentant le premier article de la Constitution de 1793, qui débutait ainsi: « Le peuple français proclame, » en présence de l'Être suprême, la Déclaration suivante » des droits de l'homme et du citoyen ». Robespierre disait que « l'athéisme était aristocratique ; que l'idée d'un grand Être qui veille sur l'innocence opprimée et qui punit le crime triomphant était toute populaire ».

L'idée religieuse s'impose tellement aux esprits que les hommes de la Révolution ne purent s'en affranchir. Écoutons encore Robespierre dans le rapport qu'il fit à la

Convention, le 18 floréal an II (7 mai 1794), sur la nécessité des idées religieuses et morales en harmonie avec le principe républicain. « Si l'existence de Dieu, dit-il, si l'immortalité de l'âme n'étaient que des songes, elles seraient encore les plus belles de toutes les conceptions de l'esprit humain ».

A la suite de ce rapport, la Convention fit un décret sur le culte.

On demeure étonné de l'aveuglement dans lequel peuvent tomber des hommes de génie égarés par la passion. Ils reconnaissent la nécessité d'une religion, mais à la condition que cette religion ne sera pas le Christianisme. Ils renversent les autels du Christ, mais ils en élèvent à Satan. Ils tuent, ils assassinent l'Eglise, mais volontiers ils se rendent à la clairière pour donner au Bouc des baisers impurs.

Quoi qu'en ait pensé Rousseau, quoi qu'en ait dit Robespierre « l'amour sacré de la patrie, l'amour plus sublime et plus haut de l'Humanité » ne s'élèvera jamais à la hauteur d'une religion. Ce ne sera toujours qu'un fétiche voué à la mort, que l'assaut vain et impuissant de la créature contre son créateur.

Si Rousseau a posé la question de la Souveraineté du peuple, il ne l'a pas résolue. Inspirateur de la fameuse formule : « Liberté, Egalité, Fraternité » il n'a pas eu la science de cette formule. Il n'a produit que les prolégomènes de cette science, de la religion nouvelle, du nouveau législateur.

Législateur, l'Assemblée constituante ne l'a pas été. La Convention a essayé de l'être avec Robespierre, mais Robespierre n'étant pas plus complet que Rousseau, les choses en sont restées là.

Pierre Leroux espère dans l'avenir préparé par la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, et l'on

sent combien ces principes lui sont chers lorsqu'il s'écrie :

« Hommes illustres de la Convention, vous sentiez » profondément l'avenir ; mais vous n'avez eu qu'un » moment et c'était au milieu du carnage. Affranchis- » seurs à la fois et initiateurs, vous avez fait tout ce que » vous pouviez faire ; vous avez dit le dernier mot sur le » passé et le premier sur l'avenir ; vous avez nié la so- » ciété du passé et vous avez affirmé un Dieu nouveau, » une Humanité nouvelle » (1).

Il a la foi robuste : « le dix-neuvième siècle, dit-il » encore, marche vers une encyclopédie pleine du senti- » ment de Dieu, et vivifiée par la charité, c'est-à-dire, » vers une religion » (2).

Ce n'est pas la seule illusion qu'il ait eue.

Pour conclure, il fait un petit catéchisme où nous lisons cette demande :

D. — « Vous croyez donc à l'avènement d'une science » religieuse qui donnera à la politique le moyen de » résoudre son problème ? Trouver une forme d'asso- » ciation par laquelle chacun s'unissant à tous, n'obéisse » pourtant qu'à lui-même et reste libre.

R. — » Oui, je ne croirais pas en Dieu, si je ne croyais » pas que ce problème sera résolu.

D. — » Pourquoi Rousseau qui l'a posé, n'a-t-il pu le » résoudre ?

R. — » Le génie d'un homme, même le plus grand, » trouve des impossibilités, l'Humanité conduite par » Dieu n'en trouve pas » (3).

Puis il déclare :

(1) *Discours aux politiques.*

(2) *Discours aux politiques.*

(3) *Discours aux politiques*, t, 6. p. 222.

Que la science religieuse est nécessaire, indispensable;

Que sans elle la science politique n'existe pas ;

Que la religion et la société sont synonymes ;

Que la question fondamentale de la politique est de savoir où *gît la souveraineté.*

Et que le vrai souverain est chacun par tous, au moyen de la science et de l'amour.

Ce n'est pas par défaut de déductions logiques que le raisonnement pêche, mais par la base. Les conséquences d'un principe faux (nécessité de remplacer le Christianisme par une religion nouvelle) ne peuvent aboutir qu'à une conclusion fausse, la religion de l'avenir, que nous connaissons déjà.

II. — De la notion théorique du gouvernement, Pierre Leroux passe à la connaissance pratique. Mais cette idée pratique ne consistant que dans l'examen de la situation politique de la France à l'époque où il écrivait son ouvrage, nous n'y trouvons guère autre chose que l'histoire d'un passé qui n'a pour notre sujet qu'un intérêt secondaire.

Qu'il soit nécessaire de préparer au législateur la matière de la législation et les solutions qu'elle comporte.

Que le gouvernement représentatif se soit trouvé, en 1832, à une période d'abaissement.

Qu'on ait essayé d'appliquer la constitution anglaise à la France.

Que la France soit tombée dans une fausse imitation de cette constitution.

Ce sont questions historiques qui sortent de notre cadre.

De cette longue discussion, nous ne voulons retenir que cette assertion de Pierre Leroux : « notre époque est

l'enfantement d'une société nouvelle » ce qui est encore vrai aujourd'hui: et « *cette société* sera une démoeratie pure et par conséquent une religion » ce que l'avenir dira.

Mais où Pierre Leroux se trompe, c'est lorsqu'il croit que la religion se décrète comme une simple loi. Il pense que la religion peut se réduire à un contrat civil et laïc. Il confond la réglementation du culte, ou religion de l'Humanité, avec le dogme qui fait l'essence de *la* religion. Nous ne disons pas *une* religion, car pour nous, il n'y a et il ne peut y avoir que religion catholique, apostolique et romaine. Elle seule a pour base la révélation diviné. Les révélations dont parle Pierre Leroux n'ont rien de comparable et ne représentent, en définitive que la somme des différentes notions religieuses émanant de la pensée des hommes et qui ont la presse pour instrument de propagation.

Toutefois, si cette partie du discours ne contient plus d'actualités, on en peut citer deux phrases qui sont d'une application constante pour notre pays.

La première vise l'instruction publique : « Mais il a » été démontré que l'instruction sans morale est plus » nuisible qu'utile au peuple, et voilà même la statistique » qui vous prouve que cette chétive instruction loin, de » tarir les délits et les crimes, semble au contraire » les multiplier. Ce n'est donc pas seulement d'instruc- » tion que le peuple a besoin, mais d'éducation. Or, sur » quoi pouvez-vous fonder une éducation morale sinon » sur un système de croyances embrassant le passé, le » présent et l'avenir de l'Humanité, les rapports des » hommes entre eux et les rapports de l'Humanité et de » chaque homme avec Dieu ? »

La deuxième a trait à la décadence de notre influence » politique extérieure : « Si la France est divisée en par-

» tis, si sa vie se consume en discussions stériles, si le » caractère national se corrompt, si les mœurs s'altèrent, » si le gouvernement s'affaisse, si le scepticisme nous » dévore, si l'art retourne à la barbarie, il en faut accuser » l'abaissement de notre politique extérieure ».

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil !

§ V

LA PLOUTOCRATIE

La République de 1848 venait d'être proclamée ; et depuis peu de jours Pierre Leroux était maire de Boussac, lorsqu'il remit sous ses presses, le 10 mars 1848, « *La Ploutocratie* » qui avait été publiée cinq ans auparavant, par la « *Revue indépendante* ».

Dans quelques lignes de préface qu'il écrit en tête de cette édition, Pierre Leroux pousse cette exclamation : « Puisse la République ne pas être une ploutocratie ! »

N'ayant pas plus d'actualité pour nous que la *Dîme royale* de Vauban, la *Ploutocratie*, qui lui est bien inférieure, s'appuie sur les données de la statistique pour arriver à faire connaître la situation économique de la France. Puis, d'un étude sur le *Salaire* et sur le *Revenu net*, Pierre Leroux arrive à cette conclusion :

« La France produit au minimum, par le travail et » l'association de tous ses citoyens, neuf milliards de » revenus.

» Sur ces neuf milliards, il y en a, au minimum trois » milliards huit cents millions, formant le revenu net de » la France, qui sont concentrés dans les mains d'un » groupe de deux cent mille propriétaires....

» Ce cumul de la richesse et de la politique constitue

» l'espèce de gouvernement que nous avons nommé « Ploutocratie (1) ».

A proprement parler, ce livre n'est qu'un développement de cette thèse : *La France est gouvernée par les riches* ; ce qui n'avait pas besoin d'être démontré, puisque c'était chose non contestée lors de la publication de l'ouvrage.

Après avoir essayé, dans la première partie, de prouver qu'à l'exemple de l'Angleterre, ce sont les riches qui tiennent en France le gouvernement entre leurs mains, Pierre Leroux s'efforce de démontrer dans la seconde, que le revenu net de la France ne se trouve que dans les mains d'un petit nombre d'hommes qui en sont, en même temps, les dispensateurs (2).

Mais si ce gouvernement n'a pas le don d'agréer à Pierre Leroux, l'écrivain n'en donne pas bien explicitement les raisons. Qu'importe en définitive d'être gouverné par les plus riches, par ceux qui le sont moins, ou par ceux qui le sont pas du tout, pourvu que la forme du gouvernement apporte aux gouvernés la plus grande somme de bonheur possible, puisque tout gouvernement ne doit avoir pour but que le bonheur des peuples qui y sont soumis ?

(1) *La Ploutocratie*, page 260.

(2) D'après les renseignements fournis par l'administration des contributions directes, il existe aujourd'hui 8.500.000 propriétaires de propriétés bâties en France. En calculant qu'un chef de famille représente en moyenne quatre personnes, on arrive à trouver 34.000.000 de propriétaires sur une population de 38.000.000 d'habitants.

Depuis 1830 et l'apparition de la Ploutocratie, les impôts directs ont passé de 260 à 541 millions, les impôts indirects de 466 à 1.991 millions : le produit des monopoles et exploitations industrielles de l'Etat s'est élevé de 105 à 657 millions. Enfin les ressources totales du budget qui étaient en 1830 de 962 millions se sont élevées en 1896 à 3.507.554.993 francs.

La distinction énoncée par Robespierre dans la *Déclaration des droits de l'homme*, article XIII. « Il y a des citoyens dont les revenus n'atteignent pas la subsistance... il y en a d'autres dont les revenus excédent la subsistance » ne disparaîtra jamais. Aucune forme de gouvernement n'abolira cet état de choses, et l'égalité rêvée par Pierre Leroux est encore loin de sa réalisation. Il n'est point d'institution humaine qui puisse prévaloir contre cette parole du Christ : « *Il y aura toujours des pauvres parmi vous.* »

§ VI

DE LA RECHERCHE DES BIENS MATÉRIELS

Jusque-là, nous n'avons pu voir, dans les ouvrages que nous avons analysés, la doctrine socialiste de Pierre Leroux très clairement exprimée. Ses idées sur la philosophie, sur la religion, sur l'économie politique, sur le gouvernement, sur l'état de la société, sur les principes de liberté, d'égalité, de fraternité ne nous paraissent être qu'un acheminement vers la synthèse de sa doctrine.

Peut-être pénètrerons-nous un peu plus avant dans la question en lisant les longs articles, publiés en 1845, dans la *Revue sociale* sur la *Recherche des biens matériels* ou de l'*Individualisme et du Socialisme.*

Après l'échauffourée de la rue Transnonain, Pierre Leroux écrivit dans la *Revue encyclopédique* une page où il flétrissait l'amour du lucre, l'appétit insatiable des richesses : « Le palais de la Bourse, disait-il, a remplacé Notre-Dame, et nous ne connaissons d'autre bla-

» son que les livres de caisse tenus en partie double. »

Mais comme le bien surgit souvent de l'excès contraire, Pierre Leroux, qui ne manque pas d'optimisme, n'augure pas trop mal de cette préoccupation exclusive des choses matérielles, car, « c'est, pense-t-il, un gage de rénovation. » « pas d'évolution qui ne soit en » même temps matérielle, morale et intellectuelle. Il en » a été ainsi pour le Christianisme, pour le Protestan- » tisme, pour la Philosophie, qui se suivent comme les » actes d'un drame. Ce sont trois phases successives » superposées les unes aux autres. »

Décidément Pierre Leroux n'avait qu'une faible idée de la vitalité du Christianisme. Est-ce que le vrai Christianisme ne domine pas de toute la hauteur infinie de sa Puissance le Protestantisme et la Philosophie ? Au lieu d'être des superpositions, le Protestantisme et la Philosophie ne sont que quelques obstacles que le Christianisme a trouvés sur son chemin, mais qui ne sauraient arrêter sa marche divine. Il en a rencontré bien d'autres !

Pierre Leroux ne condamne pas la recherche des biens matériels, puisqu'aucune « de nos facultés les plus géné- » reuses ne peut s'exercer sans l'intermédiaire de ces » biens. » Donc rien de plus légitime que leur recherche par ceux qui n'en possèdent pas et leur conservation par ceux qui les possèdent. La difficulté est de placer dans de justes limites l'aspiration des uns à ces biens (socialisme), et leur conservation par les autres (individualisme), de trouver en un mot, sur ce point, un terme de conciliation.

Les deux pôles égaux de la science sociale sont liberté et société. Sans société, l'individualisme n'a plus de bornes. Sans liberté, l'égalité n'est plus possible. Du défaut de société naît l'individualisme, du défaut de

liberté provient le socialisme, deux systèmes opposés que Pierre Leroux réprouve également, s'ils cessent d'être maintenus dans de justes limites.

« Depuis quelques années, écrivait Pierre Leroux en » 1845, on s'est habitué à appeler socialistes tous les » penseurs qui s'occupent de réformes sociales, tous » ceux qui critiquent et qui réprouvent l'individualisme, » tous ceux qui parlent sous des termes différents de » providence sociale, et de la solidarité qui unit ensemble » non seulement les membres d'un Etat, mais l'espèce » humaine tout entière; et, à ce titre, nous-même, qui » *avons toujours combattu le socialisme absolu*, nous som- » mes aujourd'hui désigné comme socialiste. Nous som- » mes socialiste, sans doute, mais dans le sens où nous » le sommes : nous sommes socialiste si l'on veut enten- » dre par socialisme la doctrine qui ne sacrifiera aucuns » des termes de la formule : Liberté, Egalité, Fraternité, » Unité, mais qui les conciliera tous »...

Et il ajoutait : « Nous ne sommes ni individualiste, » ni socialiste, en prenant ces mots dans leur sens » absolu. Nous croyons à l'individualité, à la personna- » lité, à la liberté ; mais nous croyons aussi à la so- » ciété » (1).

« La perfection de la société est en raison de la liberté » de tous et de chacun. Adopter soit l'individualisme, » soit le socialisme, c'est ne pas comprendre la vie. La » vie consiste essentiellement dans les relations divines » et nécessaires d'êtres individuels et libres. L'indivi- » dualisme ne comprend pas la vie, car il nie cette rela- » tion. Le socialisme absolu ne la comprend pas davan- » tage, car en faussant cette relation, il la détruit. Nier » la vie ou la détruire, voilà l'alternative de ces deux

(1) *Revue sociale 1845*, p. 22,

» systèmes dont l'un par conséquent, ne vaut pas mieux » que l'autre » (1).

Les extraits que nous venons de donner vont certainement surprendre ceux qui se disent les disciples de Pierre Leroux, sans le connaître.

Le caractère propre du socialisme de Pierre Leroux, sa nuance particulière commence à nous apparaître. Il est l'ennemi avoué, irréconciliable de l'individualisme. Et procédant toujours avec la même méthode d'élimination qui consiste à éloigner de son sujet l'entourage qui l'obscurcit, il va, pour le laisser en pleine lumière, écarter de lui les diverses formes d'individualisme qu'il appelle :

La royauté capitaliste des juifs.

Le malthusianisme ou l'économie politique anglaise.

La doctrine religieuse du paupérisme.

La puissance du capital et sa relation avec le travail.

I. — « A mesure que le temps marche, le monde devient moins terne, moins glacial, parce que la Bourse » de Londres, la Bourse de Paris ont remplacé les églises et les cathédrales (2). L'amour du gain a pris la » place de tous les amours, et le monde actuel ne connaît rien de supérieur à l'argent... que l'or ». Voilà ce que Pierre Leroux appelle l'esprit juif, esprit de lucre, de négoce, d'agio, importé par la nation juive au milieu de tous les autres peuples.

Cet esprit n'est pas autre chose qu'une des formes de la guerre que l'homme, dans son aveuglement, livre à son semblable. Le lucre n'est pas autre chose que la conquête. La conquête c'est la guerre. La manière de faire

(1) *Revue Sociale*, 1845 p. 22.
(2) [illegible] p. 56.

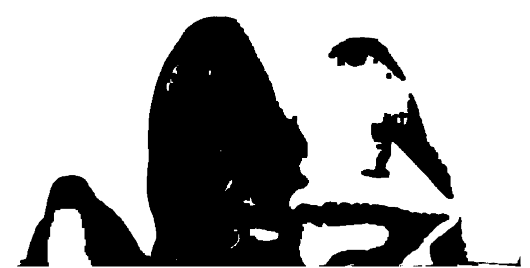
la guerre a seule changé. Le régime de la féodalité n'est pas fini, il est transformé; à la puissance des seigneurs s'est substituée la puissance du veau d'or, la puissance de l'industrie et, selon le mot de Saint-Simon, l'argent est devenu *la force dominatrice.*

II. — Après avoir combattu cette première forme de l'individualisme, Pierre Leroux passe au Malthusianisme.

Malthus, à la suite de son maître, Herrenschwand, avait émis contre le prolétariat, cette inique sentence. « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si les riches n'ont pas besoin de son travail, est réellement de trop sur la terre ; au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller et elle ne tardera pas à mettre elle-même cet ordre à exécution ».

Cet impitoyable arrêt formait la base du système des économistes de l'école anglaise. Il se trouva également en France, des hommes politiques pour l'adopter ; et parmi eux nous pouvons citer un ministre de Louis-Philippe, Duchâtel. Cette doctrine, aujourd'hui oubliée, sinon en pratique, du moins en théorie, ne fait plus l'objet de discussions. Mais il y a cinquante ans, elle préoccupait les esprits et Pierre Leroux en appela magnifiquement du jugement de Malthus au tribunal de l'Evangile. Son plaidoyer a l'intérêt des *Mémoires de Beaumarchais*. Nulle part Pierre Leroux ne se montra polémiste plus habile, plus sensé, plus éloquent. En opposant l'Évangile à Malthus, il est sorti victorieux d'une lutte qui n'a point survécu.

III. — Peut-être va-t-il un peu loin lorsqu'il reproche au P. Lacordaire de faire de l'économie politique an-



glaise. Car le grand prédicateur a raison de prétendre qu'il y aura toujours une humanité *riche* et une humanité *pauvre*. Il voit l'humanité telle qu'elle est, tandis que Pierre Leroux voudrait la voir telle qu'elle devrait être. Nous sommes certain que le P. Lacordaire connaissait l'homme aussi bien que Pierre Leroux, qu'il savait son *Pater* comme lui, et qu'autant que lui il avait au cœur l'amour de son semblable.

L'école malthusienne défend l'aumône, le Christianisme conseille la charité, Pierre Leroux accuse le capital de tous les maux et il fait un Christianisme démocratique à sa manière.

Montalembert qui a une certaine autorité en la matière, dit au contraire : « Je ne peux me défendre de sou» rire quand j'entends déclarer que le Christianisme c'est » la démocratie.... J'ai passé ma jeunesse à entendre » dire que le Christianisme c'était la monarchie. J'ai lutté » vingt ans et non sans quelque succès, contre cette vieille » erreur. Je lutterais vingt ans encore si Dieu me les » donnait, contre cette nouvelle prétention ».

Aux conséquences terribles du malthusianisme, Pierre Leroux oppose la doctrine de la Bible : *croissez et multipliez* et celle de l'Évangile. Assurément la question de subsistance est du domaine de l'économie politique ; mais doit-elle prévaloir contre les lois de la morale ? N'est-ce pas faire preuve de sagesse que de s'en remettre sur ce point à la providence de Dieu ?

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

L'œuvre des économistes anglais arrive au même résultat que Pharaon qui faisait périr les enfants des Israélites, de peur qu'ils ne devinssent trop puissants ;

et qu'Hérode qui ordonnait le massacre des innocents, de crainte de voir un nouveau roi lui disputer sa couronne.

Puis faisant plaider en faveur de sa thèse, les savants, les politiques, les artistes, les industriels, Pierre Leroux met ces paroles dans la bouche du Christ :

« Non, les savants n'ont pas dit la vérité. C'est moi » qui suis la vérité et la vie. Vous voulez vous manger » les uns les autres ; vous voulez manger les enfants ! » O monstres ! O insensés ! Vous ne croyez donc pas « en Dieu, notre Père céleste ! vous ne croyez donc pas à » la promesse, au Salut ! Eh ! bien ! mangez-moi d'a- » bord, mangez ma chair et buvez mon sang. »

Et il dit encore :

« Les hommes ont bu le sang de Jésus-Christ et » mangé sa chair pendant dix-huit siècles ; et les voilà » retombés dans leur effroi sacrilège ! Ils n'ont pas com- » pris le mystère de l'Eucharistie » (1).

A cause de ces belles paroles, nous pardonnerons beaucoup à Pierre Leroux.

IV. — A la doctrine du capital, Pierre Leroux a opposé l'Évangile ; il continue son plaidoyer en lui objectant la tradition constante du Christianisme. Considérant le capital comme la pierre d'achoppement de son système social, il en condamne l'abus à l'égal d'une chose inique et coupable, comme l'usure elle-même.

S'appropriant la réponse que Godwin fit à Malthus :

« Non, dit-il, ce n'est pas la loi de la Nature, ce n'est que » la loi d'un état social très factice qui entasse sur une » poignée d'individus, une si énorme surabondance et

(1) *Revue Sociale* 1845, page 78

» leur prodigue aveuglément les moyens de se livrer à
» toutes les folles dépenses, à toutes les jouissances du
» luxe et de la perversité, tandis que le corps du genre
» humain est condamné à languir dans le besoin, ou à
» mourir d'inanition » (1).

Puis il commente ces paroles :

« Cette réponse était d'autant plus facile à faire qu'elle
» se trouve dans tous les monuments de la religion et
» des lois. Ouvrez le Lévitique et le Deuteronome, vous
» l'y trouverez : ouvrez l'Evangile, elle y est ; consultez
» les Pères, tous leurs écrits en sont l'expression faite
» avec une verve inépuisable ; interrogez les décrets des
» Conciles, vous la verrez exprimée sous la forme de pres-
» criptions et d'anathèmes ; consultez le Droit économi-
» que, il vous la fournira ; enfin si vous voulez vous en
» tenir aux traités des jurisconsultes, lisez Domat et
» Pothier, ou bien prenez le texte des anciennes ordon-
» nances ; ou même interrogez seulement l'esprit de
» notre législation actuelle, que l'économie politique an-
» glaise, grâce à Dieu, n'a pu encore pervertir totalement
» et faire dévier de la vérité » (2).

Aussi, lorsqu'il déclare que ce qu'on appelle *défaut de subsistance* ne provient que de l'égoïsme du capital, il a beau jeu pour démontrer : que c'est le capital qui tue l'humanité ; que la multiplication de l'espèce humaine, loin d'être un signe d'affliction, est au contraire une preuve de prospérité ; que le capital qui est une bonne chose dans certaines mains, peut devenir un instrument de mal dans celle de l'égoïsme.

Dire que la subsistance ne peut croître qu'en propor-

(1) Recherches sur la Population.
(2) *Revue Sociale* 1845, page 84.

tion indirecte avec la population, c'est mal comprendre la providence de Dieu ; ce qui fait dire spirituellement à Pierre Leroux que « Dieu ne s'est pas seulement occupé à faire des bouches, mais qu'il a su créer aussi la nourriture pour les remplir. » D'où cet aphorisme : « La subsistance humaine étant par essence infinie, n'est rare que par la faute du genre humain » (1).

V. — Dans son système d'organisation sociale, Pierre Leroux ne laisse pas de place pour le paupérisme, car il fait tous les hommes parfaitement égaux. C'est un désir louable et nous voudrions qu'il n'y eut ni rêve ni utopie dans cette aspiration. Mais en regardant la réalité des choses, nous craignons bien qu'il n'en soit pas ainsi de sitôt. Nous croyons plutôt à cette parole de Mgr Dupanloup : « Tant que le péché originel et ses lamentables » conséquences domineront le monde, tant qu'il y aura » des passions, il y aura des pauvres. »

Pierre Leroux a beau chercher à expliquer le texte de saint Jean (chap. XII, v. 2-8), comme celui de saint Marc (chap. XIV, v. 3-9), il y aura toujours des pauvres. Et toute son exégèse sera insuffisante pour donner tort à celui qui a dit : « quand, en bouleversant le monde, on » parviendrait à établir un jour l'égalité, le lendemain, » l'économie, le travail, la prudence d'un côté ; l'oisiveté, » la témérité, la prodigalité de l'autre, suffiraient à renverser cette entreprise insensée. Tous les jours, toutes » les semaines, il y aurait à recommencer sur de nouveaux frais. L'égalité des biens est donc un rêve » creux, une chimère » (2).

Le péché originel a été mal expliqué par Pierre Le-

(1) *Revue Sociale* 1845, page 87.
(2) Sermon prêché à Saint-Sulpice.

roux, par suite, la Rédemption ne pouvait être comprise par lui. Pour raisonner de la religion, il faut d'abord avoir foi au dogme. Parler du catholicisme avec une arrière-pensée contre lui ne peut aboutir qu'à un mouvement d'antipathie, et c'est alors que la parole de Pierre Leroux est pleine de vérité : « *les passions sont sophistes.* »

Selon lui, la perfectibilité humaine, c'est la rédemption du genre humain. Nous ne sommes point du même avis. Si l'homme peut arriver à la perfection, quels sont donc les grands progrès qu'il a accomplis depuis sa création ? Est-il plus intelligent ? plus aimant ? Est-il meilleur ? Ses facultés se sont-elles élargies ? La perfectibilité dont parle Pierre Leroux ne serait-elle pas plutôt une simple évolution qui ne permettra jamais à l'homme de sortir du cercle humain dans lequel l'a confiné la puissance de Dieu ? Sur l'échelle des êtres créés, l'homme ne gravira jamais un seul échelon. Il restera toujours homme et d'homme il ne deviendra jamais ange. La perfectibilité humaine ne peut être qu'une *amélioration morale*. Selon le beau vers de Lamartine, l'homme ne sera toujours

Qu'un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

La perfectibilité indéfinie du genre humain ou plutôt le terme de perfection qu'il ne saurait atteindre, n'est que le mensonge d'orgueil de Satan à Adam et à Ève : *eritis sicut dii*.

Suivant Pierre Leroux « le péché originel n'est donc » que la division des hommes ; le rachat de ce péché ou » la rédemption n'est que dans leur communion. Le » péché c'est la caste : le salut, c'est l'unité » (1).

(1) *Revue sociale*, 1845, p. 105.

Pour un homme qui affecte d'abriter ses théories sous les paroles de l'Evangile, c'est entendre singulièrement les choses. Nous ne pensons pas que cette doctrine ait beaucoup avancé la perfection de l'homme, et bien plus volontiers nous donnons notre adhésion à cette pensée d'Ozanans :

« Le peuple n'a jamais eu de plus grands serviteurs » que les hommes qui lui apprirent à bénir la destinée, » qui rendirent la bêche légère à l'épaule du laboureur » et firent rayonner l'espérance dans la cabane du tisse- » rand. »

Les semeurs d'idées nouvelles n'obtiendront jamais ce résultat.

VI. — Dans son sixième article, Pierre Leroux donne quelques extraits d'un ouvrage de Dupont-Wite, intitulé : *Essai sur les relations du travail avec le capital,* et qui reproduisent à peu près sa propre pensée.

Mais celui dont les idées sympathisent le mieux avec celles de Pierre Leroux, c'est l'un de ses amis, le fameux tribun du barreau, Michel de Bourges : « Il faut, dit ce » dernier, absolument concilier le travail et le capital. » C'est là, ce me semble, le grand problème des temps » modernes, problème que l'on peut ajourner, mais qui » reparaîtra au fond de toutes les questions, jusqu'à ce » que la science ait donné une solution acceptable » (1).

Les divers articles sur la recherche des biens matériels ne contiennent pas encore la formule pure et complète du socialisme de Pierre Leroux. Là, comme dans tous ses autres écrits, le philosophe suit la même méthode. Il dit ce que le socialisme n'est pas, il dit son incompatibilité

(1) Cité par M. Douarche, avocat général à Bourges, dans son discours de rentrée.

avec les doctrines de Malthus, des économistes, du capital, de l'égoïsme; il le dégage de tout ce qui lui paraît être un alliage impur. Puis, après avoir écarté de lui tout ce qui lui paraît ne pas être lui, il veut laisser en évidence, l'or pur de sa doctrine briller de tout son éclat.

Après avoir combattu l'égoïsme comme l'un des plus redoutables ennemis de sa doctrine, Pierre Leroux va livrer sa bataille à un autre ennemi, le Fouriérisme, dont il réprouve la morale.

§ VII

LETTRES SUR LE FOURIÉRISME

I.— Fourier que la « *Démocratie pacifique* » appelait le plus profond des socialistes modernes, avait plus d'un point de contact avec Malthus. Mais s'il arrivait au même but, c'était par des moyens plus immoraux.

Dans la *Théorie des Quatre Mouvements*; *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, et le *Traité de l'Association domestique agricole*, Fourier indique ce qu'est une religion dans l'ordre sériaire. Les payens n'avaient pas imaginé matérialisme plus grossier.

Pierre Leroux pense qu'avant de faire connaître les théories de Fourier, il est nécessaire de peindre son caractère. Il suffit pour cela de lire la critique qu'il fit de Fénelon dans un libellé intitulé : *La Déraison politique et morale ou le piège des ouvrages bien écrits.*

Dans une belle page que Fénelon lui-même ne désavouerait pas, Pierre Leroux venge noblement son auteur favori. Il fait la comparaison de l'amour tel qu'il était compris par le cygne de Cambrai et tel qu'il apparaissait

aux yeux de Fourier. « L'amour, s'écrie-t-il, n'est pas la sensation ». Mais pour Fourier, l'amour n'est que la volupté dans ce qu'elle a de plus immonde. Comment cet homme, qui a inventé la théorie de la *liberté amoureuse, l'attraction passionnelle, la politique galante,* aurait-il pu comprendre Fénelon ? C'est Robin (de Cempuis) qu'il aurait préféré.

Malheureusement, Pierre Leroux, en faisant, à l'encontre de Fourier, l'éloge de Fénelon qu'il appelle « la plus belle âme du XVII[e] siècle, la plus religieuse et la plus aimante » ne démord pas de son erreur capitale qui ne lui fait considérer le Christianisme que comme une étape vers la religion de l'humanité.

Pourquoi, à l'exemple de Fénelon « qui demeurera » comme un type de grâce, de douceur, de pureté, de » grandeur idéale et de charité divine et humaine » n'a-t-il pas soumis sa raison au Dieu de l'Eglise ?

II. — La doctrine de Fourier a commencé par être un mélange des idées justes de Saint-Simon, de la métaphysique à moitié vraie et à moitié fausse de Hegel et des idées malsaines qui sont les siennes propres. Mais peu à peu, ces divers éléments se sont désagrégés et le fouriérisme est resté ce qu'il est. Constitué avec des emprunt, sil n'a eu lui-méme ni psychologie, ni science historique, ni idéal, il n'a que la *gastrosophie* et la *politique galante.* C'est un système qui utilise et encourage tous les vices et n'a pour terme que la jouissance des sens.

Mais si la morale de Fourier « paraît à ses disciples » dans le fond et dans la forme, dans l'idée et dans le » texte aussi sacré que l'est pour le chrétien l'Evangile » il en est quelques-uns qui n'acceptent pas toute sa physique ni toute sa morale. Et cette définition que le bonheur « consiste à avoir beaucoup de passions et beau-



coup de moyens de les satisfaire » n'est pas du goût de tout le monde.

En définitive, Fourier n'est qu'un malthusien de la pire espèce, car sa grande invention, c'est la stérilité des deux tiers des femmes préparée artificiellement par tous les moyens possibles.

III. — Béranger, dans une chanson qui eut de la vogue à son heure, expliquait sommairement les systèmes de Saint-Simon, de Fourier et d'Enfantin, la loi d'attractions :

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui, des fondements jusqu'au faîte,
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, aprés tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paire au genre humain.

Enfantin affranchit la femme.

. . . .

C'était la découverte de Newton appliquée au monde moral. Mais, suivant Pierre Leroux, la priorité de cette adaptation appartient à Saint-Simon et non à Fourier qui ne serait qu'un plagiaire. Et à ce sujet, il cite la vie de Saint-Simon, écrite par lui-même, les *lettres d'un ha-*

[illegible] Pierre Leroux [illegible]

[illegible] Jouffroy [illegible]

[illegible] sur le [illegible] proportion- [illegible] plumes du [illegible] Fourier [illegible] dont le [illegible] Newton, au dire de [illegible] Pierre Leroux, rien [illegible] appartenait à Saint-Simon :

[illegible] propriété de Saint-Simon.

[illegible] des quatre mouvements : propriété de Saint-Simon.

La méthode de l'écart absolu ? propriété de Saint-Simon.

La distinction des sciences certaines et des sciences incertaines ? propriété de Saint-Simon.

Le phalanstère ? l'organisation administrative du globe ? propriété de Saint-Simon.

L'ordre sériaire ? l'école sociétaire ? la mécanique sociale ? la religion de Newton ? l'atelier social ? propriété de Saint-Simon.

L'ordonnance des sectes ? le principe d'association ? propriété de Saint-Simon.

Que reste-t-il donc à Fourier ?

Il lui reste le titre de plagiaire. « Car la vérité, c'est » qu'il a tout pris dans Saint-Simon et défiguré et déshonoré tout ce qu'il a pris. »

Pierre Leroux est dur pour Fourier ?

V. — Diderot, dont le caractère particulier « au milieu » des penseurs du XVIII[e] siècle est d'avoir été, plus que » tout autre, l'apologiste des passions » était l'auteur du *Supplément au voyage de Bougainville*. Ayant pour principe que « les passions nous inspirent toujours bien, puisqu'elles ne nous inspirent que le désir du bonheur », il chercha à faire le procès de l'ascétisme au profit de l'exaltation de l'état de nature.

Fourier se fit de son école : et voilà pourquoi sa morale des passions est identique à la morale des passions de Diderot. C'est dans le *Supplément au voyage de Bougainville* qu'il apprit à prendre pour maître « *le pur instinct de la nature.* »

En comparant les mœurs d'Otaïti avec celles des peuples civilisés, Diderot donne la préférence aux premières : « l'Otaïtien touche à l'origine du monde, la civilisation en est la décrépitude. »

Et c'est de l'attraction universelle empruntée à Saint-Simon, combinée avec l'otaïtisme, dérobé à Diderot, que Fourier fonde son système. L'otaïtisme devint l'attraction passionnée.

VI. — Unir les instincts à la science, voilà ce que rêvait Fourier. La science travaillant au profit des instincts, la civilisation se réduisant à la sauvagerie, telle est la forme nouvelle qu'il essaya de donner aux dérèglements de d'Holbach et de Diderot. Il n'a connu l'attraction morale que comme la satisfaction de toutes nos passions, de tous nos goûts, de tous nos appétits, de tous nos désirs, sans milieu social, sans rien d'universel qui relie les hommes, sans lumière commune et sans lois établies, sans religion, sans morale, sans politique.

De là ce singulier système historique ; de là ces différentes périodes qu'il appelle les sectes confuses, puis la sauvagerie, puis le patriarcat, puis la barbarie, puis la civilisation, puis les sectes ébauchées, soit sept périodes, après lesquelles doit arriver l'harmonie.

La septième période ou les sectes ébauchées, n'est encore que l'*aube du bonheur* ; le paradis est pour la période d'harmonie. C'est là que Fourier amènera le *corps social au libre exercice de l'amour*. Voilà toute sa doctrine. Il abaisse l'homme au-dessous de l'animal ; la pure sensation n'a plus d'idéal, plus de règle, et ne saurait donner des lois à l'intelligence.

VII. — Dire :

Que rien n'est plus opposé à la nature que la civilisation ;

Qu'il n'y a de vicieux que la civilisation et la philosophie qui sont incompatibles avec la nature des passions ;

Que le bonheur consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire ;

C'est de l'otaïtisme transcendental qui ne peut aboutir qu'à une *abbaye de Thélème*, au frontispice de laquelle on lisait cette devise : « *Fais ce que vouldras.* »

Mais l'abbaye de Rabelais l'emporte de beaucoup sur l'otaïtisme de Fourier; car il ne veut la peupler que « de gens libères, bien nés et convenants en compaignies » honnêtes. »

« L'unitéisme de Rabelais est fondé sur la vertu, celui » de Fourier sur le vice. Et la raison en est bien sim- » ple ; Rabelais part de ce principe, que les habitants de » Thélème n'ont que de bons instincts, tandis que Fou- » rier part de celui-ci, que tous les instincts sont » bons » (1).

VIII. — La huitième période de Fourier, c'est l'*aurore du bonheur* qui consiste dans « la bacchanale et dans l'orgie. » Et c'est dans le phalanstère qu'on le trouve, là « où il n'y a ni père ni mère, où le mariage est inconnu » et la mobilité en honneur, où toutes les lois de la na- » ture humaine sont méprisées (2). » C'est le complet triomphe du socialisme et de la méthode de Malthus.

Nous n'entrerons point dans tous les détails des mœurs phanérogames et de la théorie des accords « qui paraît » avoir fleuri jadis dans le voisinage de l'Egypte, dit » Pierre Leroux, mais que le feu du ciel détruisit. Alors » l'Eternel fit pleuvoir des cieux, sur Sodôme et sur » Gomorrhe du soufre et du feu ; et il détruisit ces villes- » là et toute la plaine et tous les habitants des villes, et » le germe de la terre ». *Genèse*, XIX, 24-25 (3).

(1) *Revue sociale*, 1846, p. 60.
(2) *Revue sociale*, 1846, p. 102.
(3) *Revue sociale*, 1846, p. 112.

Pierre Leroux a fait bonne justice de toutes ces insanités malpropres, et il était impossible d'exécuter de meilleure main de maître l'œuvre de Fourier.

Sans doute il combat cette doctrine avec une ténacité si âpre, non seulement parce qu'elle est absurde en elle-même, mais surtout parce qu'elle était un obstacle à ses propres enseignements. Fourier avait été appelé par ses disciples le *plus profond des socialistes modernes*.

Cette qualification sonnait mal aux oreilles de Pierre Leroux qui voulait pour disciples des gens de meilleure odeur. Et c'est pour cela qu'il a si cruellement flagellé Fourier. Il a fait là une bonne action qui atténuera un peu ses propres fautes.

Tout d'abord, nous avions craint d'avoir perdu notre temps en lisant les longues lettres écrites à ses amis, à Limoges, sur le fouriérisme. Mais nous y avons appris que la société qui profane l'amour n'est plus même capable de comprendre les délicatesses de la sainte amitié.

§ VIII

LE CARROSSE DE M. AGUADO

Pierre Leroux nous a exposé ce que son socialisme n'était pas, ni égoïsme, ni immoralité. Avec le *Carrosse de M. Aguado*, il va maintenant nous faire entrer plus avant dans le vif de la question.

La forme, un peu moins ardue que dans certains autres ouvrages, permet de lire assez couramment ce pamphlet. La scène se passe dans un cabaret qui rappelle l'*Assommoir* de Zola, au commencement du règne de Louis-Philippe, entre ouvriers.

On y discute sur cette proposition que *c'est le peuple qui paye les riches, que c'sst le peuple qui paye tout le monde*, et qui sert de préface au dialogue qui va s'établir sur la propriété.

L'un des interlocuteurs émet cette phrase : « En réa- » lité c'est nous qui sommes les riches, puisque c'est » nous qui, par notre travail, produisons toutes choses ; » et, étant les riches, nous seuls pouvons faire des dons, » rémunérer des fonctions et nourrir des oisifs » (1).

Doctrine socialiste au premier chef, et qui a cours parmi les ouvriers, convaincus que le travail consiste uniquement dans l'effort manuel, et que tous les capitalistes ne sont que des *loups-cerviers*, suivant l'expression de Dupin.

Et tout cela, parce que ces ouvriers ont vu passer sur le quai un riche carrosse qu'ils ont pris pour celui du Roi, mais qui n'était que celui du banquier Aguado.

Les hommes sont toujours les mêmes.

Et, si de nos jours, un jeune homme intelligent et à l'imagination vive, en se promenant aux Champs-Elysées ou sur l'avenue du Bois de Boulogne, par une de ces radieuses matinées de printemps qui précipite la sève avec tant de force dans les branches des marronniers, qu'elles sont prêtes à éclater en verdure, si ce jeune homme dis-je, a vu la longue file d'équipages roulant au galop de fringants coursiers, il a peut-être senti monter dans son cœur, où se sont déjà rencontrés l'amour et la pauvreté, un frisson d'envie. S'il est retourné dans sa mansarde, désireux de travailler, et sans haine, il fera figure dans la société où sa place est déjà marquée ; mais si, au contraire, son âme a été envahie par le ressenti-

(1) *Revue sociale*, 1847, p. 152.

ment de Caïn pour son frère Abel, il est devenu socialiste dans la pire acception du mot.

Le raisonnement de Pierre Leroux revient à dire ceci : le salaire doit être en équilibre avec le travail. Or, dans l'état actuel des choses, il y a excédent de travail sur le salaire, et c'est cet excédent qui constitue la richesse. Donc, la richesse est produite au détriment du salaire auquel l'ouvrier a droit.

Raisonnement faux que les économistes ont victorieusement combattu, en faisant de la richesse la part de production adéquate à la faculté productive du capital.

Après ces invectives contre le capital, Pierre Leroux passe à la question de propriété.

« Aujourd'hui, s'écrie-t-il, quand on parle aux hommes » de vertu, ils rient ; quand on leur parle d'héroïsme, » ils rient ; quand on leur parle de charité, ils rient ; » quand on leur parle de religion, ils rient ; quand on » leur parle de la vie future, ils rient ; quand on interroge » leur âme pour voir s'ils n'ont pas quelque sentiment » de la vie éternelle, ils rient ; enfin, quand on leur parle » de Dieu, ils rient plus fort. Mais quand on leur parle » de la propriété, ils deviennent sérieux et attentifs. Il » nous reste la propriété, osent-ils dire. Avec cela nous » défions tout ; avec cela nous vaincrons les siècles ! Il » n'y a que cela de solide, mais cela est solide. La pro- » priété a toujours existé et elle existera toujours. Les » dieux, les religions, les croyances ont passé ; mais la » propriété est demeurée et demeurera à jamais...

» La société actuelle ne croyant plus à rien a voulu » croire à la propriété ; et il s'est trouvé des aveugles » pour dire et répéter que la propriété est le fondement » même de la société....

» La propriété n'est pas une base. La propriété est un » fait qui accompagne la société ; mais loin qu'elle soit

» le fondement de la société, elle existe sous la sanction,
» sous l'égide et avec la permission de la société....
» Le droit de propriété n'existe que parce qu'il existe
» pour tous ; le proclamer, c'est proclamer le droit de
» tous. Donc il n'existe que par la Société... » (1)

Pour se résumer, Pierre Leroux ajoute :

« Le droit à la propriété est seul de droit naturel : la
» manifestation de ce droit est de droit civil » (2).

Soit : mais le droit civil doit avoir pour base la justice. Or resterait-il juste en changeant violemment la forme de la propriété ou plutôt en déplaçant arbitrairement la propriété en la retirant pour mieux dire, sans compensation, de celui qui la détient aujourd'hui, pour la donner à celui qui ne la possède pas ?

Telle doit se poser la question.

La réponse n'est plus à faire. Tous les économistes sérieux ont répondu amplement et ont justifié la légitimité de la propriété individuelle. (Rossi *Défense de l'appropriation du sol*, p. 202. Beauregard, *Eléments d'économie politique* p. 177. Garnier ; Cauwès, etc. etc.)

Mais la propriété n'est pas seulement territoriale : elle revêt d'autres formes ; elle est encore industrielle, commerciale, capitaliste. Et tout cela, suivant Pierre Leroux, n'est qu'un reste de la féodalité dont à tort, nous croyons être sortis.

Une féodalité nouvelle remplacera sans cesse une féodalité ancienne : l'égalité complète ne sera jamais qu'une chimère et il y aura toujours une hiérarchie parmi les hommes.

Revenant à son principe de solidarité humaine qui est

(1) *Revue sociale* 1847, p. 157.
(2) *Revue sociale* 1847, p. 158.

la pierre angulaire de son système Pierre Leroux prétend que « tout industriel, tout commerçant qui ne respecte » pas le droit de tous n'est qu'une espèce de conquérant » barbare qui s'arroge un droit qu'il n'a pas ».

D'où vient la richesse et comment s'obtient-elle, demande Pierre Leroux ? Les uns disent qu'elle vient de la terre, les autres du capital, les autres du travail. « Elle » vient, répond-il, de la société, du lien bon ou mauvais » qui règne entre les hommes, de l'Association humaine » en un mot ».

« Donc le vrai fondement de la proprieté c'est-à-dire le » principe vrai de la propriété, c'est l'Association,

» Donc l'Association a droit sur la propriété.

» Donc la société peut et doit modifier la propriété, si elle » est juste : car la Société a pour principe la justice » (1).

Sophisme pur. Que devient la liberté dans ce système ? Elle est absorbée par l'association, la collectivité, qui n'est autre chose que la destruction de l'initiative privée et par là même de la propriété. D'où il arrive qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour détruire la propriété que celui que Pierre Leroux voudrait employer pour la consolider.

On avait entendu Proudhon soutenir ce paradoxe : « La propriété c'est le vol » comme on l'avait entendu dire : « Dieu c'est le mal » Mais, répond Pierre Leroux, en répudiant la doctrine du fait qui veut que la propriété ait commencé par appartenir au premier occupant : « la propriété dépend de la loi et ne dépend que de la loi » Donc, puisque la loi autorise la propriété actuelle. la propriété n'est pas le vol. « Seulement, aujourd'hui, ajoute-t-il, la propriété est mal organisée ».

On voit percer le bout de l'oreille.

(1) *Revue sociale* 1847 p. 189.

« Qu'on défende donc la propriété actuelle par la loi, » mais qu'on n'asservisse pas la loi à la propriété dans sa » forme présente. Vous vous êtes fait donner des chartes » peut-on dire aux détenteurs actuels ; vos Seigneurs » vous ont octroyé des chartes, ou vous avez, par la force, » extorqué des chartes à vos Seigneurs : mais que m'im- » porte vos chartes, si vos Seigneurs n'avaient pas droit! » Et si vos chartes ont été faites d'après la loi qui régnait » alors sur la terre ; si le droit du plus fort y est devenu » le droit du plus riche, c'est-à dire encore du plus fort, » je demande à mon tour une charte d'affranchissement » comme vous en avez obtenu de vos maîtres. Voilà ce » qu'on peut dire, au nom du droit, aux propriétaires » législateurs qui gouvernent aujourd'hui la France, afin » que la loi qu'il est en leur disposition de changer, soit » changée » (1).

Ces paroles sont les plus graves que Pierre Leroux ait jamais prononcées : il fait bon marché des lois de transmissions, il donne mauvaise opinion de sa science historique, et, il se rapproche, plus qu'il ne pense de Proudhon.

Il n'a plus qu'un mot à dire : le voici : « La vérité, c'est » que la propriété est indivise dans son essence, et que » c'est l'équité sociale représentée par la loi essentielle- » ment modifiable, qui la divise ou la partage » (2).

C'est dit.

Mais Pierre Leroux oublie le mot qui devait compléter sa phrase. Pour être exact il aurait du dire, que c'est l'équité sociale représentée par la loi essentiellement modifiable qui la divise ou la partage, *en tenant compte des droits légitimement acquis*. Il fallait cela, pour l'excuser,

(1) *Revue sociale*, 1847, p. 192.
(2) *Revue sociale*, 1847 p. 193.

et alors il pouvait dire que la propriété actuelle résulte non du *fait*, mais du *droit* ou de la *loi*.

L'ami de Pierre Leroux qui, dans le dialogue, explique aux ouvriers du cabaret ces belles théories, continue : « La propriété n'existe que parce que l'inégalité existe ».

Et le marin, avec son grand bon sens, ne peut s'empêcher de riposter :

« Je vous ai déjà dit qu'il est un peu fou, votre ami ».

Rester de l'avis du marin, est-ce chose insensée ?

Sans doute, il y a encore loin de la solidarité de Pierre Leroux au socialisme collectiviste contemporain ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il peut se trouver des esprits disposés à tirer des conclusions qu'il ne prévoyait pas, de sa définition de la propriété en général : *le droit de tous et de chacun à la propriété*, et de sa définition de la propriété individuelle : *le droit pour chacun d'une chose déterminée de la façon que la loi détermine* (1).

L'article 544 de notre Code civil est d'un esprit beaucoup plus large (2).

(1) L'idée de la propriété individuelle est si bien dans l'esprit de notre race, que les révolutionnaires eux-mêmes ne peuvent pas s'avouer collectivistes quand ils se présentent devant le suffrage universel.

Mais il ne faut pas se faire illusion sur ce respect des socialistes, pour la propriété individuelle. S'il existait une assemblée nationale socialiste, comment empêcherait-on les révolutionnaires de recourir à la violence pour imposer leur système ? La guillotine elle-même fut un procédé légal en 1793 (Discours de l'abbé Gayraud à la Chambre des députés. Séance du 20 novembre 1897).

(2) Art. 544. C. C. La propriété est le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou par les règlements.

§ IX

DE L'ÉGALITÉ

Le Carrosse de M. Aguado qui n'est autre chose qu'un pamphlet contre la propriété, nous ramène directement aux théories de Pierre Leroux sur l'Égalité.

L'Égalité ! c'est bientôt dit !

Mais « l'égalité dans la force, l'égalité dans l'intelli-
» gence, l'égalité dans la santé, l'égalité dans le carac-
» tère, ces grands facteurs de la vie, ne se sont jamais
» rencontrés chez les hommes, quelles que soient leur
» race ou leur nationalité, ils ne se rencontrent même
» pas chez les animaux et il n'est guère téméraire d'affir-
» mer qu'ils ne se rencontreront jamais (1). »

Ce n'est pas ainsi que pense Pierre Leroux. Pour lui, le dogme de l'égalité est *réalisable et se réalisera*. Douce illusion ! Belle chimère ! Magnifique utopie !

L'Égalité ne ment pas moins à la nature, a dit je ne sais quel auteur, que la liberté. L'Égalité sociale va directement contre l'essence de la société qui n'est pas juxta position mais hiérarchie.

C'est peut-être d'un esprit généreux de dire : « J'écris
» pour les esclaves contre les maîtres, pour les faibles
» contre les forts, pour les pauvres contre les riches,
» pour tout ce qui souffre sur la terre contre tout ce qui,
» profitant de l'inégalité actuelle, abuse des dons du
» créateur », mais est-ce d'un esprit bien rassis ? »

Et puisque Pierre Leroux veut bien reconnaître que

(1) Marquis de Nadaillac, Le *Correspondant*, 25 juin 1876, p. 1016.

« la religion est l'appui de tout ce qui souffre contre tout » ce qui domine sur la terre », qu'il consulte la religion chrétienne, elle lui dira qu'il n'y a d'égalité que devant Dieu seul.

Elle lui dira encore que si le vrai perfectionnement de la société consiste à procurer l'élévation des derniers situés dans la hiérarchie, sans arrêter l'ascension des premiers. Or, le socialisme qui a pris nom de ses prétentions au perfectionnement social, abaisse pour mieux élever, il rêve un nivellement impossible, un absurde partage et désespérant de faire monter assez haut ce qui est en bas, il se résout à faire descendre ce qui est en haut. L'esprit de subordination ayant péri avec la soumission à l'ordre de Dieu, la société est une morte galvanisée avant sa décomposition (Julien).

Le genre humain, suivant l'idée de Lessing, passe par toutes les phases d'une éducation successive.

Mais est-ce à dire, comme le prétend Pierre Leroux, qu'il a passé :

D'abord par le régime des castes de famille.

Ensuite par le régime des castes de patrie.

Et enfin par le régime des castes de propriété.

Et que nous sommes aujourd'hui entre deux mondes ; entre un monde d'inégalité et d'esclavage qui finit, et un monde d'égalité qui commence !

N'est-ce pas le contraire qui serait la vérité ?

L'homme n'aurait-il pas plutôt commencé par l'égalité. N'est-ce pas l'éducation postérieure qui a inspiré à l'homme le désir de s'affranchir de cette loi d'égalité pour arriver à la domination de son semblable ? Peut-on croire que la marche de l'humanité va aboutir à ee point où chaque homme abdiquera l'autorité qu'il prise tant, au profit de la doctrine égalitaire ? Ce sera toujours pour atteindre ceux qui sont au-dessus de lui que l'homme

désirera l'égalité, mais jamais pour descendre de la position sociale qu'il occupe.

Il n'y a qu'une société au monde qui puisse rendre l'égalité pratique. C'est la société chrétienne (1).

En dehors d'elle, la science, dit M. Brunetière, est incapable de fonder une morale, de se substituer à la religion. Et comme il n'y a que l'égalité dans le Christianisme qui ne soit pas exclusive du principe d'autorité, il n'y a que le Christianisme qui puisse rendre la vie au corps social. Le laïcisme en est incapable, et c'est pour cela que *l'égalité laïque* est la pierre philosophale que l'alchimie socialiste cherchera vainement jusqu'à la fin de l'humanité.

Pierre Leroux l'a bien compris et c'est pour cela qu'il fait de la religion la base de tout son système. Mais il s'est égaré sur la nature et sur l'essence de la vraie religion, et là est la cause fondamentale de toutes ses erreurs (2).

(1) Tous les hommes sont égaux devant Dieu. A ceux qui ont reçu de grands biens, il sera demandé compte de l'emploi qu'ils en auront fait à l'égard de leurs semblables moins heureux, ceux-ci trouveront dans leur misère une source de mérites. Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers, a dit le Christ, et il a ajouté que ceux qui voulaient gouverner les hommes devaient « être leurs ministres et se faire leurs serviteurs » apprenant ainsi à tous que les dignités, les honneurs, la fortune, imposent à ceux qui en jouissent des obligations étroitement corrélatives.

Les hommes ont cherché à pratiquer la charité laïque. Ce n'a jamais été qu'une impuissante parodie de la charité chrétienne. La charité, non seulement celle qui donne, mais celle qui se donne, a été inventée par le Christ. Toute sa doctrine se résume en ces mots de saint Paul : « Aimez-vous les uns les autres » admirable règle de *solidarité* qu'aucun philosophe, aucun penseur généreux n'a jamais égalée dans sa sublime simplicité.

(Armand Simonin, à la Conférence Molé, juin 1897).

(2) Il est toujours édifiant de rapporter ce que Napoléon, dont le génie valait bien celui de Pierre Leroux, pensait de la religion.

Un jour, après une grande victoire, l'un de ses généraux, en le félicitant, lui dit :

« Sire, c'est le plus heureux jour de votre vie. — Non, Monsieur,

§ X.

RAPPORT DE DELESSERT

Le 19 janvier 1847, G. Delessert, pair de France et préfet de police, présentait au ministre de la justice, du roi Louis-Philippe, un rapport intéressant sur le mouvement des idées socialistes. Dans ce document, nous trouvons sur Pierre Leroux une appréciation que nous allons reproduire :

lui répliqua le grand Empereur. Le plus beau jour de ma vie est celui de ma première communion. »

C'est le général Drouot qui a raconté ce fait.

Napoléon en parlant de la religion a dit :

« Elle possède tous les caractères d'une chose naturelle et d'une » chose divine ; elle plane au-dessus des passions et des vices ; elle » est un soleil qui éclaire notre âme avec mystère et majesté ; elle » est infiniment supérieure à notre esprit, et, malgré cette supé- » riorité, très appropriée aux plus communes intelligences. Sa vertu » est une vertu cachée, qui est au-dedans de l'homme comme la sève » au-dedans des arbres. Telle est la religion catholique, qui met » l'ordre partout, qui est à la fois un lien social et un lien religieux, » qui fortifie le pouvoir, qui prêche à tous l'union et l'amour, et qui » persuade merveilleusement à chacun son devoir. C'est pour cela » que je suis chrétien, catholique romain, parce que mon père l'était, » que mon fils l'est comme moi, et que j'aurais un grand chagrin si » mon petit-fils pouvait ne pas l'être....

» Quelques jours avant sa mort, comme il réglait ses funérailles, » et ordonnait qu'elles fussent célébrées selon les rites catholique :

» Jeune homme, dit-il sévèrement à son médecin qu'il vit sourire, » vous avez peut-être trop d'esprit pour croire en Dieu : je n'en suis » pas là ; n'est pas athée qui veut....

» Le caractère de divinité du Christ, une fois admis, disait-il, la » doctrine chrétienne se présente avec la précision et la clarté de » l'algèbre, il y faut admirer l'enchainement et l'unité d'une science : » c'est un mystère, il est vrai ; mais, rejetez-le, le monde est une » énigme ; acceptez-le, vous avez une admirable solution de l'homme. » L'Evangile n'est pas un livre ; c'est un être vivant, avec une action » qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension ; le voici sur » cette table, ce livre par excellence, je ne me lasse pas de le lire, et » tous les jours avec le même plaisir.... Il n'y a pas de Dieu dans le

« Quant à la *Revue sociale*, elle a, sous la plume de » Pierre Leroux, livré de rudes assauts aux fouriéris- » tes; mais toujours hostile aux principes économiques » des sociétés actuelles, elle les attaque non moins vio- » lemment au profit des idées philosophiques socialistes » du sieur Pierre Leroux. Ce Journal, qui s'imprime à » Boussac, a de nombreux lecteurs dans la Creuse et par- » ticulièrement dans les villes manufacturières d'Aubus- » son et de Felletin ».

En même temps, la *Fraternité* (1845), servait d'organe au communisme athée et absolu, et *Le Populaire* (même année), était l'interprète des idées de Cabet. Les écrits socialistes étaient alors fort nombreux et Pierre Leroux n'était pas seul à répandre des théories nouvelles. Bien d'autres ouvrages que les siens étaient publiés qui sans

» ciel si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein succès » le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême en » usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé, qui, au » lieu de se donner comme un simple agent de la divinité, ait dit » clairement, non pas *il y a des dieux*, ni *je suis un dieu*, mais *je* » *suis Dieu*....

» On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre ! eh bien ! voici le » fils d'un charpentier, dont l'existence est plus avérée que toutes » celles du temps où il véeut, qui confisque à son profit, unit, incor- » pore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine, l'âme » humaine avec toutes ses facultés ; et comment ? par un prodige » qui surpasse tout prodige ; il veut l'amour des hommes, ce qui est » le plus difficile au monde d'obtenir, même de ses proches, il l'exige » absolument, et il réussit tout de suite ; j'en conclus sa divinité. » Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour » admirable, surnaturel, supérieur, inexplicable, dont le temps ne » peut user la force et diminuer la durée...

» Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai » pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité » du Christ. Certes, j'ai passionné des multitudes qui mourraient » pour moi, mais il y fallait ma présence ; les revers sont venus, l'or » s'est effacé, nous ne sommes plus que du plomb, général Bertrand, » bientôt je serai de la terre, et mon nom ne sera plus qu'un thème » de collège. Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éter- » nel du Christ, prêché, aimé, adoré, vivant depuis sa mort dans » tout l'univers.... Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre ? » Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu.

excuser ses tendances, restreignent au moins considérablement son rôle et ne lui donnent plus qu'une place secondaire au milieu de tout ce mouvement. Lui attribuer la paternité du socialisme exclusivement, c'est donc peu connaître l'histoire de la pensée humaine.

« Tous les écrivains socialistes représentaient la so-
» ciété comme livrée à l'anarchie et à l'exploitation, ils
» cherchaient à égarer la classe ouvrière tout à la fois par
» le tableau exagéré de ses misères et par la peinture du
» bonheur dont elle serait appelée à jouir par une réno-
» vation sociale. »

Et voici pour terminer, comment Delessert s'exprime sur le mouvement socialiste :

« Les agitateurs, désespérant d'obtenir, auprès des
» masses, par leurs prédications purement politiques,
» les résultats qu'ils en attendaient, se sont mis, par une
» sorte de concert, à propager certaines doctrines bien
» autrement subversives, qu'ils empruntent aux rêveries
» des utopistes anciens et modernes, et qu'ils remanient
» en vue de leur application actuelle. Ces attaques élabo-
» rées par Cabet, Dezamy, Pierre Leroux, Proudhon, les
» écrivains de l'*Atelier* et de la *Fraternite*, et l'école fou-
» riériste, quoique différant entre elles, se rattachent
» toutes au même principe, procèdent par les mêmes
» moyens et tendent vers le même but. Ce principe, c'est
» le droit de tous à la même part de travail et de jouis-
» sance, c'est la destruction plus ou moins violente de
» l'ordre social actuel par l'abolition de la famille et de la
» propriété. La communauté de biens est, en effet, l'idée
» dominante de toutes les théories socialistes et, quels
» que soient leurs expédients pour y échapper les uns
» comme les autres, conduisent nécessairement au com-
» munisme qui est leur conséquence inévitable et leur
» dernier mot. »

CONCLUSION

Peut-être est-il temps de conclure cette longue étude ?

Cinquante ans après le rapport présenté par Delessert, nous lisons dans la *Revue socialiste* du mois d'avril 1896, un article du docteur Pioger, portant pour titre : *Pierre Leroux socialiste*. Voici sa conclusion :

« Si nous traduisons en langage actuel ces grandes » idées de Pierre Leroux, il ne nous sera pas difficile d'y » retrouver les aspirations et les revendications du so- » cialisme contemporain ; orientation sociale de la pensée » humaine par la doctrine de la solidarité humaine en » opposition aux dogmes religieux et politiques d'an- » tan ; guerre aux inégalités et privilèges de castes de fa- » mille et de propriété ; suppression de l'héritage qui est » la source principale de la ploutocratie ; collectivisation » de la propriété foncière et des moyens de production ; » émancipation de la femme ; association et non lutte » pour la vie ; en un mot organisation sociale basée sur » la solidarité se subtilisant à l'organisation politique. » p. 468.

Eh bien ! non ! ces conclusions, Pierre Leroux ne les adopterait pas. Sa pensée n'est pas là. Pourquoi le faire pire qu'il n'est ? Pourquoi lui jeter ce pavé de l'ours ?

Dans tous les cas elles sont en opposition complète avec celles de Delassert. Qui des deux a raison? Le pair de France ou le docteur?

Peut-être ni l'un ni l'autre.

Car nous sommes persuadés que Pierre Leroux n'était pas le socialiste qu'ils ont cru voir ou plutôt qu'il n'était pas socialiste dans le sens admis par eux. Quoique nous répugnions à nous ranger à l'avis d'Emile Faguet qui, l'appelle « son bon socialiste » dans le *Gaulois* du 2 février 1896, nous pensons que son socialisme n'effraierait ni M. Brunetière, ni M. Victor Cherbuliez.

Le socialisme de Pierre Leroux n'a, en effet, rien de commun avec le socialisme actuel. Il en diffère radicalement dans ses *moyens*, dans son *essence*, dans ses *principes*.

Pierre Leroux propose toujours des solutions pacifiques; il a horreur de la lutte, de la violence, de l'anarchie. Les moyens prônés par les socialistes de nos jours, sont loin d'être les siens (1). C'est par la persuasion qu'il

(1) A Monsieur de Mun, qui demandait comment le travail serait réparti dans la société nouvelle, J. Guesde répondait: « Nous n'avons » rien à y voir, ce sera l'affaire des travailleurs auxquels nous » n'avons pas la prétention de nous substituer. »

Prêtons un peu l'oreille aux paroles des socialistes belges.

Le 26 mars 1896, Anselme disait à la Chambre:

« Pour ma part, je travaillerai de toutes mes forces à faire triom- » pher notre programme par les voies légales, s'il se peut, autrement » s'il le faut. »

Le 30 mars 1895, Smects disait à la même Chambre:

« Il faudra bien donner le signal du branle-bas, livrer bataille aux » exploiteurs de tout acabit, *en reprenant de force* ce que de force » les exploiteurs détiennent avec la complicité des gouvernements, » c'est-à-dire la terre et ses produits. »

Déjà au congrès socialiste de Gand, en 1877, Renlig s'était exprimé ainsi:

« Ce sera une joie pour nous d'assister à l'agonie des prêtres, des « bourgeois, des capitalistes. Abattus dans les égouts des rues, ils » mourront de faim lentement et effroyablement, devant nos yeux » ce sera notre vengeance. Et pour goûter la volupté de cette ven- » geance, pour une seule bouteille de Bordeaux, nous donnons

veut arriver à la nouvelle organisation sociale. Aussi ne lui disputerons-nous pas une générosité sincère.

Dans son discours à la Chambre des députés (Séance du 9 juillet 1897), M. Jaurès déclarait qu'avant dix ans, le parti socialiste aurait la responsabilité de la France. Le lendemain, M. Deschanel répondait que « l'œuvre que les socialistes promettent, c'est une œuvre d'arbitraire, d'injustice et de haine ». Et malheureusement, cette œuvre commence à s'introduire dans nos mœurs ; cela ne fait doute pour personne aujourd'hui.

L'essence du socialisme de Pierre Leroux est de

» volontiers notre place au ciel. Que dis-je le ciel ? Nous n'en voulons pas. Ce que nous voulons, c'est l'enfer, avec toutes les voluptés qui le précèdent, le ciel nous le laissons au Dieu des calotins et à leurs pauvres bienheureux! »

Volders, le chef du parti socialiste, déclarait le 25 mai 1895, à la ligue socialiste :

« Quand nous aurons la majorité au Parlement, nous changerons la société actuelle de fond en comble. Nous décrèterons immédiatement la parfaite égalité politique et économique de tous les citoyens. Quant à ceux qui ne voudront pas se soumettre, nous les jetterons en prison. Et tout sera dit.

Le *Vooruit* du 21 octobre 1892, traçait le programme suivant :

« Nous exproprierons les capitalistes sans leur accorder la moindre indemnité, dût-on appeler cela voler.

» Expropriation générale sans indemnité, voilà notre moyen et notre unique but. Vous appelez cela voler ? Mais tout ce que les capitalistes possèdent ne l'ont-ils pas volé sur le travail ? Ou bien de quelle façon l'ont-ils acquis ?

» Ce que vous appelez voler, est pour nous simple restitution. »

M. Defuet, député socialiste de Mons, traduisait ainsi sa pensée dans le journal *Le Peuple*, du mois d'octobre 1875.

« Gare au grand choc quand les travailleurs se lèveront farouches. Les meurt-de-faim se seront réveillés en fureur, le drapeau rouge aura fait place au drapeau noir et dans les rues la foule démontée chantera :

» Du pavé faisons table rase ;
» Foule esclave, debout, debout !
» Le monde va changer de base.
» Nous ne sommes rien, soyons tout !

» Alors ce sera véritablement la lutte finale... On verra les ouvriers se ruer sur leurs adversaires, le clan capitaliste fuira épouvanté, le printemps aura des lueurs rouges. »

paraître résider dans un véritable désir du bonheur du genre humain. Il a cela de commun avec tous les socialistes qui ne prétendent prêcher les plus étranges doctrines que pour le plus grand bien de l'humanité, mais avec cette différence que l'on peut ajouter foi à la sincérité du premier et qu'il est peut-être prudent de se défier de celle des autres. « La doctrine du socialisme d'au-» jourd'hui est essentiellement complexe. Le parti » socialiste se compose d'un nombre considérablo d'é-» glises, lesquelles sont scindées en chapelles. Il y a » aussi les confréries. Les unes sont purement dogma-» tiques, les autres idéalistes, les autres positivistes » (1).

Mais le vice fondamental du système de Pierre Leroux tient à ses principes eux-mêmes. Pour rendre tous les hommes heureux, il commence par les vouloir tous égaux, c'est la *doctrine de la solidarité*. Et comme il sait bien que l'égalité est chose impossible avec les hommes tels qu'ils sont, il propose la *doctrine de la perfectibilité*. Et comme il n'ignore pas que la vie d'un homme n'est pas assez longue pour lui permettre d'arriver à la perfection rêvée, il invente la *doctrine de la renaissance dans l'humanite*. Et comme il suppose qu'à la suite de ses renaissances successives, l'homme a le temps d'atteindre la perfection, plus n'est besoin d'un monde meilleur, il découvre la *doctrine du ciel sur la terre*. Et comme l'homme devenu parfait trouve son paradis sur la terre, il est évident qu'il ne peut plus y avoir de Dieu en dehors de lui ; il devient lui-même Dieu ; de là cette doctrine de panthéisme *confus et particulier*.

(1) En son fond, le socialisme est une révolte contre le despotisme de l'argent et particulièrement une révolte contre l'enregimentation des travailleurs que le travail, par grandes entreprises, a rendue nécessaire.

Sur le XIX[e] siècle. E. Faguet. *Revue du Palais*, 1[er] novembre 1897.

Voilà sa philosophie, voilà sa religion.

Mais sur quelles bases solides reposent ces belles théo ries d'une imagination en délire ?

Sur rien, absolument sur rien.

Que devient donc alors la fameuse doctrine de l'Humanité ? Ne ressemble-t-elle pas à cette statue dont parle l'Ecriture, et qui avait une tête d'or avec des pieds d'argile ? Survint un petit caillou qui se détacha de la montagne et qui heurta la base de la statue. Immédiatement, elle s'affaissa et s'évanouit en poussière.

Tel est le sort réservé à la doctrine de Pierre Leroux. Elle ne saurait résister au moindre choc d'une discussion sérieuse et le raisonnement, pour peu qu'il soit logique, la réduira facilement en poudre. C'est ainsi que l'ont jugée les amis de Pierre Leroux eux-mêmes, ceux qui ont vécu avec lui et qui l'ont le mieux connu. L'avis de Sainte-Beuve nous est précieux à cet égard. Nous le partageons entièrement et, comme lui, nous oserons dire que « le » creux du système de Pierre Leroux n'était adéquat » qu'au creux de son gousset » (1).

Loin de nous la pensée de lui faire reproche « du creux de son gousset » au contraire (2), car s'il y a en lui un socialiste et un philosophe panthéiste que nous ne saurions approuver, il y a aussi un homme ; et c'est à l'homme que nous pourrions accorder des éloges.

Quant au socialiste, si son système est creux, il a du moins l'avantage d'être plus athénien, plus pacifique, plus religieux que celui de nos modernes socialistes (3).

(1) Carrosse de M, Aguado. Revue sociale p. 182.

(2) Pierre Leroux a tout su, excepté gagner de l'argent ; il n'en savait pas les prix. (L. Blanc).

(3) M. Henri Clément, l'éminent avocat du barreau d'Aubusson, ville autrefois convertie aux théories de Pierre Leroux, a fait, à Moulins, une remarquable conférence sur la question sociale dont nous lisons le résumé dans l'*Abeille de la Creuse*.

Ce n'est certainement pas au sien que l'abbé Winterer pourrait dire : « Si le socialisme parvenait réellement à » enregimenter le prolétariat ouvrier de tous les pays et » à conduire ses innombrables bataillons à l'assaut de » l'ordre social actuel, l'histoire serait témoin d'une révo-

» Il y a aujourd'hui une question sociale, cela est indiscutable.

» Il y a une situation ouvrière regrettable, mais inéluctable et que » le Christ a déterminée par cette parole pleine de vérité : « Il y » aura toujours des pauvres ». Et les socialistes avec leurs doctrines » n'y changeront absolument rien. Ce qu'il y a à faire c'est d'amé- » liorer autant qu'on le pourra le soit des deshérités.

... » L'état social de notre pays s'est considérablement aggravé » depuis le XVIII[e] siècle. A cette époque, les abus de la civilisation » s'étaient moins fait sentir, les industries avaient moins d'extansions, » le machinisme n'était guère connu. On n'avait pas alors à crain- » dre la centralisation qui nous accable en ce moment. »

La classe ouvrière, grâce à l'organisation corporative, était plus heureuse qu'aujourd'hui. Les rapports entre le patron et l'ouvrier étaient empreints d'amitié, de confiance mutuelle. L'esprit de haine et d'égoïsme a remplacé la concorde et la charité chrétienne.

Le côté moral de la question sociale est non moins redoutable que le côté économique. La cause en est dans le manque de religion.

Autrefois le pauvre se résignait pour mériter le ciel et l'ouvrier travaillait dans la même espérance. On a dit à l'ouvrier qu'il n'y avait plus de ciel ; il réclame la terre. C'est là le résultat logique se l'athéisme contemporain.

Voilà le mal.

Voyons le remède.

Les différents partis politiques ont proposé des quantités de remèdes qui se contredisent tous, et qui, tous sont incapables d'améliorer la situation. Le Socialisme, surtout, nous assure qu'il a trouvé la véritable solution de la question sociale.

Une école socialiste qui rencontre beaucoup d'adeptes est le collectivisme de l'allemand Karl-Marx. Cependant, malgré l'indiscutable talent de son auteur, cette doctrine repose sur une erreur. En effet, Marx base la valeur d'un objet sur la somme de travail nécessitée par la fabrication de cet objet. Rien n'est plus faux. Un diamant trouvé dans une mine de houille n'a pas nécessité plus de travail que le morceau de charbon que l'on extrait à côté et cependant nul ne contestera la valeur supérieure de ce diamant sur le morceau de charbon.

Il en est de même pour la prétendue loi d'airain de Lasalle. « L'ouvrier, dit Lasalle, par sa situation, par sa fortune, par son travail, est obligé de consacrer tout l'argent qu'il gagne à son entretien. » Cette théorie peut être vraie au point de vue relatif, dans certains cas particuliers, mais au point de vue absolu, cela est absolument faux. Tous les jours des ouvriers « rangés » se chargent de le prouver.

» lution plus vaste, plus complète, plus implacable, plus
» terrible, plus pleine de ruines de tout genre, que toutes
» celles qu'elle a vues ». (Le socialisme contemporain).
Mais les disciples ont exagéré le socialisme du Maître ; et là était le danger. N'ayant rien de terrifiant par lui-même, le socialisme de Pierre Leroux peut devenir une

A côté du collectivisme, se place une autre école : le socialisme d'Etat. Ce n'est pas précisément un système, mais une tendance. Ses partisans voudraient que l'Etat assurât aux individus les moyens d'existence.

L'Etat est cependant déjà assez puissant. Il est directeur, soldat, policier, instituteur, entrepreneur de chemin de fer; il a le monopole du tabac, des allumettes et se prépare à accepter celui du sucre, etc., etc. On trouve qu'il n'a pas encore assez : on veut le mettre patron.

Mais on va tout simplement retomber dans l'esclavage antique : on court tout droit au despotisme césarien ; on va de nouveau se courber sous le jong tyrannique de l'Etat omnipotent.. . C'est un autre idéal qu'il nous faut....

Entre autres améliorations, les socialistes demandent la réglementation des heures du travail et l'adoption du principe de la journée de 8 heures. On ne peut qu'applaudir lorsque certains patrons peuvent diminuer les heures de travail. Et partout où le nombre des heures de travail peut être diminué et le salaire maintenu, sans préjudice pour le patron, il n'y aura que des avantages. Tout le monde y gagne dans ce cas. Aussi ce n'est pas l'application particulière de ce principe que nous blâmons, mais l'application du principe, de généralité d'une loi votée par l'Etat. En effet, l'application de cette loi par l'Etat pourrait produire de très bons résultats à Lille. par exemple, et en produire de très mauvais à Marseille. Les huit heures peuvent être de trop pour certaines industries et être insuffisantes, par exemple, en agriculture.

Les mêmes observations s'appliquent au *minimun de salaire.*

Alors les socialistes vous disent ; il faut supprimer la concurrence. Mais si on supprime, en France, la concurrence, les patrons iront à l'étranger. Finalement, il serait nécessaire, pour arriver à un résultat, d'établir une convention internationale. Mais l'application d'une loi internationale pourrait convenir aux mœurs de tels pays et aller directement contre les coutumes de telle nation !...

Le socialisme ne nous apporte donc que des *théories* absolument incapables de changer la situation et d'améliorer le sort de la classe ouvrière et tout au plus utiles aux promoteurs qui en vivent.

C'est alors que l'initiative privée peut, dans une large part, contribuer à la solution du problème social.

A côté des différentes écoles socialistes, des économistes distingués ont établi des écoles d'institutions patronales.

arme dangereuse entre des mains imprudentes et maladroites.

Nous pensons qu'il existe parmi les hommes un grand malentendu qu'il importe de dissiper au plus vite, sous peine de voir notre société prochainement livrée aux pires excès. Il s'est élevé entre les classes un antagonisme redoutable. Il est temps que des hommes pleins de juste

Ces économistes pensent que l'épargne est le seul moyen d'assurer à l'ouvrier l'aisance présente et la sécurité dans sa vieillesse. C'est pourquoi ils commandent à l'attention des ouvriers les œuvres économiques et les institutions de prévoyance de tous genres. Il est à remarquer que si une institution économique, organisée par le patron est introduite dans une usine, l'entente se fait entre le patron et ses ouvriers, les grèves disparaissent et la paix renaît là où était la guerre.

Le principe de l'épargne n'est pas nouveau : il remonte à Franklin qui disait ceci : « Si quelqu'un vous dit que vous pouvez arriver » à la fortune sans l'épargne, c'est un empoisonneur, ne l'écoutez pas ».

L'épargne produit des résultats considérables.

Que de capitaux seraient économisés et deviendraient productifs pour l'ouvrier si celui-ci connaissait et fréquentait ces établissements publics où les particuliers peuvent déposer des sommes très modiques portant intérêts et qui s'appellent ; caisse nationale d'épargne, caisse d'épargne postale, etc.

On ne saurait trop recommander dans cet ordre d'idées, les caisses de secours contre les maladies, contre les accidents, les coopératives de consommation, etc.

Dans certaines usines, les ouvriers deviennent, par des combinaisons diverses, propriétaires de la maison qu'ils habitent, ou participent aux bénéfices de la maison qui les emploie.

Les Sociétés de secours mutuels sont destinées à protéger les ouvriers contre les chômages résultant d'accidents ou de maladie. Par des cotisations mensuelles ou hebdomadaires, elles créent un capital, propriété indivise des associés, qui sert à pourvoir aux besoins signalés. Une institution qu'on ne connaît pas assez est la caisse de l'Etat de retraites pour la vieillesse. Elle a pour ses membres de réels avantages. Une autre institution, d'un grande importance, malheureusement inconnue en France et que l'on devrait y fonder, est l'assurance populaire, qui est principalement répandue en Allemagne et en Angleterre. Les dividendes servis par cette société sont fort importants.

Voilà le but auquel doit tendre la classe ouvrière et la manière d'exercer l'initiative privée.

En résumé. deux doctrines se proposent de résoudre la question

tolérance et de mansuétude viennent s'interposer entre les partis ennemis. Notre époque a vu l'égoïsme des uns susciter l'envie des autres. Tous les hommes ayant droit, dans une société bien organisée, aux mêmes avantages et étant soumis aux mêmes devoirs, mille fois coupables sont ceux qui ne s'évertuent qu'à jeter parmi eux les ferments de la discorde. Sans doute, le bon sens finit toujours par prendre le dessus. Mais il n'en est pas moins vrai que dans un premier mouvement d'entraînement, les hommes peuvent se porter aux pôles extrêmes de la société. Il suffit ensuite du contact orageux de ces pôles pour faire jaillir l'étincelle qui peut embraser le monde. L'éloignement qui isole les classes les unes des autres, ne leur permettant plus de se connaître ni de s'apprécier en connaissance de cause, un rapprochement pacifique s'impose. Mais pour être efficace, ce rapprochement ne peut être utilement tenté que par ceux qui, pénétrés des doctrines du Christianisme, apporteront, dans leur tentative, cette charité que saint Augustin préconise pour toutes choses, *in omnibus charitas*.

Car le vrai socialisme ne pourra être que celui qui aura pour *base* la Religion chrétienne *(allez, vendez vos biens, distribuez-en le prix aux pauvres et suivez-moi)*, pour *loi* le travail (tu mangeras ton pain à la sueur de ton front), et pour *précepte*, la charité (aimez-vous les uns les autres). Tout autre socialisme ne sera qu'un faux socialisme, l'égoïsme, la haine, l'anarchie : il pourra procurer une orgie momentanée, mais jamais la poule au pot du dimanche, désirée par Henri IV.

sociale : l'une la doctrine socialiste, exclusivement théorique et fondée sur l'absolu ; l'autre doctrine de faits est fondée sur l'expérience, ne procédant que par la méthode expérimentale.

Cette doclrine préconisé l'épargne. car l'épargne est le gagc le plus précieux de prospérité pour les individus,, les familles et les nations.

Théoricien avant tout, Pierre Leroux manqua toujours d'idées pratiques. Cependant, il vaut peut-être mieux que la réputation que ses amis voudraient lui faire.

Heureusement pour lui que, suivant sa propre définition de l'homme, il n'est pas seulement connaissance-socialiste, sentiment-philosophe ; mais qu'il est encore sensation, c'est-à-dire un homme. Or, chez Pierre Leroux, il y a un homme, et *à l'époque où nous vivons, on est toujours heureux de rencontrer un homme* (*La France du Sud-Ouest*).

Comme homme, il s'est montré type de bonté et de générosité (1). Malgré ses ennuis et ses tribulations, il a vécu sans envie et sans haine. Le malheur n'a pu l'aigrir ; et c'est là de la vertu, c'est là de l'héroïsme. A peine pourrait-on relever dans tous ses ouvrages, un peu d'humeur contre les hommes d'affaires, une amère réflexion sur les difficultés qu'éprouvent les plus nécessiteux pour emprunter l'or dont ils ont besoin et le doux reproche qu'il adressait à son ami Reybaud, d'avoir des tapis et des rentes, tandis qu'il ne lui faisait, pour vivre en exil, qu'une maigre pension de douze cents francs. Et c'est tout. Pas une autre plainte n'a été proférée par cet homme qu'Erdan appelle « *une des plus bienveillantes natures qu'ait produites l'Humanité* ».

Mais n'avait-il pas acheté à Boussac une maison qu'il ne put jamais payer (2) ? N'avait-il pas souscrit des valeurs qu'il ne put solder à échéance ? N'avait-il pas vécu du travail de ses mains avec la modique pension que lui servait Reybaud ?

Homme de grand savoir et d'éducation profonde, il était aussi modeste que désintéressé. C'était, suivant

(1) Il fut toujours un sacrifié et un sacrifié volontaire. (Faguet).

(2) La maison de Pierre Leroux appartient aujourd'hui à M. B. Mage, propriétaire au château du Boucheroux, par Boussac.

l'expression de J. Claretie, *un dictionnaire vivant à la Bayle.*

D'idées larges, sans étroitesse d'esprit et toujours plein de tolérance, il saluait avec le même respect et l'enfant qui lui représentait l'Humanité, et le vénérable abbé Miallot, curé-archiprêtre de Boussac, qui était pour lui le prêtre d'un culte admiré (1). Au pauvre qu'il rencontrait sur son chemin, il disait : Allez chez le boulanger chercher du pain, mon ami, je payerai.

C'était cette âme naturellement chrétienne dont parle Tertullien, mais détournée de son vrai chemin par l'influence de Rousseau. Sa solidarité humaine, n'est-ce pas sous un autre nom, la charité chrétienne des premiers âges ? A l'école d'un autre précepteur, peut-être eût-il fait bonne figure à côté de J. de Maistre, de Chateaubriand, de Montalembert, etc.,etc. (2),

Nous avons fait à Pierre Leroux la part aussi belle que pouvait nous le permettre la plus scrupuleuse impartialité. Malgré tout, nous ne souscrirons pas à sa statue. Un chrétien ne peut le faire ni pour le *philosophe*, ni pour le *socialiste*. Bien plus, nous pensons que si *l'homme* peut mériter « *le bon buste* » aussi bien que beaucoup d'autres, le chrétien ne peut davantage offrir son obole ; car l'homme forme avec le philosophe et le socialiste un tout homogène, un tout indivisible qui est Pierre Leroux, le mauvais semeur d'ivraie sur le champ de bon grain (3).

(1) Jules Leroux, au contraire, ne saluait jamais. Détails fournis par M. l'abbé Miallot lui-même, qui administra la paroisse de Boussac pendant plus de cinquante ans.

(2) Il y a peut-être un peu d'exagération dans cette parole de Faguet : « c'était à tout prendre un grand esprit qu'on ne s'est jamais donné la peine de comprendre » en parlant de Pierre Leroux.

(3) Malgré le patronage d'autorités importantes, malgré les articles de nombreux journaux, malgré les sollicitations de la municipalité, la souscription n'a pas encore donné le chiffre espéré.

Nous avons lu et relu, la plume à la main, les principales œuvres de Pierre Leroux.

Nous croyons le connaître assez pour être certain que si, conformément à sa doctrine de la *renaissance*, il occupe actuellement le nouveau corps d'un beau jeune homme de vingt-cinq ans, il ne manquerait pas, au jour de l'i-

Le comité d'honneur en formation comprenait notamment.
Mme Adam, directrice de la *Nouvelle Revue*, Paris.
Mme Maria Martin, directrice du *Journal des Femmes*, Paris.

MM.

Brisson, député de Paris, président de la Chambre;
Cornudet, député de la Creuse ;
Desfarges, député de la Creuse;
Lacôte, député de la Creuse ;
Martin Nadaud, ancien député ;
Pajot, député de Saint-Amand (Cher) ;
Vaillant, député de Paris ;
Maurice Barrès, publiciste, Paris ;
Fournières, conseiller municipal de Paris ;
Georges Renard, professeur à l'Université de Lansanne ;
Strauss, conseiller municipal de Paris ;
Champeau, conseiller général de la Creuse ;
Rousseau, conseiller général de la Creuse ;
Gauthier, conseiller général de la Creuse ;
Gollemard, conseiller général de la Creuse ;
Pauliat, sénateur du Cher ;
Marion, professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Barodet, député de la Seine ;
Henri Baüer, homme de lettres, Paris ;
Riffoterre, conseiller général de la Creuse ;
Mazeron, conseiller général de la Creuse ;
Aulard, professeur à la Faculté des lettres, Paris ;
Jules Claretie, de l'Institut, administrateur de la Comédie-Française ;
Defumade, député de la Creuse ;
Fernand Xau, directeur du *Journal*, Paris ;
Alfred Giard, ancien député, professeur à la Sorbonne ;
Félix Thomas, professeur de philosophie au Lycée Hoche (Versailles) ;
Ribot, directeur de la *Revue Philosophique*, Paris.
Mongins, avocat à Grasse ;
Séailles, professeur à la Faculté des lettres, Paris.
Girault, sénateur du Cher ;
Naquet, député de la Seine ;
Paschal Grousset, député de la Seine ;
Sauton, conseiller municipal de Paris ;

